

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La littérature maghrébine d'expression française est née essentiellement après la Seconde Guerre mondiale, plus précisément dans les années cinquante. Largement influencée par le patrimoine arabo-berbère et imprégnée de sensibilité méditerranéenne, d'humanismes, cette littérature francophone accompagne souvent la fin des régimes coloniaux européens, en Afrique en général et au Maghreb en particulier.

Les premières œuvres qui émergent sont celles des écrivains et romanciers maghrébins, en l'occurrence : Driss Chraïbi et Mohamed Khair Eddine pour le Maroc ; Mohammed Dib, et Mouloud Mammeri pour l'Algérie ; Albert Memmi et Mahmoud Aslan pour la Tunisie. Ils décrivent tous une société arabe indigène et misérable dominée qui se débat continuellement dans une pauvreté extrême accablée en cela par la pesanteur des modes de vie ancestraux et des interdits dictés par les valeurs traditionnelles arabo-islamiques. Cette situation contraignante empêche toute évolution moderne d'une part ; et subit la violence de la répression du pouvoir colonial en place, d'autre part.

C'est dans ce contexte contraignant qu'interviennent certains auteurs engagés à l'instar de Driss Chraïbi en jetant un regard critique sur les diverses traditions et croyances héritées qu'il remet en cause. Notre choix pour cet écrivain marocain d'expression française a été motivé principalement par son engagement littéraire contrairement à ses contemporains tels son compatriote Ahmed Séfrioui avec son roman *La Boîte à Merveilles*¹ et Mohamed Choukri grâce à son chef d'œuvre *Le Pain nu*², ou l'Algérien Mouloud Feraoun à travers *Le Fils du pauvre*,³ jugés modérés et qui ne prennent pas de position claire vis-à-vis de la situation coloniale. Ils refusent d'évoquer dans leurs romans la présence française dans l'environnement culturel de leurs pays respectifs.

Driss Chraïbi fait le réquisitoire de la société traditionnelle marocaine qu'il trouve sclérosée et rétrograde tout en employant des propos acerbes afin de la soustraire à sa léthargie ancestrale qui contraste avec la société coloniale européenne civilisée et épanouie. Le romancier critique aussi bien le patriarcat que l'état de soumission et de résignation des mères qui acceptent leurs tristes sorts sans rechigner. Le fanatisme de la religion islamique et son enseignement coranique n'échappent pas à ce réquisitoire.

¹ Sefrioui (Ahmed), *La Boîte à Merveilles*, Éditions Denoël, Paris 1954, 184 p.

² Choukri (Mohamed), *Le Pain nu*, Éditions La Découverte, Paris 1980, 157 p.

³ Feraoun (Mouloud), *Le Fils du pauvre*, Éditions du Seuil, Paris 1954, 152 p.

La parution, en 1954, du premier roman de Driss Chraïbi *Le Passé simple*⁴ fut retentissante.⁵ En conséquence, Chraïbi fut obligé de vivre en exil en France, son roman *Le Passé simple* fut interdit de parution au Maroc, tandis que son œuvre fut censurée dans son propre pays pendant vingt-trois années.

L'auteur qui a suivi une scolarité à l'école française d'abord dans le primaire à Mazagan (auj. El Jadida), ensuite dans le secondaire à Casablanca au Maroc, et plus tard à l'université en France, se retrouve déchiré entre deux cultures, deux civilisations, deux religions diamétralement opposées. « *Mais dans ce mariage mixte, il va découvrir deux mondes, deux cultures, deux éducations* ». ⁶ D'ailleurs, Mouzouni Lahcen s'interroge : « *Est-ce la topographie onirique d'un homme tiraillé entre deux cultures ?* » ⁷ Cette situation inconfortable entre une société française évoluée et dominatrice d'un côté, et une société autochtone qui croule sous le poids des traditions, le pousse à se rebeller contre les siens. Il commence par se révolter contre son propre père, dit le Seigneur, qui dirige sa famille d'une poigne de fer tout en leur refusant la moindre réplique à ses ordres ; puis se retourne contre sa propre mère qui l'a enfanté et ses propres frères résignés, figés comme des pantins. Ensuite, le principal protagoniste, Driss, extériorise sa colère hors de la famille : dans la mosquée d'abord pour accuser les imams faux dévots et les rites religieux contraignants tels la prière quotidienne et le jeûne du Ramadan qu'il ne peut plus supporter, puis dans la rue occupée par les foules anarchiques et bruyantes des mendiants à la limite de l'agressivité qui exigent l'aumône avec véhémence plutôt que de la quêmander humblement. En effet, « *Au niveau du contenu donc, Le Passé simple a fait de la famille, du père, de la religion musulmane, du saccage de l'enfance, les principaux points d'attaque* » ⁸.

C'est dans cette optique qu'il nous incombe d'émettre la question suivante :

- Comment l'écriture véhicule-t-elle la révolte dans le roman *Le Passé simple* et dans quelle mesure le recours aux artifices de l'énonciation permettent-ils de dénoncer la régression sociale ?

⁴ Chraïbi (Driss), *Le Passé simple*, Éditions Denoël, Paris 1954, 272 pages.

⁵ *Revue Souffle*, créée par Abdellatif Laâbi en 1966 au Maroc.

⁶ Déjeux (Jean), *Situation de la littérature maghrébine de langue française, Approche historique – Approche critique 1920 – 1978*, OPU, 1982, 269 pages, p 39.

⁷ Mouzouni (Lahcen), *Le Roman marocain de langue française*, Éditions Publisud 1987, 203 pages, p 138 in Chraïbi, *Succession ouverte*.

⁸ *Ibid.*, p. 35.

Afin d'élucider ces questions, il est judicieux d'envisager les hypothèses suivantes :

Driss Chraïbi privilégie dans son écriture toutes les situations narratives susceptibles de critiquer l'ordre établi. En effet, par le biais du recours à des personnages qui incarnent l'autoritarisme (père, etc.) et à une thématique focalisée autour du refus, le romancier étale les tares d'une société traditionnelle réfractaire à la modernité. La mise en évidence d'une histoire temporelle et une spatialité contrastée justifie les enjeux de cette écriture résolument progressiste (intérieure vs extérieure).

Afin de mener notre démonstration, il nous paraît approprié de mettre à contribution, en guise d'outil d'analyse, l'approche narratologique tout en mettant l'accent sur les fonctions narratives telles qu'énoncées par Greimas. Aussi ferons-nous appel à l'approche thématique qui nous permettra de mesurer les extensions que connaîtra le thème de la révolte et ses avatars.

Enfin, notre présent mémoire de magistère comporte quatre parties à savoir : la première partie commence par l'analyse thématique ; la deuxième partie concerne l'analyse des personnages ; la troisième partie porte sur les communautés et minorités, et enfin la quatrième et dernière partie tourne autour de la représentation de la spatialité et de la temporalité. Une annexe comportant une bibliographie succincte des ouvrages consultés, une liste exhaustive de l'œuvre complète de notre auteur, ainsi qu'un lexique des termes arabes, contenus dans le récit, qu'ils soient empruntés ou non par la langue française, clôturent le travail.

La publication de son premier roman *Le Passé simple* en 1954, coïncida avec deux événements majeurs sur la scène marocaine ; le premier politique et social : l'abdication du sultan Mohammed V et son remplacement par Ben Arafa (1953), puis son retour triomphal au Maroc (1955) ; le second culturel et littéraire : la naissance d'une littérature maghrébine de langue française (1950)⁹ ; engendra un scandale terrible au Maroc et qui fut rapporté par plusieurs auteurs réputés tel Jean Déjeux qui déclara: « *Driss Chraïbi, violent et iconoclaste. Son 'Passé simple' fait scandale : [...] L'auteur dénonce l'hypocrisie, les faux-semblants, les scléroses. [...] Le héros en tout cas, déçu, révolté, littéralement dégouté, part vers les*

⁹ Memmi (Albert), *Anthologie du roman maghrébin*, Éditions Nathan, Paris, 1987, 191 pages, p. 20.

Autres.¹⁰ » La critique française, en revanche, découvre un auteur original dont la plume, incisive et émouvante à la fois, annonce un écrivain de talent.¹¹ Driss Chraïbi est contraint de vivre en exil et son roman, objet de la discorde, reste interdit de vente au Maroc jusqu'en 1977. Un journal marocain s'emporta violemment contre Chraïbi en écrivant : « *Driss Chraïbi, assassin de l'espérance [...] Non content d'avoir d'un trait de plume insulté son père et sa mère, craché sur toutes les traditions nationales, y compris la religion dont il se réclame aujourd'hui, M. Chraïbi s'attaque au problème marocain. Au nom de l'Islam qu'il a bafoué* »¹².

Dans la revue *Souffles*, Abdellatif Laabi a jugé utile de réhabiliter Driss Chraïbi jugé sans appel dans un climat de passion et de confusion. Il a salué en lui l'homme qui a osé mettre toute une société devant ses lâchetés, dénoncer l'hypocrisie sociale qui le rongait de l'intérieur¹³.

A l'occasion d'un premier dépôt légal du '*Passé simple*' dans la collection Folio, Driss Chraïbi écrivait fin 1985 : « *Je dédie ce livre à tous les étudiants marocains qui m'ont accueilli chaleureusement dans mon pays natal, en février 1985, après vingt-quatre années d'absence* »¹⁴.

Driss Chraïbi s'éteint à quatre-vingts ans, le 1^{er} avril 2007, dans la Drôme, en France, où il résidait depuis 1988. Il repose désormais à Casablanca, au cimetière des *Chouhada* (les Martyrs), à côté de son père comme il le souhaitait. Le premier roman de Driss Chraïbi, *Le Passé simple*, publié en 1954, suscita une grande polémique au Maroc, en lutte pour son indépendance obtenue deux ans plus tard en 1956. Il décrit la révolte poignante d'un jeune homme entre la grande bourgeoisie marocaine et ses abus de pouvoir incarnés par son père, le « Seigneur », et la suprématie française dans un Maroc colonisé qui restreint l'homme à ses origines. A cet égard, Mouzouni déclare : « *L'originalité de Driss Chraïbi est incontestable et elle réside à notre avis dans la nouvelle orientation qu'il a donnée à son univers axiologique. Il a mis fin à cette dualité colon / colonisé qu'on retrouvera encore dans un roman comme*

¹⁰ Déjeux (Jean), *op. cit.*, pp. 40-41.

¹¹ Bonn (Charles), *Littérature maghrébine d'expression française*, Éditions EDICEF, 1996, 272 pages, p. 146.

¹² *Démocratie* (hebdomadaire marocain), 14 janvier 1957.

¹³ *La Revue Souffles*, n° 5, 1967, pp. 5-21.

¹⁴ Salim (Jay), *Dictionnaire des écrivains marocains*, EDDIF, Paris 2005, p. 138.

'Nedjma' de Kateb Yacine en 1956¹⁵. 'Le Passé simple' se voulait en 1954, un recensement jusque'au sadisme des maux de la tribu »¹⁶.

L'œuvre de Driss Chraïbi est prolifique. Entre l'année 1954, parution de son premier roman *Le Passé simple* et l'année 2004, avec la sortie de son dernier livre, *L'Homme qui venait du passé*¹⁷, Chraïbi publia pas moins de treize romans aux thèmes variés. C. Bonn écrit à ce propos : « L'écriture raconte la révolte et la contestation avec humour et beaucoup de verve. C'est probablement un des écrivains qui donne à la littérature marocaine de langue française son plus grand rayonnement »¹⁸.

Les cinq chapitres qui composent le récit du roman *Le Passé simple* de Driss Chraïbi sont structurés à la manière d'une réaction chimique : 1^{er} chapitre : *Les éléments de base* ; 2^{ème} chapitre : *Période de transition* ; 3^{ème} chapitre : *Le réactif* ; 4^{ème} chapitre : *Le catalyseur* ; et 5^{ème} chapitre : *Les éléments de synthèse*.

C'est peut-être parce que Chraïbi avait fait auparavant des études de chimie pour devenir ingénieur chimiste comme le désirait son père, avant de se tourner définitivement vers la littérature et l'écriture. Il suffit de regarder la disposition de ces cinq chapitres pour conclure qu'ils obéissent à un processus de gradation. Ce sont les cinq parties d'un livre comme ils peuvent être également les cinq phases d'une expérience chimique.

Par ailleurs, chaque titre de chacun des cinq chapitres est suivi d'une citation appropriée que l'auteur a choisie sciemment pour résumer à juste titre l'idée principale de chacune des parties qui constituent le roman *Le Passé simple* à savoir : 1^{er} chapitre : « *Le silence est une opinion* » ; 2^{ème} chapitre : « *Merh Litch !* »¹⁹ ; 3^{ème} chapitre : « *Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent !* »²⁰ ; 4^{ème} chapitre : « *Les faux-monnayeurs* » et enfin 5^{ème} chapitre : « *Lève-toi et marche* ».

¹⁵ Yacine (Kateb), *Nedjma*, Éditions du Seuil, Paris 1956, 245 p.

¹⁶ Mouzouni (Lahcen), *op. cit.*, pp. 34-35.

¹⁷ Chraïbi (Driss), *L'Homme qui venait du passé*, Éditions Denoël, 2004, 260 p.

¹⁸ Bonn (Charles), *op. cit.*, p. 146.

¹⁹ 'Merh Litch', citation en langue allemande qui signifie 'Plus de Lumière !' prononcée par le célèbre écrivain allemand Goethe (1749-1832) avant de mourir.

²⁰ Citation du célèbre romancier français Victor Hugo (1802-1885).

PREMIÈRE PARTIE

PANORAMA DE LA RÉVOLTE DANS LA LITTÉRATURE DU XX^e SIÈCLE

INTRODUCTION À LA RÉVOLTE

Avant d'essayer d'apporter un éclairage sur le thème de la révolte chez Driss Chraïbi dans son premier roman *Le Passé simple*, il convient, au préalable, d'interroger quelques écrivains appartenant à la même période afin d'appréhender la polysémie de la révolte. Ensuite, nous tenterons de discerner les différentes significations qu'a endossées ce thème à travers quelques auteurs contemporains.

C'est ainsi que nous avons ciblé trois aires littéraires aussi éloignées géographiquement les unes des autres que différentes de par la culture et la langue. D'abord le continent européen avec deux auteurs français : Albert Camus, *L'Homme révolté* et Hervé Bazin, *Vipère au poing* ; puis la zone maghrébine avec quelques auteurs contemporains : Mouloud Mammeri, *La colline oubliée*, Mouloud Feraoun, *Le Fils du pauvre*, Kateb Yacine, *Nedjma*, et Mohamed Dib, *L'incendie* ; puis enfin, les Etats-Unis avec deux auteurs représentatifs : William Faulkner, *Le Bruit et la fureur* et John Steinbeck, *Les Raisins de la colère*.

D'une façon générale, la révolte exprime le mécontentement d'un individu ou d'un groupe, son hostilité à l'égard d'un sort injuste, d'un milieu agressif, voire simplement incompréhensif ou indifférent. Elle est la réaction normale à la frustration. La révolte sociale est provoquée moins par des conditions économiques défavorables que par un sentiment d'insatisfaction psychologique dû, selon H.H. Hyman (1942), à une position déterminée de l'individu (ou du groupe) envers son statut personnel. En outre, les psychanalystes expliquent cette attitude par le déplacement, dans le domaine social, d'un conflit intrafamilial : la révolte contre l'ordre établi serait l'expression actuelle de la rébellion (d'origine œdipienne) de l'enfant contre l'autorité de ses parents.

Chapitre 1 : La révolte chez quelques auteurs de la littérature française

Dans cette perspective, il est incontestable que le parangon de la notion de révolte demeure Albert Camus notamment grâce à son essai *L'Homme révolté*²¹. Dès l'entame de son essai controversé, Albert Camus pose à brûle-pourpoint la question lancinante sur son titre *L'Homme révolté*, et il y répond prestement. Peut-être pour montrer à ses lecteurs le sens philosophique qu'il veut imprégner à son ouvrage afin d'éviter toute polémique stérile.

Dans cet essai, à la question « *Qu'est-ce qu'un homme révolté ?* », Camus répond : « *Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas.* » Aussi, ajoute-t-il : « *Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce " non " ?* » Afin de conceptualiser la révolte, l'auteur propose des acceptions ayant trait tantôt à la fuite du temps en ce que « *les choses ont trop duré* » ou encore à la spatialité quand il mentionne « *Vous allez trop loin* » et « *Il y a une limite que vous ne dépasserez pas.* » Il renchérit sur la révolte en mettant en relief l'inconstance de l'Homme. En effet, « *Avec la perte de patience, avec l'impatience, commence au contraire un mouvement qui peut s'étendre à tout ce qui, auparavant, était accepté* »²².

Ce propos pertinent constitue, pensons-nous, les prémices ayant été à l'origine de la révolte du protagoniste de notre corpus d'étude *Le Passé simple*. En effet, c'est dans cette perspective que le personnage décèle chez son père, le « Seigneur », une transgression des limites de sa patience d'enfant. « *C'est aussi l'image de l'esclave qui s'insurge contre une énième injonction de trop de son maître qu'il juge inacceptable* »²³.

Plus fort encore, le lecteur peut penser à raison que Driss Chraïbi s'est inspiré de l'essai d'Albert Camus tellement le discours de celui-ci s'inspire de la situation du personnage du héros du *Passé simple*. En effet, Camus explique :

²¹ Camus (Albert), *L'Homme révolté*, Editions Gallimard, 1951, 385 p.

²² *Ibid.*, p. 28.

²³ *Idem.*

« Ce qui était d'abord une résistance irréductible de l'homme devient l'homme tout entier qui s'identifie à elle et s'y résume. Cette part de lui-même qu'il voulait faire respecter, il la met au-dessus du reste et la proclame préférable à tout, même à la vie. Elle devient pour lui le bien suprême. Installé auparavant dans un compromis, l'esclave se jette d'un coup (« puisque c'est ainsi... ») dans le Tout ou Rien. La conscience vient au jour avec la révolte. »²⁴

D'autres similitudes troublantes émaillent l'essai d'Albert Camus. Le jeune Driss du *Passé simple* n'entend plus se résigner devant ce qu'il nomme des dépassements intolérables du père. A titre d'illustration, la scène coïncidant avec l'interdiction par le père de la rupture du jeûne est significative. A ce propos, Camus déclare :

« Se taire, c'est laisser croire qu'on ne juge et ne désire rien. [...] Le désespoir, comme l'absurde, juge et désire tout, en général, et rien, en particulier. Le silence le traduit bien. Mais à partir du moment où il parle, même en disant non, il désire et juge. Le révolté, au sens étymologique, fait volte-face. »²⁵

Albert Camus rejoint l'idée de Driss Chraïbi selon laquelle la révolte aurait une essence « juvénile ». Il le développe dans son essai *L'Homme révolté*²⁶ en puisant dans le postulat de Dimitri Pisarev²⁷ qui, « théoricien du nihilisme russe, constate que les plus grands fanatiques sont les enfants et les jeunes gens »²⁸.

A ce niveau, en guise d'illustration à cette assertion, Albert Camus évoque le destin d'une jeune fille russe, Vera Zassoulitch, qui assassine un général à l'époque tsariste au lendemain de son procès, jugeant la sentence clémente pour ce tyran :

« L'année 1878 est l'année de naissance du terrorisme russe. Une très jeune fille, Vera Zassoulitch, au lendemain du procès de 193 populistes, le 24 janvier, abat le général Trepov, gouverneur de St-Petersbourg. Acquittée par les jurés, elle échappe ensuite à la police du tsar. Ce coup de revolver déclenche une cascade de répressions et d'attentats, qui se répondent les uns aux autres, et dont on devine déjà que la lassitude, seule, peut y mettre fin. »²⁹

²⁴ *Ibid.*, p. 29.

²⁵ *Ibid.*, p. 28.

²⁶ *Ibid.*, p. 193.

²⁷ Pisarev (Dimitri), théoricien, critique et nihiliste russe, né en 1848 et mort en 1868.

²⁸ Camus (Albert), *op. cit.*, p. 193.

²⁹ *Ibid.*, p. 211.

Le protagoniste Driss dans *Le Passé simple* ne se voyait en tant qu'être vivant, existant et libre qu'au gré de la révolte contre un ordre établi, inique, celui imposé par son père tyrannique contrairement à ses frères passifs, soumis et figés par une peur immuable. Driss nourrit les mêmes idées rebelles à l'image des esclaves chez Camus qui s'insurgent contre leur maître pour montrer leur existence à travers la formule : « *Je me révolte, donc nous sommes* »³⁰.

Dans le dernier chapitre d'Albert Camus, « Le Meurtre nihiliste »³¹, le crime irrationnel ainsi que le crime rationnel ressemblent étonnamment à la perspective narrative du récit du *Passé simple* lorsque la révolte du jeune héros Driss atteint son paroxysme, débouchant sur le parricide. Camus l'explique ainsi :

« *Il n'y a rien de commun entre un maître et un esclave, on ne peut parler et communiquer avec un être asservi. Au lieu de ce dialogue implicite et libre par lequel nous reconnaissons notre ressemblance et consacrons notre destinée, la servitude fait régner le plus terrible des silences. Si l'injustice est mauvaise pour le révolté, ce n'est pas en ce qu'elle perpétue la muette hostilité qui sépare l'opprimeur de l'opprimé. Elle tue le peu d'être qui peut venir au monde par la complicité des hommes entre eux.* »³²

A l'instar d'Albert Camus, Hervé Bazin, dans *Vipère au poing*³³, présente un parallélisme avec *Le Passé simple*. En effet, si ces deux œuvres littéraires se différencient par leurs situations socio-culturelles, ainsi que leurs coutumes et traditions, elles présentent chacune une ressemblance déconcertante sur le thème de la violence, celle d'une enfance maltraitée par les parents.

En effet, ces deux romans à travers lesquels transparait l'intertextualité d'une révolte familiale, dépeignent le destin commun de deux enfants : chez Bazin, il s'agit du protagoniste Jean Rezeau, dit « Brasse-Bouillon », et de ses trois frères élevés par une mère dénaturée surnommée Folcoche (mélange de "folle" et de "cochonne"). Cette marâtre ressemble en tout point de vue au « Seigneur » dans *Le Passé simple* de Driss Chraïbi. Ce personnage est décrit comme un être odieux et tyrannique, ayant fait de son enfant Driss le souffre-douleur. Dans le roman de Bazin, les enfants sont constamment sujets aux brimades et humiliations d'une mère

³⁰ *Ibid.*, p. 312.

³¹ *Ibid.*, p. 211.

³² *Ibid.*, p. 354.

³³ Bazin (Hervé), *Vipère au poing*, Éditions Bernard Grasset, 1948, 318 p.

dégénérée, sous l'œil passif de leur père Jacques Rezeau, qui semble préférer ne rien voir pour éviter un conflit avec sa femme. Il en est de même, dans le roman de Chraïbi, où le jeune Driss subit régulièrement les punitions de son père.

Si le récit de *Vipère au poing* retrace la vie de Jean et ses frères et de leur stratagème afin d'échapper à l'emprise de leur mère ; chez Chraïbi, le personnage Driss et ses frères fomentent des complots meurtriers similaires pour évincer leur père. La maladie de la mère finit par réjouir les enfants qui clament : « *Folcoche va crever, Folcoche va crever, Folcoche va crever* »³⁴. Le retour impromptu et déconcertant de Folcoche précipite l'esprit revanchard du « cartel des gosses ». D'ailleurs, ces jeunes révoltés étaient « *décidés à tenir à tête à la contre-attaque que Folcoche n'allait point manquer de lancer. [...]* »³⁵.

A l'instar de Brasse-Bouillon et ses frères, Driss et les siens préméditent un parricide. Aussi s'exclame-t-il : « *Regardez ce couteau, j'en promène le tranchant sur l'ongle de mon pouce et voyez ! Il l'écorne à la perfection. [...] Je vous assure que, si le « Seigneur » entrait, il m'échapperait des mains comme une flèche* »³⁶. En outre, le plus hardi, mais aussi celui que la mère considérait comme le meneur du groupe, en l'occurrence Brasse-Bouillon, était décidé à en découdre avec sa marâtre en déclarant : « *Dans ma tête, s'élaborait un plan de contre-attaque* »³⁷. Et d'ajouter : « *J'étais dans cette maison l'élément de résistance.* »³⁸

Le désir de parricide est identique chez les enfants des deux fratries, cependant les moyens utilisés pour y parvenir diffèrent. Si le héros de Chraïbi projette de verser le sang de son paternel, chez Bazin, Brasse-Bouillon s'emploie à assassiner littéralement Folcoche en cherchant à commettre un crime parfait. L'occasion lui fut fournie lors d'une randonnée en bateau sur une rivière de la localité. Mais Folcoche survécut à la noyade. Avec placidité, le protagoniste déclare :

« *Durant plusieurs semaines je me torturai l'imagination. J'avais beau dire, ce n'était pas si facile que cela. Je ne m'interrogeais pas sur l'énormité du crime, [...]. L'occasion... enfin ! l'occasion me fut fournie lors d'une randonnée en bateau sur l'Ommée. [...] Je donnai un brusque coup de barre à droite. Folcoche tomba dans la rivière. Renversant la manœuvre, je réussis à lui passer sur la tête, qui érafla le fond de tôle, et à m'éloigner suffisamment pour qu'elle ne puisse s'agripper au bastingage. [...] Elle barbotait dans son bouillon d'herbe, Mme Rezeau, elle barbotait, mais elle ne coulait pas. [...] Elle parvenait à se maintenir sur l'eau. [...] Elle va s'en tirer, la garce ! Il faut lui foutre un coup de talon sur la tête.* »³⁹

³⁴ Ibid., p. 132.

³⁵ Ibid., p. 140.

³⁶ Chraïbi (Driss), op. cit., p. 122.

³⁷ Bazin (Hervé), op. cit., p. 186.

³⁸ Ibid., p. 192.

³⁹ Ibid., p. 212-215.

Chapitre 2 : La révolte dans la littérature maghrébine d'expression française

Dans l'introduction de son premier chapitre intitulé « *L'Émancipation d'une littérature critique pendant la période coloniale* »⁴⁰, le couple d'écrivains tunisiens, Mohamed Ridha et Sabiha Bouguerra, se demande d'emblée s'il est fortuit que la littérature maghrébine durant la période coloniale soit née sous le signe de la rébellion contre le père et la remise en question de son héritage, tant matériel qu'intellectuel. Ces deux auteurs voient plutôt la cause de cette révolte dans une rupture avec une société déshumanisée considérant l'homme seulement en tant qu'élément appartenant à une famille et à une communauté en dehors desquelles il n'y aurait point de salut. Estimant que *Le Passé simple* de Driss Chraïbi s'illustre dans cette conception en ce sens que personnage principal Driss Ferdi s'apparente à cette essence.

A l'instar de Driss Chraïbi, des écrivains algériens se sont fait connaître à partir des années cinquante tels que Mammeri, Feraoun, Dib et Yacine qui ont partagé la même écriture de la révolte contre le colonisateur, le mal-être social, le poids des traditions rétrogrades ou figées, le racisme, la jeunesse désœuvrées sont le ferment de cette posture rebelle.

Nous posons qu'une similitude existe entre l'œuvre de Chraïbi et celle de Mammeri qui remettent en cause avec virulence les valeurs établies. En effet :

« Mouloud Mammeri, romancier algérien d'origine kabyle, dans son premier roman, *'La Colline oubliée'* (1952), annonçait déjà le constat établi dans l'œuvre de l'écrivain marocain, Driss Chraïbi, et que l'on peut résumer comme étant la nécessaire dénonciation des valeurs périmées d'une société archaïque et figée dans des traditions séculaires. »⁴¹

Dans *La Colline oubliée*, Mammeri écrit :

« Le mode de vie ancestrale ainsi que le vide et l'ennui d'une jeunesse désœuvrée qui prend de plus en plus ses distances avec les valeurs ancestrales que les anciens tentent de lui transmettre et continuent, pour leur part, de respecter à la

⁴⁰ Bouguerra (Mohamed Ridha) et Bouguerra (Sabiha) : *Histoire de la Littérature du Maghreb (Littérature francophone)*, « *La Période coloniale. L'Émancipation d'une littérature critique* », Éditions Ellipses, Paris, 2010, 241 p.

⁴¹ *Ibid.*, p. 29.

lettre, poussent celle-ci (la jeunesse) à se révolter contre la misère de son peuple et les injustices qui l'accablent. »⁴²

Son aîné Mouloud Feraoun adopte une posture comparable, notamment à travers *Le Fils du pauvre*. Chez cet auteur, la ressemblance avec Driss Chraïbi repose sur la conversion à la religion catholique des familles kabyles et des enfants de couples franco-algériens, ainsi que la tentative de conversion au catholicisme du protagoniste de Driss Chraïbi. C'est ainsi que l'atteste Bouguerra :

« Dans ce roman de la déchirure qu'est 'Les Chemins qui montent' (1957) l'auteur s'intéresse à la situation des familles kabyles converties au catholicisme ainsi qu'à celle des enfants de couples franco-algériens et dont l'inconfort est le point commun aux uns et aux autres car rejetés par tous, Algériens comme Français. »⁴³

Par ailleurs, concernant l'écrivain algérien Mohammed Dib, l'analogie pivote autour de la misère des foules démunies. L'auteur de *L'Incendie*⁴⁴ met en scène des ouvriers au chômage qui se révoltent contre leur condition, alors que Chraïbi parle des mendiants affamés qui occupent la rue. Bouguerra décrit la scène ainsi :

« Les habitants miséreux de 'La Grande maison' (1952), les journaliers en grève dans 'L'Incendie' (1954) comme les ouvriers démunis dans 'Le Métier à tisser' (1957) ou, encore, les personnages des nouvelles de 'Au Café' (1955), appartiennent, précisément, à ces laissés-pour-compte dont les revendications vitales appellent un porte-voix. »⁴⁵

Et d'ajouter :

« Les frustrations permanentes de tout genre, les humiliations subies régulièrement dans la recherche de la moindre nourriture, l'épuisement dans des tâches qui ne rapportent pas de quoi suffisamment manger et où le corps comme les nerfs s'use prématurément, bref, les conditions lamentables de la vie endurées par les habitants de cette sorte de caravansérail ne prédisposent pas les colocataires à la douceur ni à la sympathie, bien loin de là, au contraire. »⁴⁶

⁴² *Ibid.*, p. 30.

⁴³ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁴ Dib (Mohamed), *L'Incendie*, Seuil 1954, Paris, 186 p.

⁴⁵ Bouguerra (Mohamed Ridha), *op. cit.*, p. 36.

⁴⁶ *Ibid.*, pp. 36-37

Enfin, la vision de Kateb Yacine fait pendant aux idées de Driss Chraïbi dans la quête de liberté et la fuite des espaces clos. Mourad, puis Lakhdar, deux des principaux personnages de Kateb Yacine dans *'Nedjma'* (1956) s'évadent de prison, quant à Driss, le protagoniste de Chraïbi, répugne la maison familiale qui lui rappelle une forteresse avec des chambres basses et des escaliers rigides qui l'étouffent. C'est ainsi que l'explique Bouguerra :

« Le récit affiche, d'abord, une forme close comme la prison à laquelle sont destinées deux des principaux personnages, Mourad condamné à vingt ans de bague pour le meurtre du raciste M. Richard, rejoint, plus tard, par Rachid pour désertion. »⁴⁷

Et de continuer :

« Le retour de Lakhdar parmi ses amis après son arrestation pour violence contre M. Ernest, son chef de chantier, son évasion du commissariat et la cavale qui s'en suivit. La dernière phase du roman, « Les deux ombres se dissipent sur la route », rappelle cette fuite de l'un des personnages essentiels et, ainsi, ajoute une signification nouvelle, celle d'un évident refus de la clôture et une inscription dans un présent tourné vers l'avenir et qui a pour nom Liberté. Le sens profond du récit ne réside-t-il pas, finalement, dans cette opposition entre enfermement et aspiration à la liberté ? Dans cette dualité donc entre structure fermée et l'errance à laquelle sont voués certains personnages, réfractaires à toute limitation de leur liberté de mouvement ? Dans cette oscillation entre un passé traumatisant, un présent douloureux et un futur incertain ? »⁴⁸

Cette conception commune de la révolte au sein de la littérature maghrébine n'en est pas moins pertinente, *a fortiori* quand on la rapproche de la littérature américaine.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 47.

Chapitre 3 : La révolte dans la littérature américaine

Après ce tour d'horizon à travers les aires littéraires française et algérienne, il serait pertinent de faire une incursion dans la littérature américaine avec deux figures de proue, en l'occurrence John Steinbeck⁴⁹ et William Faulkner.⁵⁰ Le thème commun que nous avons pu déceler à ces deux romanciers et Driss Chraïbi a trait aux grands propriétaires terriens qui exploitent les fermiers expropriés tentant de se soulever, à l'instar du père de Driss, le « Seigneur » qui asservit ses ouvriers agricoles.

John Steinbeck écrit :

« Et les fermes devinrent de plus en plus vastes et les propriétaires de moins en moins nombreux. Seule, une minable poignée de fermiers restait attachée à la terre. Et les serfs importés étaient maltraités, menacés et si mal nourris que certains d'entre eux s'en retournaient dans leur pays tandis que d'autres se révoltaient et étaient abattus ou chassés de la contrée. Et toujours les fermes prenaient de l'expansion tandis que les fermiers diminuaient en nombre. »⁵¹

Et d'ajouter :

« Trois cent mille en Californie et d'autres qui arrivent. Et toutes les routes de Californie bondées de forcenés qui courent de tous côtés comme des fourmis, cherchant du travail ; tirer, pousser, soulever, porter n'importe quoi. [...] Et les grands propriétaires terriens auxquels un soulèvement fera perdre leurs terres. [...] La répression n'a pour effet que d'affermir la volonté de lutte de ceux contre qui elle s'exerce et de cimenter leur solidarité... - Les grands propriétaires terriens se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre ces trois avertissements de l'histoire. La terre s'accumulait dans un nombre de mains de plus en plus restreint ; l'immense foule des expropriés allait grandissant et tous les efforts des propriétaires tendaient à accentuer la répression. [...] Afin de protéger les grandes propriétés foncières on gaspillait de l'argent pour acheter des armes, on chargeait des indicateurs de repérer les moindres velléités de révolte, de façon que toute tentative de soulèvement pût être étouffée dans l'œuf. On ne se souciait pas de l'évolution économique, on refusait de s'intéresser aux projets de réforme. On ne songeait qu'au moyen d'abattre la révolte, tout en laissant se perpétuer les causes de mécontentement. »⁵²

⁴⁹ Steinbeck (John), *Les Raisins de la colère*, Éditions Gallimard, 1947 pour la traduction française. Titre original en anglais : *The Grapes of Wrath*, 1939.

⁵⁰ Faulkner (William), *Le Bruit et la fureur*, Éditions Gallimard, 1972. Titre original en anglais : *The Sound and the Fury*, 1929 (Prix Nobel de littérature en 1949).

⁵¹ Steinbeck (John), *op. cit.*, p. 325.

⁵² *Ibid.*, p. 333.

Ou encore :

« Les grands propriétaires se liguèrent, créèrent des Associations de protection Mutuelles et se réunissaient pour discuter des moyens d'intimidation à employer, des moyens de tuer, d'armes à feu, de grenades à gaz. Et toujours planait sur leurs têtes cette menace effrayante - trois cent mille - si jamais ils se rangent sous l'autorité d'un chef- c'est la fin. Trois cent mille malheureux affamés. Si jamais ils prennent conscience de leur force, le pays leur appartiendra et ni les fusils, ni les grenades à gaz ne les arrêteront. »⁵³

Le roman de William Faulkner, *Le Bruit et la fureur* se distingue par un papillonnage d'idées comme chez Driss Chraïbi dans *Le Passé simple*. Les thèmes vont courir d'un bout à l'autre de la narration : brutalité et dépravation du père envers sa famille, violence du fils envers ses amis, mépris de la femme, inconduite des marchands ambulants et visite au cimetière.

Dès l'*incipit*, la violence s'annonce avec la redondance du verbe « frapper ». En effet cette désinence verbale est réitérée six fois, dans le même paragraphe, aussi bien avec l'emploi de l'instance « il », qu'avec son pendant au pluriel « ils », à savoir : « Je pouvais les voir frapper », « et ils ont frappé », « et puis il a frappé et l'autre a frappé aussi », « - Ici Caddie. Il a frappé », « ils frappaient un peu, là-bas dans la prairie. »⁵⁴ Cependant l'auteur ne décline guère l'identité de la personne « qui a frappé », ni l'objet « avec quoi on a frappé », ni même l'impact des coups subis. L'anonymat est donc entier. C'est purement dans le style propre au romancier Faulkner, selon des procédés d'écriture particuliers, que l'auteur américain ne facilite que rarement au lecteur l'accès à son œuvre complexe.

L'emploi de ce verbe à connotation violente sert à punir une désobéissance ou une offense, ou tout simplement pour montrer la supériorité du groupe. Cette violence physique est également perceptible dans *Le Passé simple*. En effet, les deux personnages principaux du récit, en l'occurrence, le « Seigneur » et son fils Driss, recourent à l'agression physique contre leurs détracteurs n'empêchant guère le personnage du père de lui « Cracher à la figure »⁵⁵. Et au fils de riposter : « Mon père me bascula en l'air et le maître me cingla la plante de mes pieds une bonne centaine de fois »⁵⁶, ou encore : « Maman maintient mes jambes et mon père

⁵³ Steinbeck (John), *op. cit.*, p. 334.

⁵⁴ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 21.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 33.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 41.

fit tournoyer le bâton. Une demi-heure durant »⁵⁷, et d'ajouter : « Mon père n'admet pas les faiblesses, nous corrige tous en conséquence et sort en claquant les portes »⁵⁸.

Aux antipodes du récit de Faulkner, la représentation de la révolte chez Driss Chraïbi donne lieu à des séquelles morales et physiques profondes quand il déclare : « *Les pieds en sang, je me jette dans les bras de ma mère, largement ouverts et consolateurs, [...] Camel, ma mère et moi, nous nous lamentons comme des pleureuses juives.* »⁵⁹ Le personnage du fils, frondeur et rancunier, emploie également la violence contre ses adversaires, s'illustrant par un le désir de parricide et de fratricide ou contre la société ; aussi menace-t-il : « *Je disposais d'un couteau et je ne m'en étais servi. Maintenant celui-là, je vous assure que, si le « Seigneur » entrait, il m'échapperait des mains comme une flèche* »⁶⁰, et d'asséner : « *Je fis subitement voltiger mon poing droit. Avec conviction je l'assenai sur la main de Nagib* »⁶¹, « *Je me préparai à l'attaque [...] J'étais enragé* »⁶², ou encore : « *Berrada, dis-je. Tu le connais, oui ? Je viens de lui casser une côte, deux dents et une montre qu'il avait au poignet. Je suis méchant, je suis brutal, je suis fou* »⁶³.

La représentation de l'enfant chez Faulkner et Chraïbi, oscille entre enfance et adolescence. Le héros Benjy de Faulkner, qualifié « d'idiote » dans le roman, souffre d'une tare mentale : « *Rien n'existe pour lui que des sensations animales. Il s'en est constitué un monde où il circule sans jamais se sentir entravé par les notions d'espace et de temps. Ce n'est pas par logique qu'il passe d'une idée à une autre, mais au hasard de ses sensations* »⁶⁴. Benjy est aussi violent que Driss : « *Il a tenté de violer une fillette. Par prudence on l'a fait châtrer* »⁶⁵. Ce dernier, comme Driss, subit également « *la haine de ses camarades d'école* »⁶⁶.

⁵⁷ *Idem.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 42.

⁵⁹ *Idem.*

⁶⁰ *Ibid.*, p. 122.

⁶¹ *Ibid.*, p. 126.

⁶² *Ibid.*, p. 129.

⁶³ *Ibid.*, p. 182.

⁶⁴ Faulkner (William), *op. cit.*, p. 10.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 9.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 11.

Dans *Le Bruit et la fureur*, Faulkner met en scène la déchéance sociale d'une riche famille du Sud américain devenue pauvre comme c'est le cas dans *Le Passé simple* où le père subit une déchéance matérielle. En effet, « *Le drame se déroule dans l'Etat du Mississippi, entre les membres d'une de ces vieilles familles du Sud, hautaines et prospères autrefois, aujourd'hui tombées dans la misère et l'abjection* »⁶⁷.

Un autre thème récurrent est celui de la représentation de la femme. En effet l'image féminine revêt une connotation péjorative. Elle est subordonnée à l'autorité de l'homme, victime de sa misogynie. Qu'elle soit américaine ou maghrébine, la femme reste déshumanisée, dépeinte parfois comme libertine ou soumise, « squelettique » ou laide, et indigne de confiance. Le cas de *Caddy* est révélateur, « *volontaire et sensuelle,[elle] a pris un amant, Dalton Ames. Le jour où elle se voit enceinte, elle accompagne sa mère à French Lick, station thermale dans l'Etat d'Indiana, pour y trouver un mari. Le 25 avril 1910, elle épouse Sidney Herbert Head* »⁶⁸. Dans ce sillage, le narrateur déclare :

« *Je ne promets jamais rien à une femme, pas plus que je ne lui dis ce que je compte lui donner. [...] Toujours les maintenir dans l'incertitude. Et si on n'a pas d'autre surprise à leur offrir, on leur fout son poing dans la gueule. Je la déchirerai et la brûlai au-dessus du crachoir. J'ai pour principe de jamais garder un bout de papier portant une écriture de femme, et jamais ne leur écris. Lorraine me tracasse toujours pour que je lui écrive...* »⁶⁹

Et d'ajouter :

« *Elle avait été corpulente autrefois, mais aujourd'hui, son squelette se dressait sous les plis lâches d'une peau vidée qui se tendait encore sur le ventre presque hydropique. On eût dit que muscles et tissus avaient été courage et énergie consumés par les jours, par les ans, au point que, seul, le squelette invincible était resté debout, comme une ruine ou une borne, au-dessus de l'imperméabilité des entrailles dormantes. Ce corps est surmonté d'un visage affaissé où les os eux-mêmes semblaient se trouver en dehors de la chair...* »⁷⁰

⁶⁷ *Ibid.*, p. 8.

⁶⁸ *Idem.*

⁶⁹ Steinbeck (John), *op. cit.*, p. 232.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 313.

Enfin, le thème des minorités Noires et Juives aux Etats-Unis est omniprésent dans les deux romans. Maltraités et vivant dans des conditions précaires, ces marginaux croupissent dans le dénuement. Le discours raciste est sans appel dans le passage suivant : « *Enfin, il faut bien que ces Juifs de l'Est vivent aussi, sans doute. Mais le diable m'emporte, c'est tout de même dégoûtant que n'importe quel sale étranger, incapable de gagner sa vie dans le pays où Dieu l'a fait naître, puisse venir s'installer ici et voler à même la poche des Américains* »⁷¹.

CONCLUSION

Notre panorama sur la révolte chez quelques auteurs dans ces différentes aires littéraires, française, maghrébine et américaine, nous a permis de synthétiser les idées pertinentes susceptibles de faire ressortir un dénominateur commun dans les représentations de la révolte au sein de la littérature en général ou les divergences qui s'y apparentent.

En effet, cette vue d'ensemble nous a permis de déceler des idées convergentes, des visions du monde, des représentations variables dans la littérature contemporaine, qu'elles soient françaises (Camus et Bazin), maghrébines (Mammeri, Feraoun et Yacine), ou encore américaine (Steinbeck et Faulkner) et nous a autorisé à parler de synergies révélatrices de similitudes enrichissantes.

Ainsi, la révolte du jeune Driss dans *Le Passé simple* de Chraïbi contre la tyrannie paternelle est partagée par le héros Brasse-Bouillon dans *Vipère au poing* de Bazin, qui lutte contre l'oppression maternelle. Dans sa quête de liberté, Driss se sent étouffé par la maison familiale ressemblant à une citadelle oppressante. Il en va de même pour les tentatives de soulèvement des foules et des ouvriers agricoles autant chez Chraïbi que chez les Américains Steinbeck et Faulkner.

En effet, cette genèse préliminaire de la révolte dans des sphères littéraires variées nous a servi de tremplin pour introduire à l'écriture de la révolte dans le roman *Le Passé simple* de Driss Chraïbi, notre corpus d'études, dont les personnages constituent le pivot. D'ailleurs, il serait pertinent d'amorcer une étude approfondie de ces « actants », afin de déceler leur signification et les rapports qu'ils entretiennent dans la diègèse.

⁷¹ *Ibid.*, p. 231.

DEUXIÈME PARTIE
UN UNIVERS MASCULIN

INTRODUCTION

La société maghrébo-musulmane traditionnelle est essentiellement masculine, le rôle du père étant primordial dans l'organisation socio-économique de la famille marocaine. Il est le chef de la cellule familiale, et subvient aux besoins de sa progéniture. Dans cette optique, nous établirons le réseau des personnages qui jalonnent le récit. En premier lieu, nous les distinguerons de ceux qui jouent les rôles secondaires et hiérarchiserons les personnages de premier plan. En second lieu, nous examinerons les marginaux afin de déterminer les rapports qui les unissent : leurs affinités et leurs oppositions. À cet égard, Jean Déjeux résume ainsi ce réseau des personnages : « *Le romancier met en scène des personnages, des héros qui représentent plus qu'eux-mêmes : le malaise, l'aigreur, l'impatience du Maghreb sont en eux* »⁷².

Dans ce monde masculin, les femmes n'ont pas de place à l'image de la société arabo-musulmane. La gent féminine est quasiment absente des débats de société. Et quand elles apparaissent, elles n'ont jamais le droit à la parole. Les femmes sont dans leur totalité soumises, cloitrées, concubines ou répudiées pour les motifs les plus anodins. Elles n'existent que pour assouvir les plaisirs de l'homme ou pour procréer afin d'assurer la descendance. L'unique femme, qui est mentionnée plusieurs fois dans le roman, est l'épouse du « Seigneur », la mère de Driss, compagne sans nom. D'ailleurs, son époux ne l'appelle que par le terme générique de « femme ». Par ailleurs, sa condition humaine, qui frise celle de l'esclavage, la pousse à se suicider.

Les personnages de Driss Chraïbi sont caractérisés par des noms, des prénoms, des surnoms plus ou moins cocasses (Le Kilo, Tchitcho, Jules César), par leur âge, leurs traits physiques et psychologiques, leurs émotions ainsi que leurs situations sociales. Nous nous pencherons d'abord sur les relations qu'entretiennent ces différents personnages avec le narrateur. Ensuite, les rapports qui les unissent. En outre, nous nous étalerons sur les actions qu'ils assument, subissent ou qui les rapprochent et leur confèrent un sens.

⁷² Déjeux (Jean), *op. cit.*, p. 37.

Chapitre 1 : Analyse des personnages principaux

Il n'y a pas de roman sans personnage : « la situation de base comprend le personnage. »⁷³ C'est pourquoi ce dernier est souvent perçu comme une entité intrinsèque, et de ce fait il joue un rôle essentiel dans la création de l'illusion réaliste : en lui donnant un nom, une activité sociale, une psychologie, en le situant dans l'espace, le temps et l'histoire, le roman tend à faire de lui un être vivant⁷⁴. C'est à ce titre qu'Yves Reuter cristallise les critères de :

« qualification différentielle [qui] concerne la nature et la quantité des qualifications attribuées aux personnages. Ils sont ainsi nommés et décrits, de façon différente, qualitativement (choix des traits, orientation positive ou négative) et quantitativement. Ils sont plus ou moins anthropomorphisés, portent des marques (de naissance, de blessures ...). Ils sont plus ou moins caractérisés physiquement, psychologiquement, socialement... Ils sont plus ou moins appréhendés dans leurs relations (généalogie, vie sentimentale...), etc. »⁷⁵

À l'échelle de l'émotion, le lecteur participe à faire vivre l'action dramatique. Ce postulat nous amène à analyser la nature du personnage. Le narrateur évoque sa relation avec son père, sa mère et ses frères. En outre, il se révolte contre l'autorité du père, écoute sa mère gémir dans sa double condition de soumise, de récluse et se querelle avec ses cinq frères. Afin de se soustraire à cette atmosphère oppressante, le héros-narrateur s'isole dans sa chambre au milieu de ses livres, ou se rend au Parc Murdoch, vrai havre de paix, pour y rencontrer ses amis avec lesquels il fume la cigarette.

Dans la première partie de son roman *Le Passé simple*, Driss Chraïbi met en scène le héros-narrateur Driss Ferdi qui fait de sa révolte contre l'autorité paternelle la principale préoccupation de toute son existence, avant d'évoluer *in fine* vers une entente cordiale avec son détracteur. Presque tout le récit pivote autour de ces deux personnages emblématiques : Driss et son père, ce dernier appelé par dérision le « Seigneur » à cause de son autorité excessive, mais qui, en prenant de l'âge, vers la fin du roman, devient pathétique et s'emploie à se réconcilier avec son fils révolté. A ce titre :

⁷³ Grivel (Charles), *Roman et personnages, Production de l'intérêt romanesque (Chap. 17)*, in Touret (Nadine) et Vassevière (Jacques), *Littérature : textes théoriques et critiques*, Armand Colin, 2004, 304 pages, p. 174.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 174.

⁷⁵ Reuter (Yves), *L'analyse du récit*, Edition Armand Colin, 2009, p. 28.

« Dans le premier chapitre, 'Les éléments de base', l'auteur fait le portrait de toute une série de personnages de l'entourage de Driss à Casablanca : son père tout puissant qui étouffe ses six frères, sa mère anéantie par le poids de l'autorité conjugale. Elle ne cesse de désirer la mort et vit dans la peur d'être répudiée. La critique de l'école coranique est explicite dans le texte. Le rôle du Seigneur est fondamental pour saisir la portée exacte de la critique sociale du roman. »⁷⁶

Charles Bonn rejoint ce propos en déclarant :

« Mais curieusement 'Le Passé simple', malgré la vigueur de la critique sociale que le roman comporte, n'en appelle pas moins à un amour irrésistible pour un père que le héros découvre avec ses faiblesses et ses qualités d'homme dans les dernières pages de ce roman précurseur. »⁷⁷

Le choix des personnages dans le récit correspond au modèle proposé par A.-J. Greimas, notamment quand nous observons que le père et le fils remplissent les fonctions narratives suivantes : protagoniste et antagoniste. Dans ce sillage, la mère s'adresse à son fils en le suppliant : « *Driss mon fils [...] trouve-moi un moyen de mort rapide et sûre [...] il a injurié mes ancêtres, il m'a injuriée et menacée de me répudier* »⁷⁸ Et à propos de leurs sept enfants en bas âge réduits à des pantins bien réglés, le narrateur déclare : « *Nous sautons du lit, hiver comme été, à heure fixe, comme des pantins bien réglés pour la prière de l'aube* »⁷⁹. D'ailleurs, le propos de Mouzouni est pertinent lorsqu'il pose que « *Les rapports sont fortement hiérarchisés. Au sommet de la pyramide s'érige le Seigneur et tout à fait en bas, se prosterne la mère, effacée, avilie. Entre les deux, vacillent les enfants* »⁸⁰.

Le roman de Chraïbi représente ses personnages dans des structures spatiales urbaines.⁸¹ L'intuition attentive des compartimentages de l'espace social, et notamment de l'espace urbain, nous mène au théoricien Henri Mitterand qui explique :

⁷⁶ Kom (Ambroise), *Jalons pour un dictionnaire des œuvres littéraires de langue française des pays du Maghreb*, L'Harmattan 2006, 272 p.

⁷⁷ Bonn (Charles), *op. cit.*, p. 147.

⁷⁸ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 32.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 36.

⁸⁰ Mouzouni (Lahcen), *op. cit.*, p. 39.

⁸¹ Les anciens remparts battis au bord de la mer et sur lesquels aimait sautiller le jeune Driss durant son enfance persistent encore dans la petite ville balnéaire de Mazagan située sur l'Océan Atlantique. Il en est de même pour le magnifique parc Murdoch à Casablanca, un lieu idyllique, et pour le faubourg d'El Hank situé en plein quartier européen où Driss et ses amis Berrada et Raymond aimaient flâner à longueur de journée en période de Ramadan. C'est d'ailleurs le point de vue de Gabrielle Gourdeau : « On pourrait dire de *l'acte de narration* qu'il jette un pont entre l'univers conceptuel fictif où baignent *l'histoire* et celui, réel, duquel participe le *récit*. L'acte

« Les acteurs du jeu social sont installés, malgré eux ou délibérément, dans un système d'espace, avec deux possibilités : ou bien se laisser porter d'une halte à l'autre, selon la dégringolade hasardeuse d'une bille de flipper [...], ou bien, si j'ose dire, exploiter le terrain [...] faire de l'espace assigné par le destin le champ clos d'une aventure qui prévoit et organise ses voies et ses points d'appui. »⁸²

C'est ce qu'a fait Driss dans *Le Passé simple* dans tous les sens du terme. Henri Mitterand ajoute : « Cette vision systématisée et dynamique de l'espace social contemporain s'accompagne bien entendu d'une intuition lucide du rôle qu'y jouent la propriété et le pouvoir, comme forces régulatrices mais aussi comme objets du désir de l'aventurier »⁸³.

Plus loin, la scène se déplace de la métropole Casablancaise sur le littoral vers la ville religieuse de Fès située à l'intérieur des terres, où vivent les doubles du Seigneur et de son épouse, en l'occurrence, Si El Kettani, un imam zélé, toujours à la recherche d'indus privilèges, et la tante Kenza répudiée par son mari pour une question de soupe servie froide. Le mari de Kenza a fait venir chez lui cet imam en guise de protagoniste pour une réconciliation avec son épouse.

Plusieurs réseaux de personnages s'articulent autour de ces deux belligérants : la première catégorie est constituée par la famille des deux protagonistes représentée par l'épouse et ses sept enfants en bas âge. Le personnage de la mère est anonyme dans le récit. Le narrateur la désigne tantôt par « l'épouse du Seigneur », tantôt par « ma mère ». Cet anonymat reflète à juste titre la situation désespérée de soumission de la femme dans l'univers Chraïbien, pour ainsi dire une sorte de condition humaine.

En outre, nous distinguons différentes catégories de personnages hiérarchisés à l'intérieur du roman (jeunes et vieux, hommes et femmes, pauvres et riches, autochtones et étrangers, musulmans et chrétiens). Ensuite, c'est un faisceau de personnages secondaires qui intervient de manière ponctuelle autour du noyau formé par le héros Driss. Leurs parents respectifs entretiennent des relations d'affaires avec le riche « Seigneur ». Ce sont les amis de Driss, à savoir, Berrada (le compatriote marocain), Raymond Boche (le fils d'un colon français), Tchitcho et Jules César (un chauffeur de bus marocain naturalisé américain). Ces

de narration est celui par lequel se *matérialise* l'histoire. Sans l'acte de narration, les faits, nous l'avons dit, demeurent irréductibles, intransmissibles : ils demeurent prisonniers de leur univers conceptuel, réel ou fictif. »

⁸² Mitterand (Henri), *Zola. L'Histoire et la fiction*, P.U.F., 1990, pp. 206-212.

⁸³ *Idem.*

personnages jouent le rôle d'adjuvants censés aider Driss le destinataire. Cependant, ils se révèlent être ingrats, car au moment où Driss a besoin de leur aide pour qu'ils l'hébergent, après avoir été chassé de la maison familiale suite à une énième altercation avec son père, tous ses amis « intimes » se dérobent et l'abandonnent à son sort de peur de faire capoter les relations d'affaires entre leurs parents et Haj Fatmi Ferdi.

Ensuite apparaît, telle dans une pièce théâtre, le discours de la troupe des mendiants, une cohorte anonyme et compacte qui hantent les ruelles des villes arabes, assiègent littéralement les entrées des mosquées et les maisons cossues à l'instar de celle du « Seigneur ». Tantôt, ils professent des louanges pour s'attirer la sympathie des éventuels donateurs, tantôt ils profèrent des médisances à l'endroit de ceux qui se montrent réticents à donner l'aumône. Ensuite, entrent en scène de vieux vendeurs de fruits ambulants. Ils se montrent pervers et sont constamment à l'affût des jeunes enfants abandonnés dans les marchés et à qui ils offrent des fruits ou des friandises pour les attirer dans leurs giron. Enfin, vient s'ajouter des personnages secondaires. Une minorité de juifs persécutés et de chrétiens, ainsi qu'un prêtre français, nommé le Père Blot. Ce groupuscule religieux, tourmenté sans relâche par des traitements injustes et cruels, joue la fonction de pendant par rapport aux marginaux musulmans représentés par les foules des mendiants. Si les premiers paraissent inoffensifs et résignés, les seconds sont plus nombreux et plutôt agressifs. En effet, chaque personnage est un actant, une force agissante au sein d'une sphère d'actions : la fonction. Dans ce sillage, nous distinguons trois groupes d'actants : sujet et objet, destinataire et destinataire, adjuvant et opposant constituant le ferment de moult intrigues.

Chapitre 2 : Personnages et intrigues

Le Seigneur et son fils Driss se singularisent des autres personnages qui n'ont de signification réelle que dans le cadre de la cellule familiale. Il existe une relation dialectique qui les distingue. Ainsi le père autoritaire représente l'opposant par rapport au sujet incarné par son fils cadet Driss. En effet, « *Driss et le Seigneur sont incontestablement les deux piliers du roman. Ils constituent en effets les deux forces conflictuelles qui animent et rendent nécessaire la continuité de l'intrigue* »⁸⁴.

Hadj Ferdi est plus qu'un père, il est le symbole de toute une génération illettrée mais qui croit en le pouvoir de l'argent. Quant à son fils Driss, il se veut en rupture avec la société traditionnelle marocaine dont il dénonce l'hypocrisie, les faux semblants, les interdits et les injustices.

Le malentendu s'installe, l'animosité s'impose comme l'unique dialogue entre le père et le fils. Dès lors la violence devient omniprésente, et se propage à ses frères et à leur mère qui souffrent dans la maison. Nous allons essayer de dégager quelques traits saillants du caractère et de la personnalité de ces deux personnages majeurs.

1. Driss Ferdi : Catalyseur de la révolte

Le narrateur Driss s'implique dans le texte pour devenir le héros omniscient qui crée et dirige toutes les péripéties et les intrigues des différents personnages. Il s'exprime en employant la première personne du singulier « Je » : « *Je me souviendrai de cette minute chargée de soudaine prescience qui m'envahit, m'affola, m'isola...* »⁸⁵. Et d'ajouter : « *Je vis les yeux. Je ne vis qu'eux, noirs, immenses* »⁸⁶. Ou encore : « *Je trouvai ma mère accroupie, soufflant sur le brasero* »⁸⁷. Par ailleurs, il utilise très souvent le pronom possessif « ma », « mon » et « mes » lorsqu'il parle de lui-même ou décrit ses frères : « *De cette première attente date ma vie* »⁸⁸, « *Ce sont mes frères* »⁸⁹, « *Ma mère était ainsi, faible, soumise,*

⁸⁴ Mouzouni (Lahcen), *op. cit.*, p. 39.

⁸⁵ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 13.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 29.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 32.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 37.

⁸⁹ *Idem.*

passive»⁹⁰. Si nous optons pour la terminologie de Gérard Genette, le récit est autodiégétique puisque le narrateur est en même temps le héros de l'histoire qu'il raconte. Comme l'atteste le propos de Bouguerra :

« Est-ce vraiment un hasard si la littérature maghrébine est née sous le signe de la rébellion contre le père et la remise en question de son héritage, tant matériel qu'intellectuel ? Ne faudrait-il pas voir dans cette révolte plutôt une rupture avec une société où l'homme ne jouissait pas véritablement d'une existence propre mais comptait seulement en tant qu'élément appartenant à une famille et à une communauté en dehors desquelles il n'y avait point de salut ? Avec 'Le Passé simple' (1954) et 'Succession ouverte' (1962), Driss Chraïbi (1926 - 2007), et à sa suite, plus tard, l'Algérien Rachid Boudjedra (1941) dans 'La Répudiation' (1969), font le procès, en effet, de la pesante tutelle paternelle, déclarent même la mort du père. »⁹¹

Christiane Achour et Amina Bekkat expliquent : « Si le narrateur est mêlé à l'action, il peut avoir plusieurs statuts : * narrateur-agent = je, héros de fiction (autobiographique ou récit qui en mime l'énonciation. »⁹² Effectivement, dans *Le Passé simple*, le héros narrateur se prête à cette conception intradiégétique. Il domine tous les aspects. Il utilise la première personne du singulier « je » et plusieurs adjectifs possessifs : « ma » pour ma mère, « mon » pour mon père, « mes » pour mes frères, etc. Celui-ci participe à toutes les actions du récit. Il en est le principal protagoniste quant il ne partage pas ce rôle avec son père le « Seigneur » dans leurs nombreuses confrontations verbales ».

C'est ainsi que le héros-narrateur, en l'occurrence Driss, cherche à commettre un parricide sur la personne de son père dit le « Seigneur ». Il le hait à mort. Il ne s'accommode pas avec la contrainte. Il redoute ses reproches et ses châtiments, particulièrement quand il est en retard, de retour de son école, à cause des foules dans les ruelles étroites de la médina qui bloquent son passage et l'empêchent d'avancer plus vite pour arriver chez lui plutôt. Comme le souligne à juste titre les deux passages suivants :

« Je sais aussi la clameur de cette foule lente dans laquelle je marche et trouve mon chemin, péniblement, méthodiquement, soucieux de n'être en retard (le Seigneur n'aime pas attendre). [...] Je hâte le pas. Si je suis en retard, le Seigneur ne se mettra pas en colère. Il a des nerfs aussi rigides que sa loi. »⁹³

⁹⁰ *Ibid.*, p. 44.

⁹¹ Bouguerra (M. Ridha), *op. cit.*, p. 24.

⁹² Achour (Christiane) et Bekkat (Amina), *Clefs pour la lecture des récits, Convergences critiques II*, Editions du Tell, Blida 2002, p. 63.

⁹³ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, pp. 15-16.

Ou encore : « *Philosophe pétri dans la pierre dure, regardez ces mains respectueusement croisées sur mes genoux en équerre : elles savent lancer un couteau à cran d'arrêt* »⁹⁴.

La violence familiale mène au crime. Dans la famille des Ferdi, les relations se dégradent rapidement. L'atmosphère du foyer est délétère et le ressentiment de Driss envers son père tyran s'accroît. L'adolescent est sujet à des violences de la part de son père. Il veut défendre sa mère maltraitée par celui-ci et dont ses frères servent d'adjuvants. Le fils, souffre-douleur, vindicatif veut faire payer au « Seigneur » les mauvais traitements qu'il fait subir à sa famille. L'événement perturbateur de la trame narrative demeure le crachat qu'il reçut en plein visage par son antagoniste le « Seigneur », lequel décida Driss à passer à l'action. Le parricide au moyen d'un couteau est inéluctable. C'est ainsi qu'Ambroise Kom l'explique :

« *Driss tente de se mesurer à son père quand il remet en question la décision du Seigneur d'attendre l'arrivée de Camel, le frère aîné, pour autoriser la famille à manger, après la journée de jeûne du 24^{ème} soir de ramadan. Ils établissent une véritable bataille dialectique qui se termine avec la scène du crachat que le père lance à la figure de Driss et qui suscite chez ce dernier l'envie de tuer le Seigneur. Driss oppose constamment le savoir rationaliste, même dans son discours, au pouvoir théocratique du Seigneur.* »⁹⁵

Et Chraïbi d'ajouter : « *Ce crachat s'ajoutera à tous les crachats antérieurs, aux coups de poing, aux gifles, aux piétinements. La liste est déjà longue et la balance penche. Seigneur, je ne suis pas né criminel* »⁹⁶.

Cette rupture du fils avec le père nous rappelle une scène similaire survenue dans l'œuvre d'un autre auteur marocain, en l'occurrence Mohamed Khair-Eddine, où la coupure du héros avec son père date de la première gifle, et depuis lors l'idée du parricide est devenue un désir lancinant. Il le précise ainsi : « *Mon père hante pourtant mes rêves. Quand je le rencontre, je lui tire dessus* »⁹⁷.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 24.

¹⁶ Kom (Ambroise), *op. cit.*, p. 272.

⁹⁶ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 32.

⁹⁷ Khair-Eddine (Mohamed), *Le Déterreur*, Éditions du Seuil, 1973, p. 40.

Mouzouni Lahcen, déclare dans ce sillage :

« On peut dire que la haine du père est certainement le seul lien qui subsiste entre le roman marocain d'expression française et le roman picaresque dans la même langue. D. Chraïbi, Med Khair Eddine et même Rachid Boudjedra avaient tous un seul désir : tuer le père, même dans le rêve. »⁹⁸

Mohamed Choukri nourrit le même rêve :

« L'image de mon père me poursuivait jusqu'au cinéma, jusque sur l'écran. Je suis le héros du film, celui qui venge les victimes de l'injustice. Avec mon arme je tire plusieurs rafales sur mon père. Des balles dans la tête, dans le cœur. Mon père est mort, comme le méchant du film. »⁹⁹

L'Algérien Boudjedra parle aussi de l'assassinat du père qui l'étouffait :

« Il m'arrivait de lui parler et, lorsqu'il acceptait de mettre fin à son brumeux et pénible soliloque, nous passions de longs moments ensemble : il m'apprenait la haine du père. (Ne pas hésiter : les buter, lui, sa gamine et le fœtus, répétait-il). Il avait des yeux fiévreux et jetait sur l'entourage éberlué, un regard arrogant et maussade ; empêtré dans sa terrible exigence, il me consolait de ma lâcheté. Nous collions aux mots et imaginions le crime parfait. »¹⁰⁰

Afin d'opérer un équilibre dans le rapport de force qui oppose le fils à son père à l'issue, duquel l'enfant commence à prendre conscience de sa condition humaine, le protagoniste lance un affront quand il déclare : *« Tous ceux que mon père avait soumis à l'usure avaient crevé comme une outre. Tous sauf moi. D'ordinaire je me contentais d'être passif. Ce soir j'allais lutter. Nous attendîmes. »¹⁰¹*

Driss prépare sa vengeance à travers le rebondissement l'ayant poussé à commettre son forfait :

« Je souriais. Ce couteau avait tout coupé : les feuillets de mes livres, le cou des coqs de l'Aïd El Séghir (32 au total), la gorge des moutons de l'Aïd El Kébir (10 au total) et, une fois, à la naissance de Hamid, le ventre de ma mère. Après ce dernier exploit, on s'en était débarrassé dans une des caisses du grenier où je le découvris, le dérouillai, fourbis et aiguisai – si minutieusement qu'il avait pris l'aspect d'un tranchet. Puis le mis dans ma poche, persuadé qu'il pourrait encore servir [...] et, un jour parmi les jours créés par Dieu, avec un peu d'adresse, un peu de sang-froid, le lancer vers le Seigneur, quelque part vers le corps du Seigneur, vers sa nuque par exemple, où il se planterait jusqu'au manche, comme une aiguille. »¹⁰²

⁹⁸ Mouzouni (Lahcen), *op. cit.*, p. 167.

⁹⁹ Choukri (Mohamed), *op. cit.*, p. 42.

¹⁰⁰ Boudjedra (Rachid), *La Répudiation*, Éditions Denoël, 1969, pp. 76-77.

¹⁰¹ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 33.

¹⁰² *Ibid.*, p. 43.

C'est quand la famille est à table que Driss pense que c'est le moment idéal pour passer à l'acte et lancer son couteau à cran d'arrêt vers son paternel lorsqu'il aura le dos tourné, mais au dernier moment, il se rétracte, hésite et abandonne. Il décrit cet instant tragique ainsi : « *Mon échine suinta froid. Je plongeai le poing dans ma poche. Le fermai sur mon couteau à cran d'arrêt. [...] De ma poche le couteau sortait à demi. Je l'y enfouis précipitamment* »¹⁰³. Cette hésitation dénote chez le personnage un manque d'audace propre à son immaturité.

Driss garde toujours le couteau sur lui. Il est décidé à s'en servir contre son père à la première occasion. Il fait part à ses frères de son projet sinistre. En effet, cette pulsion meurtrière obsède l'enfant et ce dernier est en proie à un dilemme : désavouer sa nature en tant qu'enfant innocent et satisfaire le désir impérieux de quête de liberté. Aussi s'exclame-t-il :

*« Regardez ce couteau, j'en promène le tranchant sur l'ongle de mon pouce et voyez ! il l'écorne à la perfection. Il se peut également que le maître de céans vienne nous surprendre. Dans ce cas, il y a trois jours et quelques heures, vous vous en souvenez, je disposais d'un couteau et je ne m'en étais pas servi. 'Maintenant, celui-là', je vous assure que, si le Seigneur entrait, il m'échapperait des mains comme une flèche. »*¹⁰⁴

Mais le père, perspicace, avait deviné les intentions funestes de son fils Driss très révolté contre lui. Il lui tire le couteau caché dans sa poche et le met au défi d'exécuter de sang froid son idée macabre, là devant toute la famille attablée. Ainsi, le « Seigneur » ordonne à Driss de lui lancer le couteau vers la nuque comme il l'avait prévu dès qu'il lui aura tourné le dos et après avoir compté jusqu'à dix :

« Le Seigneur se leva [...] me fit face. ' - Le couteau !' J'étais encore agenouillé. Je me levai. ' - Quel couteau ? ' Il plongea la main dans ma poche. ' - Celui-là. ' Le tenant entre le pouce et l'index, il fit un geste bref. La lame jaillit blanche, fine, longue. Un vrai tranchet. ' - Prends.' Je le pris. ' - Je vais te tourner le dos et compter jusqu'à 10. A 10, tu le lanceras. ' Il sourit. ' - Vers la nuque par exemple, tu la jaugeais tout à l'heure. ' Son sourire se résorba. ' - A moins que tu ne puisses pas attendre jusqu'à 10. ' Et se retourna, se mis à compter [...] ' ... 2... 3... ' Je regardai le couteau, regardai Camel, regardai ma mère. (...) Cinq paires d'yeux suivaient mes gestes : un geste et cinq estomacs seraient calmés, cinq existences s'épanouiraient au soleil. ' - ... 6... 7... ' Je considérai le couteau. [...] Au bout de ma main, il y avait l'acte – qui nous accomplirait tous. Je fermai le couteau. ' - ...

¹⁰³ *Ibid.*, pp. 42-43.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 122.

9... ' - Arrête ! ' *Ma mère se dressait devant moi. Je lui présentai l'arme devenue inoffensive. Sa bouche se tordit : reconnaissance ou dégoût ? Je n'eus pas le temps de décanter, le couteau était déjà entre les mains du Seigneur. ' - Bien, femme. ' Ce fut son seul commentaire. »*¹⁰⁵

Les événements se compliquent en ce sens que l'intrigue atteint son point culminant où la scène de l'affront rappelle *Le Cid*¹⁰⁶ quand Don Gomès¹⁰⁷ défie Don Diègue¹⁰⁸ :

DON GOMÈS

*« Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(Il lui donne un soufflet (gifle))*

DON DIÈGUE, *mettant l'épée à la main.*

*Achève, et prend ma vie, après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.*

DON GOMÈS

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

DON DIÈGUE

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

DON GOMÈS *(Il fait tomber l'épée de Don Diègue)*

*Ton épée est à moi ; mais tu serais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu : fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie :
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.»*

¹⁰⁵ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, pp. 45-46.

¹⁰⁶ Corneille (Pierre), *Le Cid*, Éditions Nouveaux Classiques Larousse, 1959, 151 pages, *Acte 1, Scène 3*.

¹⁰⁷ Don Gomès, comte de Gormas, père de Chimène.

¹⁰⁸ Don Diègue, père de Don Rodrigue.

Le narrateur utilise des métaphores pour décrire son père despote en le comparant à un chêne qu'on pourrait abattre. Cette phrase nous rappelle le titre du roman d'André Malraux, *Les Chênes qu'on abat...*¹⁰⁹ en référence au Général Charles De Gaulle, emprunté à la célèbre citation de Victor Hugo, « *Oh ! Quel farouche bruit dans le crépuscule Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !* » Chraïbi imagine l'exemple suivant :

*« Supposez que vous soyez un chêne. De quelques trente mètres de hauteur. Imposant, vénérable. Moi, je suis le bûcheron. Que je sois 'capable' de vous abattre me procure un sentiment d'orgueil intense. Il n'est pas donné à n'importe qui de pouvoir supprimer cet édifice, cette imposance, cette vénérabilité. Mais que je vous 'abatte', c'est autre chose. »*¹¹⁰

Le rapport de force entre le protagoniste et son père atteint son paroxysme. Driss lui parle des chefs célèbres européens, à l'instar de Churchill, Staline, Hitler révoltés contre leurs gouvernements qui les étouffaient, puis il cite l'exemple d'Atatürk qui finit par renverser le Sultan de Turquie en 1919. Le personnage déclare à son père sur un ton menaçant :

*« – Chien si vous voulez, qui va vous mordre. Mais auparavant réfléchissez. Je vous fais confiance. Vous êtes intelligent, très intelligent, trop intelligent. Et je sais que vous ne tolérez pas – non pas l'idée que je me sois insurgé contre votre autorité – mais que cette insurrection ait pu aboutir. [...] Cependant vous avez dû entendre parler d'Ataturk. Si vous continuez à vous toger dans votre intransigeance, il y en aura un second Ataturk. Ici. Tout de suite. Me suis-je fait bien comprendre ? »*¹¹¹

L'antagonisme du fils envers son père remonte à l'enfance quand Driss fut envoyé dans une école française. C'est à partir de ce moment-là que la querelle commença entre eux. Driss raconte cette rivalité avec son père :

*« Il m'envoya dans une école française et dès lors pas un instant nous ne cessâmes, lui de vouloir me juguler, moi de ruer. De nous surveiller, d'ergoter, de nous tâter et de nous prévoir, de nous munir et prémunir, modifiant les jauges de l'instant d'avant en vue de la seconde à venir – la nuit même n'était pas une trêve mais un remaniement, une revalorisation, un ravitaillement de nos forces – , à tel point féroces l'un et l'autre que, parfois, je me surprénais dans sa peau et qu'il devait vivre alors dans la mienne. »*¹¹²

¹⁰⁹ Malraux (André), *Les Chênes qu'on abat...*, Éditions Gallimard, 1971, 236 p.

¹¹⁰ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 162.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 163.

¹¹² *Ibid.*, pp. 238-239.

Cet antagonisme s'apparente, sous un angle psychanalytique, au complexe d'Œdipe qui expliquerait le désir de vengeance par rapport au traitement inhumain infligé à la mère eut égard à l'attachement que lui voue l'enfant. La théorie de Freud illustre notre propos : « *Théorisé par Sigmund Freud dans sa première topique, le complexe d'Œdipe est défini comme le désir inconscient d'entretenir un rapport sexuel avec le parent du sexe opposé (inceste) et celui d'éliminer le parent rival du même sexe (parricide)* »¹¹³. Le complexe d'Œdipe chez l'enfant Driss dans *Le Passé simple*, pensons-nous, diffère légèrement quant à l'hostilité dont le père est l'objet. L'enfant n'est pas attiré amoureusement par sa propre mère, mais par sa situation pitoyable qui le pousse à la défendre inconditionnellement contre la maltraitance qu'elle subit de la part de son époux, allant jusqu'à vouloir commettre un parricide.

Driss fomenta un plan diabolique qui le débarrasserait définitivement de son paternel devenu trop oppressant. Il rêva d'acquérir un revolver : propre, rapide et efficace. De connivence avec ses frères, il vole le dentier en or de son père pour payer l'arme, un Luger. Il s'explique sans ambages :

« Ton dentier m'a permis de gagner quelque argent, Camel a acheté ce Luger, Abd El Krim l'a nettoyé, Madini l'a chargé, Nagib l'a assujetti sous mon aisselle et Jaad m'a bien recommandé : vise le cœur. Je visai le cœur, tirai. Six fois, coup sur coup, rapide et réjouit. [...] -Chargé à blanc, repris-je, et c'est ainsi que je trichais. [...] Reste une balle, une vraie, je la réservais... pour moi... ou pour toi, à chances égales, l'avenir appartient à l'Éternel. Vois comme je suis : je te remets l'arme. Il l'a prit, la posa sur le guéridon, à égale distance de sa main, de la mienne. [...] -J'étais pourtant résolu à mon servir. Ma tactique était de t'écouter, d'admettre, ensuite tirer six balles, rire un franc éclat, ce sacré Driss quand même ! tirer la septième balle. Des idées bizarres me peuplaient. »¹¹⁴

La révolte se métamorphose en prétexte littéraire (textuel) légitimant un désir enfoui et dont l'enfant a longtemps pâti, de venger l'injustice à l'égard de la mère. Driss veut faire d'une pierre deux coups. Il désire venger les deux morts qui lui sont chers : sa mère et son plus jeune frère Hamid. Il rompt avec son père après l'assassinat de Hamid. Mais vers la fin du récit, il se rétracte et préfère se réconcilier avec son père. Il fait l'aveu suivant :

« Disons plutôt que j'étais las, épuisé, impropre à la lutte, même : ne voyant pas la nécessité de cette lutte - et généreux. Je ne désire rien tant qu'un plat de fèves et la paix de l'âme. Paix sur qui sont couverts de terre rouge et paix sur les cœurs meurtris. Venger mes deux morts ? Le temps les a cimentés, le temps qu'il ne fallait

¹¹³ Perron (Roger), *Le Complexe d'Œdipe*, P.U.F., Collection Que-Sais-Je ?, 128 p.

¹¹⁴ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, pp. 255-256.

*pas laisser passer, mes nerfs véhiculent un autre influx, des cellules nouvelles ont dans mes tissus remplacé celles qui ont vécu. »*¹¹⁵

Ou encore : « *Mon père ? Je lui ai donné le change, voilà tout. Je pouvais le tuer, je lui ai remis le Luger, il en a déduit tout autre chose qu'une monnaie de singe. Eh ! oui, sacrifier ma reine, le faire échec et mat* »¹¹⁶.

« En s'envolant pour la France », et dans les ultimes lignes du dernier paragraphe du roman, Driss annonce que le combat contre son père, le « Seigneur » n'est pas encore terminé. En définitive, Driss part pour la France en reniant son pays. Et d'ajouter : « *Quant à toi, Seigneur, je ne dis pas : adieu. Je dis : à bientôt !* »¹¹⁷. En effet, l'espace hexagonal constitue une destination pour une vengeance imminente contre le père, prétexte de la révolte.

2. Le personnage du père : Prétexte à la révolte

D'un point de vue fonctionnel, ou structuraliste, il est légitime d'attribuer au personnage du fqih la fonction actancielle propre à celle du père en ce qu'il officie les cérémonies de mariage ainsi que les prières qu'il dirige. En outre, l'évolution du personnage-narrateur de ce roman emblématique est toujours influencée d'une manière ou d'une autre par la figure paternelle, qui est aussi à notre avis le personnage le plus fort du roman. Le père occupe une place prépondérante, symbole par excellence de l'homme maghrébin et nous allons lui accorder une attention particulière dans notre analyse, puisqu'il est, pensons-nous, la figure masculine la plus omniprésente qui apparaît dans les romans chraïbiens, particulièrement dans le cycle des Ferdi. Dans presque tous les chapitres du *Passé simple*, nous retrouvons la personnalité imposante du « Seigneur » hormis le deuxième, où il se confond avec son double en la personne du fqih Si Kettani qui vit dans la ville de Fès. Mouzouni décrit parfaitement le « Seigneur » :

« Le Seigneur Haj Ferdi est un riche commerçant. Il a le monopole du thé, il est propriétaire de plusieurs fermes. Cette fortune colossale pouvait lui permettre de jouer des rôles importants sur la scène politique. [...] Il manque cependant au Seigneur le pouvoir religieux car il n'est pas un fqih de métier. Il est Haj mais c'est

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 257.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 272.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 273.

encore insuffisant. Si Kettani va combler ce manque. De ce fait, le Seigneur va être en possession de deux pouvoirs : politique et théocratique. C'est l'homme total dont rêve tout maghrébin coercitif. »¹¹⁸

Dans *Le Passé simple*, le père incarne la figure du pouvoir : omniscient, il décide de tout, il pense que sa raison est la meilleure ; son épouse et ses six enfants doivent passer par ses quatre volontés. Ses décisions sont irrévocables et gare à celui qui oserait les discuter. D'ailleurs, il considère les membres de sa famille comme des domestiques à son service. Il croit avoir sur eux le droit de vie et de mort. Quand il parle, il utilise le « nous » pluriel pour conforter son autorité et sa supériorité sur les autres. Comme le souligne Schöpfel à ce propos :

« L'image du père est celle d'un personnage tout-puissant qui fait régner la terreur et auquel on ne peut pas répondre. Ce personnage n'admet aucune réplique comme le montre sa façon de parler par ses phrases interrogatives très brèves, par des injonctions « viens ici », tends ta main, écarte la bien », ou par des groupes monosyllabiques « faim ? », « ta main ». La dénomination à deux reprises du narrateur lorsqu'il parle de son père comme le « Seigneur » renforce cette impression. Ce personnage jure aussi « jour de Dieu ». L'attitude des enfants soumis et très silencieux ne laisse présager aucune joie. Le mot châtement extrêmement fat laisse supposer que ce n'est pas la première fois que cette scène a lieu. »¹¹⁹

Et à l'écrivain Kom Ambroise d'ajouter :

« Il incarne les deux pouvoirs principaux dans la société traditionnelle : le pouvoir politique, fortement lié à sa prospérité de riche commerçant de thé qui fait partie d'une bourgeoisie florissante. Il détient aussi le pouvoir religieux puisqu'il est Haj. Il agit de façon tyrannique envers sa famille et il parle en employant un pluriel de majesté pour bien marquer la distance entre lui et les autres. »¹²⁰

C'est la rébellion contre le père et la remise en question de son héritage tant matériel qu'intellectuel. Le malentendu s'installe et l'animosité s'impose comme le seul et unique dialogue. La confrontation avec le père, et la manière dont celui-ci domine l'esprit du fils dépasse largement celle d'un parent sur son enfant, devenant presque celle d'un bourreau sur son prisonnier. Cette oppression est ressentie d'autant plus que Driss connaît les principes humanistes occidentaux que les livres lui présentent : « *Tu penses en français, tu es lecteur de Voltaire et admirateur de Kant* »¹²¹.

¹¹⁸ Mouzouni (Lahcen), *op. cit.*, p. 40.

¹¹⁹ Schöpfel (Mariannick), *Les Écrivains francophones du Maghreb*, Éditions Ellipses, 2000, p. 114.

¹²⁰ Kom (Ambroise), *op. cit.*, p. 272.

¹²¹ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 106.

Dans *Le Passé simple*, il s'agit d'un conflit culturel et idéologique qui oppose Driss Ferdi, le héros-narrateur, à son père surnommé par dérision le « Seigneur ». Ce surnom est écrit entre guillemets et avec la lettre initiale 's' en majuscule. Ces deux personnages s'opposent et se font face tout au long du récit comme de véritables antagonistes sur un terrain de guerre. Le père, dit le « Seigneur », veut asseoir son pouvoir et son emprise sur le fils rebelle nommé Driss, alors que ce dernier désire échapper à la tutelle paternelle. Ce n'est que vers la fin, que les choses se renversent et prennent une tournure plus conciliante où on voit que le père et son fils se rapprochent l'un de l'autre. Le « Seigneur » si vilipendé retrouve les caractéristiques d'un père avec ses défauts et ses qualités. Il fait des confidences à Driss tout en lui offrant cigares et verres tandis que le fils baise la main du père dans un élan pathétique. Le narrateur fait la confidence suivante à propos de l'amour qu'il ressent pour son père : « *Je lui avais pris la main et j'y écrasai mes lèvres. Je le sentais soudain proche de moi, perméable à la souffrance et, dans cette souffrance plus sincère, plus complet, plus humain* »¹²². C'est d'ailleurs l'argument qui remet en cause le postulat de Freud à propos du complexe d'Œdipe.

Le père, dans la tradition arabo-musulmane, est le symbole de l'autorité, le chef de famille ayant en charge tout le reste de la smala. La figure du père est très forte dans la culture musulmane. Il est peut-être la plus forte image masculine du *Passé simple*, celle qui apparaît à travers tout le roman comme étant le symbole par excellence de l'homme maghrébin, époux et père, respecté dans la société et dans la communauté religieuse à laquelle il appartient. Le personnage évoque un de ses comportements :

« *Le Seigneur frappa dans ses mains. – Ecoutez. Ce fut comme un coup de baguette magique : 8 paires d'yeux, 8 paires d'oreilles. Avais-je gagné ? - Nous allons vous faire part de certains événements graves dont dépendrait notre avenir à tous. Aussi bien, toi, femme, que vous, enfants, allez nous écouter attentivement. Ensuite, nous recueillerons vos suggestions respectives et déciderons. 8 paires d'yeux, 8 paires d'oreilles, une seule et même délivrance.* »¹²³

Cette figure représente l'incarnation du pouvoir : il est omniscient et prend les décisions selon sa propre volonté, considérant les membres de sa famille comme de simples sujets, des domestiques à son service. Tous les gens de son entourage l'appellent le « Seigneur », signe du respect de son autorité absolue. Il fait presque figure de demiurge

¹²² *Ibid.*, p. 224.

¹²³ *Ibid.*, p. 52.

familial, ayant le droit de vie ou de mort sur les autres et exerçant sur eux une influence qui peut sembler hors du commun. Chraïbi raconte une des déclarations solennelles de son père à ses enfants :

Voici ce dont il s'agit. Ecoutez bien. Nous ne répéterons pas. Le silence [...]. Rarement nous vous entretenons de nos affaires. Pour vous, nous sommes la tête, le chef de famille qui pourvoit à vos exigences, vous ne demandez pas de détails et vous avez mille fois raison. Tout au plus vous doutez-vous que nous vendons du thé. Ce soir, nous sommes tous égaux et formons le même tourment. En peu de mots, nous vous apprendrons que nous sommes depuis des années l'un des douze importateurs de thés au Maroc. Mais la guerre a tout changé et le Ravitaillement Marocain, par décret résidentiel, s'est constitué à nos lieu et place le seul importateur et nous vend le thé au prix qu'il lui plaît de fixer.»¹²⁴

Le père explique la baisse du cours du thé, saisi sur les cargos japonais et des puissances de l'Axe, dû aux Américains qui ont débarqué, et ont déversé sur tous les marchés de l'Empire des vrac de thé faisant fi des services de répartition et des décrets résidentiels. Il renchérit :

« Avez-vous bien compris ? Vaguement. Mais huit hochements de tête quand même. [...] parce qu'il faut que vous sachiez ceci : nous avons travaillé, fait votre bonheur à tous, amassé une fortune pour nos vieux jours et pour l'établissement dans la vie de chacun de vous. »¹²⁵

Les membres de la famille Ferdi vivent conformément à la loi du père qui ne peut être remise en cause, ayant une sorte de valeur dogmatique, intangible pour le commun des mortels qui ne peuvent pas s'imposer face à lui. Aussi entonne-t-il : *« Les femmes s'achètent et les enfants se fabriquent. Et au besoin nous passerions des lois... Mais votre châtement sera de rester ici, chacun de vous y poursuivant ses turpitudes, ses haines, ses viduités, ses rages... toi surtout, Driss »¹²⁶.*

Seul Driss, le cadet de la fratrie, ose défier le « Seigneur ». Il discute ses décisions qu'il trouve outrancières, voire inhumaines. Le jeune enfant ne comprend pas pourquoi il doit attendre le retour de son frère aîné pour pouvoir enfin manger (rupture du jeûne durant le Ramadan) alors qu'il a très faim après avoir jeûné toute la journée. Exaspéré, Driss décide alors de devenir impie. Il s'emporte contre son père : *« Alors je décidai d'être anathème. - Vous m'avez dit d'attendre. Attendre quoi ? [...] Attendre quoi ? répétai-je. [...] Attendre*

¹²⁴ *Ibid.*, pp. 52-53.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 53-55.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 61.

Camel ou qui ou quoi ? [...] Mais j'ai faim, je ne plus attendre, ce n'est pas ma faute si Camel... »¹²⁷

La personnalité écrasante du père étouffe toute forme d'expression venant d'autrui. A partir d'une supériorité que la culture orientale fondée sur le patriarcat et le patrilignage lui confère par rapport à sa femme et ses enfants, le « Seigneur » s'est construit une conception sur la vie qui a régi toute l'existence de sa famille, se superposant et s'appuyant sur des règles sociales et religieuses permissives. Le protagoniste Driss décrit son père ainsi : « *Face à moi, la présence du Seigneur assis buste droit et regard droit, si peu statue qu'il est dogme et si peu dogme que, sitôt devant lui, toute autre vie que la sienne, même le brouhaha de la rue vagi par la fenêtre ouverte, tout est annihilé* »¹²⁸.

Le pouvoir financier se mêle aux quatre titres de 'haj' qu'il a acquis après ses pèlerinages à La Mecque pour lui assurer le respect au sein de la communauté, son influence ne s'arrêtant pas à ses concitoyens marocains, mais atteignant aussi les sphères françaises de Casablanca, puisque de simples coups de fil passés sont en mesure de refuser l'accès de Driss dans les maisons de ses amis français. Quant à son influence dans les milieux marocains, elle est fondée sur son pouvoir économique, mais aussi sur le respect traditionnel accordé à ceux qui ont le titre de haj, c'est-à-dire qui ont accompli le pèlerinage à La Mecque. Le fait d'être « quatre fois haj » accroît d'autant plus son importance dans la communauté musulmane. A propos du milieu français, son influence est de nature purement pécuniaire, comme le montrent les explications craintives des amis de Driss. Chacun d'eux va de sa justification :

« - Je ne puis de donner asile, a dit Tchitcho. Même pour une nuit. Mon père est avocat. Ton père l'a chargé de s'occuper de son affaire de thés. Des honoraires fabuleux. Si je donnais libre cours à mon amitié, il prendrait un autre avocat. – Mon père est gérant d'une société anonyme de textiles, a dit Lucien. Dont le principal actionnaire s'appelle Haj Fatmi Ferdi, je ne t'apprends rien. Maintenant, comprends-moi, Driss, si je...»¹²⁹

¹²⁷ *Ibid.*, p. 27.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 17.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 200.

Derrière la respectabilité et l'honorabilité religieuses se cache une hypocrisie dévoilée par le fils. Les voyages à La Mecque ont été des prétextes pour des excès de débauche au Caire et à Damas, où le « Seigneur » entretenait des maîtresses et jouait dans les tripots, dépensant l'argent qui devait être normalement destiné à sa famille. Driss le souligne avec une certaine amertume :

«Lors de mon pèlerinage à La Mecque, je suis resté trois ans absent. Trois jours pour le pèlerinage, deux mois de voyages, le reste du temps à Damas et au Caire. Pas dans les tripots, fils. En compagnie de deux femmes, l'une à Damas, l'autre au Caire. Et qui avaient des seins aussi suggestifs que ceux d'Aïcha. »¹³⁰

Malgré qu'il soit analphabète, comme la plupart des gens de son âge dans la société marocaine, le « Seigneur » tire sa force dans son grand pouvoir de conviction, son ascendant, sa capacité à mener une conversation et à pouvoir influencer les opinions des autres et même celle de Driss, dont l'éducation est nettement supérieure à celle de son père, ce qui montre que ce dernier s'impose notamment du point sur le plan psychologique. En dépit de son analphabétisme, il paraît un homme intelligent, mais aussi pragmatique. Driss semble subjugué par les discours de son père. Il l'explique ainsi :

« Le stupéfiant, c'est que je l'écoute. J'apprécie même. J'en oublie Camel, ma faim. Cet homme à tarbouch est sûr de lui : une mouche ne volera que s'il lui en donne la permission. Il sait que chaque mot qui tombe de sa bouche sera gravé en moi. Sur son masque il n'y a pas un frisson. Je supprime ce masque et je lis : il est analphabète et partant fier de soutenir n'importe quelle conversation de n'importe quelle discipline. »¹³¹

Il ajoute plus loin pour conforter l'éloge et l'admiration qu'il voue à son père :

« Je me disais [...]: « cet homme est essentiellement fort, alliant les deux facteurs qui font un homme fort : le temps et l'oubli. » Tel il m'avait toujours paru. D'où le respect et l'admiration que je n'avais cessé de lui vouer - au cours de ma longue haine. Je me disais encore : « Il est notre dieu, tenants et aboutissants ; que diable attend-il de nous ? »¹³²

¹³⁰ *Ibid.*, pp. 241-242.

¹³¹ *Ibid.*, p. 22.

¹³² *Ibid.*, pp. 47-48.

Ou encore : « *Cet homme qui marche à mes côtés est mon drapeau. L'on aime le drapeau sous lequel on combat...* »¹³³.

Le père nourrit un sentiment de haine envers l'Occident. La haine émane d'un refus de tout ce qui existe en dehors de sa sphère d'influence et se fonde sur l'échec de son propre projet : il avait permis à son fils de suivre l'école française non pas pour que celui-ci s'épanouisse et se développe spirituellement, mais pour qu'il puisse rivaliser avec la culture occidentale. Chraïbi le déclare explicitement :

*« Il sait que cet Occident vers lequel il m'a délégué est hors de sa sphère. Alors il le hait. Et, de peur qu'en moi il n'y ait un enthousiasme pour ce monde nouveau, tout ce que j'en apprend, il le tanne, casse, décortique et dissèque. Désanoblit. [...] – Nous ne te racontons pas des fadaïses pour que tu en fasses des paraboles, poursuit-il. Nous ne sommes pas le Christ et nous n'avons pas l'esprit saugrenu... Bon Dieu, la lecture du Coran ne m'a jamais fait sourire. - ...seulement, nous sommes persuadés qu'il te faut voir les choses sainement. Notre rôle de père est un rôle de guide. Apprends tout ce que tu peux et le mieux possible, afin que tout ce que tu auras appris te soit une arme utile pour tes examens d'abord et pour la compréhension du monde occidental ensuite. Car nous avons besoin d'une jeunesse capable d'être entre notre léthargie orientale et l'insomnie occidentale, capable aussi d'assimiler la science actuelle et de l'enseigner à nos futures générations. Mais ne te laisse jamais tenter par ce que tu auras appris, par ces mirages dont jusqu'ici tu n'as jamais entendu parler et qui te paraîtraient suffisants pour les considérer comme dogmes. N'oublie pas en effet que toute la civilisation actuelle repose sur des postulats. Nous prévoyons en toi une explosion prochaine, car tu es doué d'un tempérament fulgurant et d'un orgueil démesuré. Nous souhaitons de tout cœur que cette explosion ne soit qu'une cause de transformation susceptible de faire de toi un homme moderne et surtout heureux. »*¹³⁴

Le père cherche à rabaisser la culture française aux yeux de son fils pour le remettre sur le bon chemin et mener à bien son projet initial. Cette stratégie dénote d'une intelligence pragmatique quelque peu négligeable. C'est probablement cette même capacité qui l'a poussé à l'inscrire à l'école occidentale et à « l'exil » en France.

¹³³ *Ibid.*, p. 137.

¹³⁴ *Ibid.*, pp. 22-23.

La violence physique directe du père est fréquente dans le roman, ce qui prouve le fait qu'il conserve l'obéissance de sa famille en s'appuyant sur la terreur psychologique qu'il leur inspire. Il ne permet à quiconque de l'interrompre ou de mettre ses propos en doute : « - *Oh moi, Seigneur, je suis une pauvre femme (ses paupières n'avaient pas de cils), que voulez-vous que fasse une pauvre femme sinon priez nos saints... - Pas de saints* »¹³⁵.

Ou encore :

*« Quoi que tu fasses, quoi que tu sois, tu seras un pantin. Parfois nous t'oublions intentionnellement et tu en profites pour te construire des ponts, des ailes, des rêves chimériques ; puis nous étendons la main, te secouons un bon secouement et te revoilà pantin. »*¹³⁶

Et d'ajouter : « *Reste assis et laisse-moi parler. Ou bien nous discutons, les points sur les i, ou bien tu fous le camp séance tenante et, si tu ne te presses pas, mes soixante-quatorze journaliers te donnent la chasse jusqu'au dernier millimètre de mes hectares* »¹³⁷.

Driss évoque des moments où son père se met en colère contre lui et le punit sauvagement pour s'être absenté de l'école coranique ou seulement pour s'être attardé sur le chemin du retour à la maison. Les ordres du Seigneur ont valeur de loi. Ainsi qu'il le déclare : « *Je hâte le pas. Si je suis en retard, le Seigneur ne se mettra pas en colère. Il a des nerfs aussi rigides que sa loi* »¹³⁸. Ou encore : « *Ce fut maman, trop heureuse de me voir, qui maintint mes jambes et mon père qui fit tournoyer le bâton. Une demi-heure durant* »¹³⁹.

Ce type de punition est assez fréquemment utilisé, Chraïbi en parle aussi quand il s'agit des professeurs des écoles coraniques. Mais la punition du père vient après une correction du même genre déjà appliquée par le maître d'école, toujours avec le concours du « Seigneur ». Cela semble désormais une cruauté, surtout qu'il s'agissait d'un petit enfant et Driss avoue avoir eu à la fin « les pieds en sang ». Mais le père voulait s'imposer face à son fils, et une punition directe a la vocation de renforcer par la peur l'autorité paternelle ; contrairement à l'effet attendu, cette pratique ne fait qu'exacerber la révolte de Driss et renforcer la relation avec sa mère qui était là, non pas pour le secourir, elle n'en aurait pas eu

¹³⁵ *Ibid.*, p. 55.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 63.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 241.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 16.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 41.

le droit (elle participe même à la punition), mais au moins pour le consoler. D'autres scènes de violence concernent le reste des frères : « *Et le Seigneur se leva, saisit Camel à bras le corps, le projeta contre le mur. – Ceci, appuya-t-il, pour le vin que tu as honoré. Le ramassa littéralement, le lança de nouveau. – Et ceci pour l'idée de révolte que tu viens d'avoir à l'instant* »¹⁴⁰.

Cela n'a pas lieu seulement pendant l'enfance, Camel est déjà un homme, mais il n'a pas le courage de réagir, le père ayant encore sur lui un droit absolu. Comme ils vivent encore dans la maison paternelle, les frères sont toujours sous la tutelle du « Seigneur », quel que soit leur âge et doivent obéir à ses ordres. L'événement le plus grave reste quand même la mort de Hamid, qui est directement reprochée au père et que celui-ci ne nie pas complètement. Driss demande des explications à son père : « *Et d'abord, l'avez-vous tué à coups de poings ou vous êtes-vous servi d'un gourdin ? - Corrigé, non pas tué. Deux taloches ont suffi* »¹⁴¹.

La mort est donc la suite, probablement involontaire, d'une correction paternelle. La fragilité de Hamid a été un facteur décisif, mais on ne peut que se demander quelle est la faute grave que l'enfant a bien pu commettre pour recevoir une telle correction lui ayant été fatale. La conception traditionnelle de l'éducation prônait les vertus de la violence physique comme instrument pour garder la progéniture sur le bon chemin et le droit des parents à disposer à leur gré de ceux-ci. Les manifestations de tendresse étaient souvent vues comme un signe de faiblesse, surtout si elles venaient de la part d'un père, qui devait se faire respecter à tout prix, surtout dans les familles nombreuses, comme c'est le cas dans notre roman. Cela explique aussi le manque d'implication des autres frères, autant dans le cas de Camel que dans celui de Hamid. Personne dans la fratrie ne réagit, à part Driss le rebelle, mais lui aussi reste assez modéré, préférant mettre en place un plan de révolte plus ample que de réagir instantanément. Par ailleurs, le climat qui règne dans la famille est dominé par la peur et l'autorité indiscutable du père. Néanmoins, ce dernier, peut-être avec l'âge, semble regretter la mort de son benjamin Hamid :

« *Tu étais le fruit d'un de nos accouplements légitimes, Hamid ; et tu as vécu tel jusqu'à l'âge de neuf étés, puisque tu es né en été, Hamid ; or il était écrit qu'à cet âge-là tu retournerais au règne minéral, Hamid : misère est notre misère et périssables sont nos corps, ainsi soit-il !* »¹⁴²

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 45.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 158.

¹⁴² *Ibid.*, p. 137.

Son ascendant sur ses fils et sur sa femme va jusqu'à la faculté d'anticiper leurs mouvements. Il connaît presque tout des actions de Driss, et même celle de son fils aîné Camel qui a l'idée de se révolter lorsque son père le corrigea pour son ivresse. Le narrateur raconte la scène ainsi :

« Le Seigneur se leva, saisit Camel à bras le corps, le projeta contre le mur. – Ceci, appuya-t-il, pour le vin que tu as honoré. Le ramassa littéralement, le lança de nouveau. – Et ceci pour l'idée de révolte que tu viens d'avoir à l'instant. Et lui tourna le dos, me fit face. – Le couteau ! J'étais agenouillé. Je me levai. – Quel couteau ? Il plongea sa main dans ma poche. – Celui-là. »¹⁴³

Si les relations avec ses enfants vont d'une obéissance craintive jusqu'à la planification d'une révolte, dans le couple, le père n'a pas une meilleure image : sa femme est une ombre qui ne bouge pas, ne parle pas et on aurait l'impression qu'elle ne pense même pas sans la permission de son époux. Le Seigneur ne laisse pas l'impression d'aimer sa femme, elle lui est tout simplement utile : elle est une servante dans la maison et a pleinement accompli son rôle maternel. La violence envers elle n'est point perceptible, du moins du point de vue physique. L'auteur décrit scrupuleusement ainsi cette soumission de l'épouse du « Seigneur » :

« Avant qu'elle ne se fût jetée sur le cadavre, les bras du Seigneur l'avaient maîtrisée. La secouant comme un sac de noix puis comme un sac de noix la transportant dans la chambre conjugale. Mets-toi là, pleure si tu veux, racle tes joues avec des tessons de bouteille si bon t'en semble mais ne fais pas de scandale. Nous avons dit. »¹⁴⁴

Cet homme rigoriste, dont le discours est inflexible en ce qui concerne les lois de la vie et de la religion qu'il impose à sa famille, sera présenté sous un tout autre aspect à la fin du roman. Le lecteur découvrira alors un homme, un être qui a des faiblesses qui humanisent le « Seigneur ». Il descend en quelque sorte de son piédestal d'omniscient, de haj, que d'aucuns connaît et respecte, jouissant d'un statut enviable dans la société. Dans l'*incipit*, l'énonciation change, il s'exprimait avec un « nous » de majesté. Mais à la fin, il renonce à cette sorte de discours, il revient à un « je » beaucoup plus personnel, plus humain, pourrions-nous dire. Il convie même son fils cadet Driss à boire un verre d'alcool avec lui tout en se confiant à lui. Pris de compassion, Driss semble disposé à faire un compromis avec ce « vieillard », devenu le « Seigneur » son père :

¹⁴³ *Ibid.*, p. 45.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 130.

« Il avait renoncé à son pluriel cérémonieux. Il était en salopette et casquette, pieds nus dans l'eau. Profil sec et net, puissant, sur une perspective de tomatiers, à perte de vue de tomatiers, avec comme tuteurs des roseaux munis encore de leurs brindilles et qui sifflaient à perte d'ouïe. »¹⁴⁵

Cette description dévoile une autre facette du père, un homme vêtu pauvrement, mais qui affiche de la dignité et de la force humaine et qui n'est plus le tyran que le lecteur avait connu. L'image des tomatiers sur les tuteurs de roseau évoque, selon nous, le besoin que le père ressent de trouver un point d'appui, de se débarrasser de l'image qu'il s'était construite et de montrer à son fils le côté humain de sa personnalité. En effet, le protagoniste fait l'aveu suivant :

« Mais sans doutes les mains se sont-elles ramollies, comme les yeux vidés et la barbe affaissée, un bouquet qui se fane. Un apprenti-sorcier, me dis-je. Tel, je commence à l'aimer – Il n'y a plus de haine, dis-je. J'ajouterais : il n'y en a même jamais eu, je mentirais. Je dis simplement : il n'y en a plus. »¹⁴⁶

À travers les quatre premiers chapitres du roman, le père nous est présenté uniquement selon la vision de son fils Driss qui le décrit comme quelqu'un de haïssable, mais dans le dernier chapitre, il le montre sous un nouveau visage. La haine laisse place à la compassion voire à l'admiration et à l'amour. Aussi s'interroge-t-il : *« Monsieur, mon père ? C'est selon. En ce qui me concerne, il a changé : nerfs d'acier, autorité d'acier, expression d'acier. Le soleil qui verra cet acier se réduire en rouille, ne luiira point ; inoxydable, l'acier »¹⁴⁷.*

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 230.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 237.

¹⁴⁷ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 90.

Chapitre 3 : Analyse des personnages secondaires

1. Les mendiants

L'auteur nous fait la description de l'extrême pauvreté avec ses cohortes de mendiants nombreux, faméliques et envahissants qui s'agglutinent à longueur de journées devant les entrées des mosquées et des maisons des notables de la ville. D'autres mendiants pouilleux rodent dans les ruelles de la médina et importunent les passants auxquels ils se collent comme des sangsues. Driss répugne le monde des mendiants. Il trouve ceux-ci encombrants et prolifiques sinon exigeants et agressifs. D'ailleurs, les mendigots pullulent dans les rues des grandes villes, dans les médinas surtout où ils sont omniprésents et surtout bruyants. L'auteur trouve insolite qu'un mendiant à qui l'on refuse de donner l'aumône ou dont la charité reçue n'est pas celle escomptée, verse automatiquement et sans crier gare dans les invectives dont il accable le donneur. Ces misérables poussent souvent leur audace jusqu'à se mettre à exiger sous les fenêtres des maisons cossues ce qu'on doit leur donner, à savoir des cuisses de poulets, des pièces de monnaie ou du pain d'orge, rien que ça ! Le narrateur témoigne :

« A chaque porte il y a un mendiant. Il cogne comme une fatalité et réclame, exige un bout de pain, un morceau de sucre ou du papier à cigarettes. Je sais cette mélodie, si consciencieusement feinte qu'elle est devenue réelle, et où, depuis saint abd El Kader jusqu'à saint Lyautey, dernier en date, tous les saints du Maghreb sont hurlés. Les mendiants sont aussi devant les boutiques, les cafés maures, Huns et sangsues, couverts de plaies, verbe diarrhéique, loques multicolores, yeux chassieux que picorent des mouches. [...] Un mendiant me saisit la main, la baise deux fois et s'y accroche de tout son poids, de toute sa misère. Je ne lui fis pas l'aumône. Je n'ai rien sur moi. [...] Je dégage ma main. Le mendiant appelle sur ma tête les calamités du ciel. »¹⁴⁸

Driss est agacé par les nombreux mendiants qui font régulièrement le siège devant leur maison, celle des Ferdi qu'ils savent très riche. L'un d'eux crie à haute voix en implorant le « Seigneur » Hadj Fatmi de lui donner de l'argent ou un peu de nourriture. Le mendiant ne se gêne pas d'interpeller le « Seigneur » plusieurs fois par son nom complet tout en faisant l'éloge de son aisance matérielle qu'il énumère comme s'il la convoitait ! Ce mendiant attiré invoque tous les prophètes connus et les saints les plus vénérés du Maroc appris par cœur, pour apitoyer et plaire au « Seigneur » afin qu'il soit très généreux envers lui. Mais, cette insistance exagérée exacerbe Driss au plus haut point, et lui fait proférer le jugement suivant :

¹⁴⁸ *Ibid.*, pp. 14-15.

« Le mendiant qui se mit à chausonner sous la fenêtre avait une voix de stentor. ‘ Tu es haj 4 fois, je suis haj 1 fois, haj Fatmi Ferdi, m’entends-tu ? Haj Fatmi Ferdi, tu es de vieille souche et je m’appelle Ahmed ben Ahmed. Tu possèdes 1 000 hectares, des immeubles, du bétail, tu es puissant et honoré, moi je couche dans l’écurie de Moussa l’entremetteur du pacha. ‘ Haj Fatmi Ferdi, m’entends-tu, m’entends-tu ? Par Le prophète, par saint Driss I^{er}, saint Driss II, saint Abd el Kader, saint Issa, saint Youssef et saint Yacoub, lance moi un pain d’orge, une pièce de monnaie ou une cuisse de poulet. ‘Haj Fatmi Ferdi, m’entends-tu ? Le Prophète te protège, saint Driss I^{er} te donne bon pied bon œil, saint Driss II décuple tes récoltes... [...] Rien n’est plus exaspérant qu’un mendiant marocain. Celui-ci était exaspéré. Menaces, insultes, corrections manuelles, rien n’avait pu le troubler. Immanquablement, tous les soirs il venait hurler sa sérénade. Prospérité à monseigneur, hurlait le mendiant, longue vie à monseigneur, par le Prophète, saint Driss I^{er}, saint... »¹⁴⁹

Les prétextes qui suscitent la vie du personnage à l’endroit de la figure du mendiant ont trait à leur réaction capricieuse révoltante. D’ailleurs, lorsque ces mêmes mendiants s’aperçoivent qu’ils n’ont reçu qu’une charité dérisoire, soit un morceau de pain nu, et non l’aumône escomptée, ils se mettent en colère et changent rapidement de répertoire en basculant de la bonté vers les imprécations. Après les belles paroles de bienveillance, d’humanisme subtilement choisies pour plaire aux éventuels donateurs, les mendiants se mettent à débiter des insanités et autres médisances. Ainsi, les mendiants frustrés ne quittent les lieux qu’en déversant tout leur fiel et un lot d’invectives gratuits sur la personne de haj Ferdi pour se venger de son avarice avérée. En effet :

« Le Seigneur écoutait un bon moment comme pour apprécier, puis me faisait signe de la barbe. J’allais chercher un demi-pain et le lançais par la fenêtre. – Prospérité à monseigneur, hurlait le mendiant, longue vie à monseigneur, félicité à mon seigneur, par le Prophète, saint Driss I^{er}, saint Driss... merde ! encore du pain d’orge ! Et il s’en allait en commentant : - Juif fils de Juif, salaud fils de salaud, pourriture, avare, cochon, fils de chiens, père de singes, du pain d’orge pendant que tu manges du pain de blé tendre... Eh bien ! je reviendrai jusqu’à ce que tu te décides à me donner autre chose que ce pain que ta femme brasse spécialement pour moi. Je reviendrai et demain et après-demain et tous les jours du futur, je ne te laisserai pas de répit, par le Prophète, par saint Driss... »¹⁵⁰

¹⁴⁹ Ibid., p. 31.

¹⁵⁰ Ibid., pp. 31-32.

Comme nous l'avons précisé précédemment, les mendiants pullulent partout dans toutes les grandes villes du royaume, mais leur moment préféré pour quémander la charité est le soir jusqu'à l'aube, sans interruption. En effet :

« Les villes du Maroc connaissent, surtout le soir, la mélodie de la mendicité. A Fès, les mendiants grouillent. Leurs plaintes ne sont pas pourtant positives et exigeantes comme à Casablanca. Ceux qui demandent un bout de pain ou un bol de soupe le font vaguement et les noms du Seigneur et du saint de la ville ajoutent à leur chanson une note de douceur et de tristesse. Cette chanson à l'aube est basse : les gosiers comme les maisons sont à moitié endormis et la politesse appartient également aux pauvres... »¹⁵¹

Le narrateur a parsemé le roman d'une panoplie d'anecdotes sur les mendiants, cette plaie misérable qui s'accroche comme des verrues aux villes jusqu'aux lointains douars. Ce ne sont que colère, révolte, invectives, insanités, malédictions qui illustrent la malvue de ce rebut de la société, de ces exclus du progrès civilisationnel qui hantent les rues, assiègent les maisons des cossues. Leur quartier général ce sont les mosquées, ou ils s'installent en permanence et où ils retournent toujours après avoir vadrouillé dans les quartiers des cités à la recherche d'éventuelles oboles. Nous avons choisi de rapporter fidèlement ces petites histoires de mendiants, car nous estimons qu'elles comportent une forte connotation de révolte et de colère dues à une vie de dénuement intense, à une mal vie qui les accable. Driss décrit donc toute la misère de ces laissés-pour-compte en recourant à une panoplie d'adjectifs savamment choisis et se demande alors pourquoi ces derniers ne se révolteraient-ils pas contre leur condition humaine. D'ailleurs :

« Les mendiants en hordes grossis de ceux qui allaient demain le devenir, qui trouaient les cohues comme des perce-neige, porteurs de couffins, paniers en doums, sac de jute où devait normalement la charité islamique se déverser en pièces de monnaie, où tombaient seulement figues véreuses, noix gâtées, chiffons, fond visqueux des casseroles, vieux souliers, vieux habits, repasse l'an prochain, vingt de tes frères sont déjà passés, des séquences temporelles : ces mains qui – tendons blancs, creux violets entre les tendons, tressautantes, hagardes – reçoivent un quignon de pain, puis se transforment – dignes d'une dyne et d'une chaleur humaine – allant porter ce quignon à un autre mendiant, qui n'a pas de pain et qui n'a que des moignons, ou cul-de-jatte attaché à une borne d'angle de peur qu'il ne lui prenne fantaisie de rouler sur lui-même comme un fût et ne se perde comme un enfant dans ce cataclysme de bruits et de vies... »¹⁵²

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 75.

¹⁵² *Ibid.*, p. 100.

Après avoir décrit avec force de détails le personnage du mendiant et son comportement aussi bien révoltant qu'agressif, le narrateur qui ne les porte pas sur son cœur, et comme pour se venger de leur arrogance, voire de leur insolence, se met à les comparer à des vaches qui beuglent car leur cris sont tellement fort. En effet : « *Amen ! comme beuglent ces mendiants. Ils beuglent aussi que la nuit est maintenant bien noire mais que c'est la prière de la nuit.* »¹⁵³

Les mendiants sont souvent insatiables, exigeants, de mauvaise foi, voire de vrais hypocrites, car quand les gens sont généreux, ils déploient une panoplie de mots doux. A cet effet, les noms des Prophètes et des saints sont invoqués pour demander leur protection à la personne de Haj Fatmi, pour qu'ils le préservent de tous les maux afin de décupler sa richesse. Par ailleurs, ils usent de ruse et jouent la comédie en mimant un faux handicap afin d'apitoyer les gens crédules ; ailleurs, ils essaient de faire croire aux riches que le malheur qui les a atteint est la conséquence de leur manque de générosité. Le narrateur raconte comment le mendiant Ahmed ben Ahmed s'exprimait :

*« Ahmed ben Ahmed, mendiant, les poings sur son gourdin et l'abdomen sur ses poings, hurlait sa faim. Il avait le buste quasi horizontal, les pieds bien écartés, la face levée vers la fenêtre du Seigneur. – Haj Fatmi Ferdi, lance-moi un pain de blé tendre, pas d'orge, ni de maïs ni de seigle : de blé tendre. Ton fils est mort, ton autre fils a décampé – m'entends-tu, m'entends-tu ?... J'appuyais mon index sur son coccyx. – Cinquante kilos d'orge ne t'ont pas suffi ? Le ciel croulerait, tu mendierais encore. Pourquoi mendies-tu ? Il fut vertical comme l'organe d'un zèbre. Il avait l'air surpris. Il sentait le chien mouillé. »*¹⁵⁴

L'auteur consacre une place importante au thème de la mendicité dans son roman parce que les personnages prolifèrent à vue d'œil dans tout le pays. C'est aussi l'occasion pour lui de montrer que cette plaie pitoyable n'est pas fortuite mais qu'elle résulte d'une politique délibérée de l'indigénat dans un esprit d'appauvrissement et de soumission de cette frange de la population insatiable. En effet :

*« - Un pain de blé tendre, clame le mendiant, une demi-livre de thé – ou bien une cuisse d'agneau. [...] Vautré sous le portail nord du Méchouar, un vieux Nègre tendait la main, la charité s'il vous plaît, le Prince des Croyants te le rendra. Kch Kch ! dit mon père, il semblait chasser une tribu de mouches, le Prince des Croyants ne t'a pas dit de mendier. Nous l'enjambâmes. Ex-humain, m'expliqua mon père, ex-croyant, ex-sénégalais de la Garde Noire de S.M. Mohammed V, Sultan. »*¹⁵⁵

¹⁵³ *Ibid.*, p. 168.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 221.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 226.

Driss Chraïbi n'est pas le seul écrivain maghrébin qui parle des mendiants et de leur agressivité manifeste sur les passants. Le romancier algérien Rachid Boudjedra lui aussi fustige cette entité qui fait peur aux gens et va jusqu'à les poursuivre dans la rue. Il assiste souvent avec les enfants de son âge aux ripailles de ces éclopés, comme il les appelle : « *Dehors, nous avions quand même peur des mendiants acharnés à notre poursuite à cause de cette concurrence dont nous les menacions auprès des étrangers en visite dans la ville* »¹⁵⁶.

Par ailleurs, Mouloud Mammeri parle longuement des mendiants dans son roman *La Colline oubliée*¹⁵⁷. Il rapporte que les mendiants sont constitués en bandes, déguenillés, les os saillants qui parcourent de longues distances entre les villages éloignés de Kabylie pour venir quémander un peu de nourriture chez les habitants généreux. Aux antipodes des écrivains maghrébins qui ne mentionnent les mendiants qu'au masculin, Mammeri quant à lui évoque pour la première fois la cohorte des mendiante qui font le porte à porte. Il n'est pas rare que ces déshéritées se battent comme des chiffonniers pour un morceau de pain :

*« Pendant ce temps des bandes de mendiants promenaient de porte en porte leurs loques, leurs os saillants et leurs voix dolentes. Chez Davda c'était un véritable défilé, car la femme d'Akli ne renvoyait jamais personne. A des lieues à la ronde les mendiants se le disaient ; ils faisaient des kilomètres pour venir jusqu'à elle. Avant d'entrer à Tasga ils laissaient dans le fossé leur burnous et leur gandoura pour paraître plus nus encore devant elle, faisaient leur voix plus lamentable quand ils arrivaient à sa porte et Davda donnait. Mais que pouvait-elle contre cette grande misère répandue ? Tant de mendiants aux yeux creux traînaient sur les routes leurs pieds ensanglantés ou durcis... »*¹⁵⁸

Après avoir raconté l'univers des mendiants en les décrivant comme agressifs et collants, le narrateur décrit un deuxième groupe de personnages constitué par les hommes religieux.

¹⁵⁶ Boudjedra (Rachid), *op. cit.*, p. 25.

¹⁵⁷ Mammeri (Mouloud), *op. cit.*, pp. 61-62.

¹⁵⁸ *Idem.*

2. Les faux-dévots

Driss n'a jamais caché son humour critique envers l'islam et les musulmans. Ici, il caricature le pèlerinage à La Mecque et de ses vertus qui leur sont promis par Dieu au paradis : « *Comme vers cette Mecque, rêve d'un demi-milliard de crédules* » [...] *Le Coran est formel : « Quiconque périra en cours de pèlerinage sera automatiquement admis au royaume des cieux. » Je dis « amen ! » à haute voix... »*¹⁵⁹

Charles Bonn résume avec pertinence ce que pense Chraïbi de cette catégorie d'imposteurs qui se font passer pour des élus de Dieu sur terre profitant ainsi de l'incrédulité des croyants mais aussi contre les Occidentaux opportunistes, alors que l'islam est fait pour être une religion de paix et de tolérance dans la reconnaissance de l'Autre. D'ailleurs : « *Le roman combat avec force les pseudo-représentants de l'islam mais il s'insurge contre les récupérateurs occidentaux. [...] C'est d'ailleurs dans la reconnaissance des autres que l'islam, selon l'auteur, peut s'imposer comme religion de tolérance* »¹⁶⁰.

Si Kettani est chef de confrérie. Il fait partie de cette noblesse religieuse authentique ou supposée qui prétend descendre du Prophète. Elle porte le titre de chérif « descendant du prophète, d'origine pure ». La ville de Fès est leur fief. Cette catégorie de personnes, évoluant dans les deux grandes métropoles marocaines, Casablanca et Fès, jouit d'un pouvoir sans limite et s'offre tous les plaisirs. Il lui est même permis de commettre un sacrilège.

Le personnage Si Kettani est décrit comme un homme pieux, il donne l'exemple du bon musulman qui récite des formules coraniques parfaites à la mosquée durant les nuits sacrées du Ramadan. Mais, en vérité, ce sont de véritables faux dévots qui ne cherchent qu'à s'accaparer des privilèges. C'est toujours ainsi que Si Kettani débute ses discours à la mosquée :

« - *Louange à dieu, roi de l'univers, très bon et très miséricordieux. [...] L'invité continue plus vite : - C'est Toi que nous adorons et c'est devant Toi que nous nous prosternons. Mène-nous dans le Chemin Droit, chemin de Tes élus et par où ne passent jamais ceux que Tu as maudits. Tout le monde fait « amen ! »*¹⁶¹

¹⁵⁹ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 71.

¹⁶⁰ Bonn (Charles), *op. cit.*, pp. 150-152.

¹⁶¹ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, pp. 79-80.

Si Kettani dirige parfois la prière des croyants à la mosquée, et fait des prêches à l'occasion des fêtes religieuses, en particulier durant les nuits du Ramadan. En effet :

« Si Kettani pirouetta. Entonnant l'ouverture du chapitre H dur M ! j'entrai dans le « mihrâb ». – H dur M ! « Et voici le livre guide ; « Nous l'avons voulu d'une lecture facile afin que vous compreniez ; « Pour Nous l'importance en est grande, si vous êtes un peuple sans but à teneur spirituelle, combien dans les temps passés Nous avons envoyé de prophètes ? »¹⁶²

Le narrateur dresse une description scrupuleuse du portrait de Si Kettani. Il décrit non seulement les traits physiques de son visage peu avenant, mais il dépeint aussi comment celui-ci se tient à table, ou quand il prend un bain chez lui. A vrai dire, c'est un portrait peu reluisant pour ne pas dire négatif à l'endroit du lecteur pour qu'il soit prévenu sur le comportement de l'ogre que Driss va avoir à affronter dans la demeure de son oncle à Fès. Le narrateur détaille le personnage de Si Kettani :

« Il est grand, énorme. Il a des dents blanches et une trogne rouge. [...] Il y a du danger à regarder ses yeux. (...) Je le connaissais de nom et de réputation : Si Kettani, truand. Je ne le savais pas homosexuel. Mâchonnant [...] je le considère. Attrapé par la peau du cou et accroupi face au Seigneur, il prendrait étrangement figure de briquet. Un tour de molette : flambée. Sur laquelle le Seigneur soufflerait après usage. Ensuite le dégarnirait, essence, mèche, pierre – et cela donnerait une authentique rouillure. [...] Il avait saisi le plat à deux mains, lapait le reste de la sauce. [...] Il se lécha les doigts. La langue qu'il y employa était – je l'affirme : intentionnellement – pointu et ferme comme l'organe d'un taureau. [...] Et se tourna vers moi. Entier. Tête, buste, siège, jambes. Il le fit en s'aidant des deux mains, la gauche point d'appui sur le matelas, la droite soutenant son ventre, comme une femme enceinte. »¹⁶³

F. Bourdereau, J.-C. Fozza M. et D. Giovacchini, déclarent :

« Toute argumentation soutenue présuppose le droit à la parole ou à l'écriture, donc à la liberté d'expression. L'argumentateur développe son point de vue, défend sa thèse car la société ou son interlocuteur l'autorise à le faire. Lorsque la tyrannie et la censure cherchent à entraver cette liberté il est nécessaire d'adopter des stratégies de défense si l'on tient à s'expliquer. »¹⁶⁴

¹⁶² *Ibid.*, pp. 106-107.

¹⁶³ *Ibid.*, pp. 79-82.

¹⁶⁴ Bourdereau (F.), Fozza (J.-C.) et Giovacchini (D.), *Précis de français, La Situation d'argumentation*, Editions Nathan, 1988, 160 pages.

Dans *Le Passé simple*, le héros-narrateur Driss développe toute une stratégie contre Si Kettani, le double du « Seigneur » quand il le rencontre dans la maison de son oncle à Fès. Son argumentation est tellement convaincante qu'elle met mal à l'aise son interlocuteur, le f'qih Si Kettani qui peine à retenir sa colère, s'il n'était la présence de l'oncle, contre le jeune énergumène de Driss qui ose lui tenir tête alors que toute la communauté adulte musulmane de la ville l'adule.

En faisant la connaissance de Si Kettani, Driss trouve là, l'occasion rêvée pour attaquer les imposteurs de sa trempe, ceux qui s'accaparent la religion à leur seul profit pour bénéficier d'indus privilèges profitant de la crédulité des pauvres gens qui sont facilement influençables par les beaux parleurs au discours incisif. En face de son interlocuteur qui lui rappelle son père le « Seigneur » pour sa religiosité et son aisance financière, sauf que ce dernier n'est pas imam de mosquée comme Si Kettani. Ainsi, Driss dévoile toute sa perspicacité et déverse toute sa rage contre lui, car il sait qu'il ne risque pas d'être battu comme il l'aurait été à Casablanca avec son père. En effet le religieux est fou de rage. Il ne sait comment s'y prendre pour faire taire ce petit vaurien qui ose le défier en toute impunité. Il doit regretter la présence de l'oncle de Driss dans la pièce, témoin gênant, sinon ce dernier aurait reçu le châtement qu'il mérite. Par contre Driss donne libre cours à sa raillerie :

« Toute bienfaisance avait disparu dans ses yeux. J'y cherchai un léger friselis du désir. En vain. Un vrai briquet. [...] – Non. Il réalisa qu'il avait crié. Le résultat en fut un sourire : sa barbe rouge pointa. – Non, répéta-t-il. Et se tourna vers moi. Entier. Tête, buste, siège, jambes. Il le fit en s'aidant des deux mains, la gauche point d'appui sur le matelas, la droite soutenant son ventre, comme une femme enceinte. – Continue, mon enfant. – Bien sûr dis-je. Le fer était rouge. [...] – Bien sûr, dis-je, bien sûr. Je vais continuer. Mon oncle était au supplice, mais je continue. »¹⁶⁵

Driss est décidé à crever l'abcès, à dire les quatre vérités à la face de ce faux dévot qui lui fait rappeler son père à tout point de vue. Cependant l'oncle est confus devant tant d'insolence de la part de son neveu à l'égard de son hôte de marque en la personne de Si Kettani, un imam connu et respecté dans la cité. L'oncle qui a vu ce dévergondé de Driss grandir depuis l'âge du berceau se rend compte que celui-ci est en train de fustiger son prestigieux invité. L'oncle ne supporte plus la situation intenable qui se déroule devant ses

¹⁶⁵ *Ibid.*, pp. 82-87.

yeux, et de surcroît dans sa propre maison. Impuissant, l'oncle crie à l'endroit de son neveu surexcité et insolent en répétant qu'il est devenu « fou et chrétien ». En effet, il assène :

« Veuillez oublier ces paroles, intervient soudain mon oncle. Je l'ai connu au sortir du berceau. Il n'a pas changé : nerveux insociable. [...] - Je crois pouvoir vous répondre, dit mon oncle. Dans quelques jours, il va se présenter aux épreuves du baccalauréat, deuxième partie. Son père l'a envoyé se reposer parmi nous. Je pense qu'il se comporte en bon musulman en sollicitant de vous... -Bien, bien, conclut le fqih. Il peut se considérer d'ores et déjà bénéficiaire de l'appui de Dieu. »¹⁶⁶

L'oncle de Driss veut mettre le comportement irrévérencieux de son neveu sur le compte du surmenage qui atteint les jeunes lycéens durant la préparation de l'examen du baccalauréat. C'était la seule excuse que le vieil homme a trouvé pour justifier l'impair de l'adolescent fougueux. Ainsi, il déclare :

« Voyez, Si Kettani, voyez : c'est lui (le Seigneur) qui a déterminé nos attitudes présentes, indépendamment de vous et de moi. Bien que vous soyez peu habitué à faire le reptile et que je n'aime pas les reptiles. Je marquai une pause, respirai. [...] Puis je plantai l'autre clou. – Mais en ce qui le concerne, lui, sursautez : il est ruiné. Il sursauta. Se releva péniblement, cala ses fesses flasques comme l'eût fait une poule sur le point de pondre. Je surveillais le ventre, il tangua, roula et reprit son aspect d'outré à demi pleine. »¹⁶⁷

Après avoir fait le réquisitoire sur son imam, son interlocuteur du jour, Driss veut se lever pour prendre congé, mais Si Kettani le retient par la main et le maintient assis. La colère réclame la colère. D'ailleurs, ce dernier réagit violemment aux propos belliqueux de Driss par des répliques menaçantes. Le protagoniste s'explique :

« Je voulus me lever. La main du fqih me retint. – parmi mes valets, dit-il, il y en a un dont les fonctions exclusives consistent à m'accompagner tous les matins à 11 heures 40 dans un endroit dit vécés afin de me torcher net et promptement. Rassieds-toi mon enfant. J'obtempérai. – Un autre, reprit-il, a pour office de s'accroupir à mes pieds, souriant : c'est sur sa figure que je souffle la fumée de ma cigarette, lorsqu'il me prend envie de fumer, parce que je ne fume pas souvent. »¹⁶⁸

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 81.

¹⁶⁷ *Ibid.*, pp. 90-93.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 86.

A l'intérieur de la mosquée, Si Kettani devient un personnage avenant qui soigne son discours et son image de marque. Il récite les versets du saint Coran d'une voix mélodieuse qui subjugué les fidèles venus assister aux cérémonies de la 27^{ème} nuit du Ramadan. Driss n'en revient pas, il y a quelques instants alors qu'il était avec lui dans la maison de son oncle, ce faux dévot proférait des menaces à peine voilées et voilà maintenant qu'il change complètement de personnalité. Les propos du narrateur sont, à ce titre, révélateurs :

« Kettani n'avait plus de ventre, je ne voyais que son dos. Même vu de face, il n'eût pas eu de ventre. Il n'était plus laid, il n'était plus bestial. Il récitait à voix haute et chantante les versets du chapitre du Trône. Parfois un saint, le Prophète ou l'Eternel étaient mentionnés. Et la mosquée toute entière s'agitait sous un ressac de chœur et de ferveurs : « Dieu le bénisse et l'honore ! » ou « Gloire à Dieu ! »¹⁶⁹

Driss n'aime pas les faux dévots à l'image de son père qui instrumentalisent la religion et le Coran pour imposer leur autorité, en se faisant passer pour les représentants de Dieu sur terre. Alors que paradoxalement, ils commettent des péchés interdits tel l'adultère. En effet, le Seigneur a engrossé la jeune fille Aïcha, une adolescente de seize ans qui travaille dans ses champs de tomates. Elle a accouché successivement de deux bâtards, qui s'occupent maintenant du bétail du « Seigneur » et qui ne les reconnaît guère. Vers la fin du roman, le « Seigneur », en prenant de l'âge, et après le double drame de la mort de son jeune fils Hamid et du suicide de son épouse, se sent anéanti. Il revient à des sentiments plus humbles. Il cherche à se rapprocher de Driss et lui fait des confidences sur son adultère. Le narrateur s'interroge :

« Deux bâtards, as-tu dis l'autre jour : c'est juste. Ils sont quelque part dans mes hectares en compagnie du bétail, je te les montrerai ce soir, ils rentrent le soir, avec le bétail... quatre ans, deux ans. [...] je dois te sembler sadique, ne crois pas cela : je suis vieux, elle a seize ans ; elle acceptait de coucher avec moi, je l'aimais, comprends-tu ? – mais sitôt après l'accouchement elle redevenait juvénile, forte, torturante je crois que le péché doit avoir cette figure-là. »¹⁷⁰

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 105.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 236.

L'auteur semble méconnaître les principes religieux régissant notamment la durée du pèlerinage. Le protagoniste déclare : « *Lors de mon pèlerinage à La Mecque, je suis resté trois ans absent. Trois jours pour le pèlerinage...* »¹⁷¹. « *Celui qui est pressé et ne reste que deux jours (à Minèn lieu de la lapidation de Satan), ne commet aucun péché, et celui qui retarde d'un jour non plus ne commet aucun péché pour celui qui croit en Dieu.* »¹⁷²

Durant son séjour à Fès, Driss reçoit un télégramme de son père lui annonçant la mort subite de son petit frère Hamid. Aussitôt, Driss chercha un moyen rapide pour rentrer à Casablanca afin d'assister aux funérailles. C'est pour cette raison qu'il se rend chez Si Kettani pour lui demander de mettre à sa disposition une de ses quatre voitures. Si Kettani saisit cette opportunité de voir Driss quémandant son aide pour lui faire une proposition indécente, celle de le violer en échange du prêt de la voiture ! En effet :

« - Si Kettani... - *Oui mon enfant ? - Vous possédez une voiture... - Quatre, mon enfant. [...] - Voudriez-vous avoir l'obligeance de me prêter une voiture ?... Je vous répète qu'il s'agit... - Non, mon enfant. Il répéta [...] - Non. [...] - A moins, reprit le fqih... - Ses jambes eurent un écart brusque, ostensible. La serviette-éponge qui lui servait de pagne s'ouvrit : je ne m'étais pas trompé : un organe de taureau. - à moins qu'auparavant - un quart d'heure est suffisant mais nécessaire - nous ne nous entendons. Il baissa les bras, caressa la tête du Chleuh. Le Chleuh frémit. Je criai : - Salaud ! Il écarta le Berbère, s'avança, épais, lourd, dégoulinant de pétrole. Parla à quelques millimètre de ma face : - Juste sous tes pieds il y a une trappe. Par laquelle je précipite les fils de putain de ton espèce dans une oubliette. Où les attendent pour les violer trois chimpanzés - Ils sont dressés. Fous le camp ! »¹⁷³*

Hormis sa fonction consistant à diriger la prière, une connaissance parfaite du Coran et de sa récitation, Si Kettani souffre d'une ignorance flagrante du monde extérieur et des langues étrangères, si bien qu'il profite de l'inculture de son interlocuteur pour avoir un ascendant sur ce dernier. Ainsi, Driss lui explique comment on prononce le mot baccalauréat et ce qu'il signifie :

« *Au fait... au fait... bacalau...labacau... comment dites-vous ? - Baccalauréat. C'est un diplôme. - Un diplôme ? que signifie ? - Un titre, un grade universitaire. Et comme il semblait ne pas comprendre, je battis méchamment le fer encore froid, désespérément froid. [...] Disons qu'un bachelier, expliquai-je, aura le même pouvoir et la même considération qu'un fqih. [...] - Et, ajoutai-je, l'élite de demain ne se composera que de bacheliers. - Quant aux autres ? à nous autres ? Je m'abstiens de sourire. - Le mieux que je puisse en dire est que je n'en sais fichtre rien.* »¹⁷⁴

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 241.

¹⁷² V. 2, S. 203, *La Vache*.

¹⁷³ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, pp. 110-111.

¹⁷⁴ *Ibid.*, pp. 81-83.

Un échange verbal houleux oppose Driss à l'imam furibond. Il demande avec insistance à son hôte de lui décliner l'identité de l'adolescent qui ose le défier outrageusement :

« - Qui est ce jeune homme ? [...] - Je ne le connais plus, dis mon oncle précipitamment, je ne le connais pas... il bêlait comme bêlerait l'épouse qui accepte l'époux par devoir. Il s'était accroupi, aisselles sur les genoux, et baisait les mains du fqih, par intermèdes, baiser, quelques syllabes, baiser... Petit vaurien, considère l'œuvre de ta langue de vaurien. - Ne me faites pas répéter. Qui est-ce ? Mon neveu, maître, rien que mon neveu. Considérez... - Imbécile ! je te demande son nom. - Driss Ferdi, le fils de la sœur de ma femme, par conséquent... - Haj Fatmi ? - Vous connaissez mon beau-frère ? - Imbécile ! »¹⁷⁵

Si Kettani se sentant humilié prend congé de son hôte. Il part en fulminant contre l'affront du jeune Driss qui avait osé le défier et lui tenir tête. Il cherche un moyen subtil de se venger de l'insolence de l'adolescent déchaîné sans éveiller les soupçons de son oncle. L'imam cherche un moyen détourné pour attirer Driss chez lui :

« - Viens me rendre visite un de ces jours, j'aurai plaisir à te revoir. Promis ? J'hésitai à peine. - Je suis actif, dis-je. - Eh bien ? - Je n'aime pas les vieux, dis-je. Il me broya la main. - Eh bien ? répéta-t-il. Pour un jeune homme indocile et charmant comme toi, un vieux comme moi réserve depuis longtemps un trône. Au revoir, mon enfant. Je le poussai rudement et refermai trois portes derrière lui. Ensuite, je me frottai les mains. »¹⁷⁶

Le narrateur semble ne pas avoir terminé avec les suppôts de la religion. Enhardi par sa « victoire » sur Si Kettani, il dénonce tous ceux qui instrumentalisent la religion.

3. Le personnage du taleb

Driss n'aime pas les talebs, ces réciteurs du Coran qui accourent vers leur demeure mortuaire pour psalmodier des versets coraniques en la mémoire du défunt Hamid contre de l'argent et d'autres compensations. Ils courent derrière les corbillards et hantent les cimetières. Dès que les fossoyeurs commencent à creuser une tombe allant recevoir la dépouille d'un mort, les talebs s'installent tout autour et commencent à réciter des versets du Coran en attendant l'arrivée du fourgon funéraire. Ils savent d'avance qu'ils seront récompensés par la famille du disparu en espèce et en nature. Ils savent aussi qu'ils mangeront du bon couscous gratuitement. Les talebs guettent surtout les familles riches pour espérer des aumônes sonnantes et trébuchantes. Cependant Driss trouve leur nombre

¹⁷⁵ *Ibid.*, pp. 87-88.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 95.

pléthorique. Il les compare à de véritables sangsues qui se cachent dans la pénombre des portes cochères, dans les caniveaux pour être près des tombes au petit matin :

« Les talebs braillent toujours leur Coran. Il s'en trouve toujours dans les cimetières, à demeure. Grossis de ceux que le passage du corbillard a mis debout comme des ressorts, ils dorment leurs vie dans les renforcements de portes, sur des corniches, le long des caniveaux et ne s'éveillent que pour aller hurler sur une tombe, tout à l'heure ils s'en retourneront reprendre leur léthargie, même pas interrompue. »¹⁷⁷

Etant importuns, le « Seigneur » conseille à Driss de leur donner à manger le couscous à l'extérieur de la maison. Mais comme les talebs persistent à demeurer près de sa maison après la fin des obsèques, le « Seigneur » conseille, cette fois-ci à son autre fils Nagib, un stratagème peu orthodoxe pour se débarrasser des convives « indésirables » et les obliger à quitter les lieux. Il s'agit de faire asseoir les talebs en cercle au bas de la maison et précipiter sur eux par dessus la terrasse un poids de 50 kilos ! Le « Seigneur » tient à Nagib les propos suivants : *« Tu t'occuperas donc des talebs. Donne-leur du couscous, nous avons conseillé à ta mère d'en préparer ; mais ne les fais pas entrer : ils trouveraient le moyen d'être encore à la maison lorsque nous serons de retour »¹⁷⁸.*

Après avoir fustigé les talebs qui instrumentalisent la religion musulmane, le narrateur dénonce à présent leur intolérance envers la communauté juive.

4. Le Juif persécuté

Les musulmans considèrent la communauté juive comme un ennemi séculaire. Le Coran foisonne de versets dans ce sens. Ainsi, les Juifs sont désignés comme des gens maudits par Dieu, et dont tout musulman doit s'en éloigner. D'ailleurs, dès qu'une calamité se produit dans un Etat musulman, les Juifs et les autres communautés chrétiennes qui y vivent deviennent directement désignés pour subir des châtements. D'ailleurs, un musulman ne doit jamais s'apitoyer sur le sort d'un Juif, c'est ce que semble expliquer le « Seigneur » à son fils Driss : *« Que ce soit un rabbin ou un youpin qui meure, c'est toujours un Juif de moins. »¹⁷⁹*, ou encore : *« Alors : Dieu a maudit les Juifs ; nous sommes vos Juifs, Seigneur : ouvrez la*

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 138.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 140.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 16.

bouche et maudissez-nous ! »¹⁸⁰ Par ailleurs, il ajoute : « *Je n'étais plus de ceux qui vidaient un bidon de pétrole sur une tribu de Juifs, une fois le temps, réveils des épopées médiévales, et les regardaient brûler vifs, torches vives.* »¹⁸¹ Ensuite, « *"La nuit sera totale et les os de la terre gémiront et le croissant se dressera vengeur au-dessus de vos têtes, peuple impie", ainsi parlait le pâtre de Koreïch.* »¹⁸² Et pour finir, ils sont admonestés : « *Juif fils de Juif, avare, cochon...* »¹⁸³

Le personnage du Juif est connu pour son commerce florissant et les affaires mais aussi pour ses entourloupettes. L'auteur veut démystifier les Juifs. Il précise que ce sont eux qui créent la discorde parmi les peuples qui les accueillent et les tolèrent. Et pour illustrer ses propos, il cite une anecdote. Une figure rusée, nommée Haroun Bitoum, de son état bijoutier, cherche à rouler Driss et son ami dit Le Kilo lorsqu'ils décident de lui vendre le dentier en or du « Seigneur » trouvé dans le grenier de leur maison. Le commerçant Juif veut les rouler en les payant en-deçà de son prix réel et de surcroît en monnaie étrangère qu'ils ne comprennent pas :

« - *Le Juif, dit-il. – Quel Juif ? – N'importe lequel, celui qui nous achètera ces dents. Fifty-fifty, souviens-toi. [...] Le Juif s'appelait Haroun Bitoum. Il était râblé, vêtu de noir, mangé de poils et de barbe. A la vue du dentier, il me l'arracha des mains, l'enferma dans un coffre-fort, nous poussa dehors, fit tomber le rideau métallique de son échoppe. – Combien ? [...] – A 150 francs le gramme, proposa Le Kilo, cela doit faire... – Pas grammes, coupa le Juif, or en bloc. Ton morceau d'or ne vaut pas plus de 2 000 francs. – Comment ? Je vais t'apprendre, espèce de pourriture... – Pas la peine, dis-je, c'est lui qui en aurait à t'apprendre. 2 000 francs ? – Oui, monsieur, dit Haroun. – J'accepte. Haroun ne se troubla pas. – Monsieur, tu n'as pas de garanties et ce dentier ne t'appartient pas. Donc je ne peux te payer qu'en pesetas. – En pesetas ? – En pesetas. Ces pesetas, je connais un 'frère' qui te les changera...* »¹⁸⁴

C'est ainsi que Raymond Roche, l'ami français de Driss, accuse les Arabes d'être des fainéants qui ne cherchent qu'à s'empiffrer et dormir depuis la nuit des temps et que seule une guerre les réveillerait. Le narrateur reprend les propos de Raymond : « *Que disait Roche ? « – Depuis l'époque des Califes, vous autres, Arabes, n'avez cessé de digérer et de dormir. Ce qu'il vous faut, c'est une bonne petite guerre* »¹⁸⁵.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 20.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 78.

¹⁸² *Ibid.*, pp. 95-96.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 160.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 188.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 46.

Le récit des punitions infligées aux femmes est inouï. Ainsi, une histoire raconte qu'une servante avait égaré un grain de blé dans le lit du Cadi et que ce grain avait suffi pour lui faire attraper la fièvre. La malheureuse fut flagellée. Le narrateur raconte la scène : « - 300 coups de bâton, à la pointe du jour, sur l'omoplate gauche et la cuisse droite, face interne, place Moulay Driss. Ensuite réintégrée chez le Cadi son maître et placée sous les ordres d'une esclave du plus bas échelon »¹⁸⁶.

Driss ne croit pas en La Nuit du Destin ou la Nuit du Pouvoir, les deux appellations par lesquelles elle est désignée dans le récit. Il raille les Musulmans qui la prennent au sérieux. Encore une fois, le narrateur montre son athéisme qui suscite la colère des fervents croyants. La différence pivotant autour de la figure du musulman et celle de l'athée s'articule autour des thèmes qui les caractérisent. En effet, le personnage du musulman est caractérisé par la thématique de l'existence de Dieu, celui du Jugement Dernier ou encore globalement celui de l'au-delà ainsi que le paradis ou l'enfer, alors que le second est plutôt marqué par la thématique du pragmatisme :

« 500 millions d'hommes qui ont le même Dieu que moi, sont instruits dans le Coran comme vous et depuis la bataille de Poitiers, comme vous et moi sont morts 500 millions d'hommes tournés vers la Pierre Noire de La Mecque se réveillent cette nuit et de nouveau possèdent couilles et cerveau. Car c'est la Nuit du Pouvoir, car à l'aube le Pouvoir appartient à chacun de nous – et non seulement à nous, mais à tous les règnes de la création, hyènes, sauterelles, rochers, sable des grèves, et à tous les démons de l'Enfer comme aux anges des cieux. »¹⁸⁷

La révolte de Driss se nourrit de l'instrumentalisation des versets du saint Coran qu'il trouve justes mais détournés par les comportements contradictoires de ceux qui se croient les intermédiaires de Dieu sur terre, à l'instar du « Seigneur ». Il ne comprend pas pourquoi, par exemple, son père qui se dit pieux, qui ne jure que par les versets du Coran, qui a accompli le pèlerinage à La Mecque, qui oblige ses enfants à faire la prière à heures fixes cinq fois par jour, puisse réduire son épouse à l'état d'esclavage et se permettre de torturer ses propres enfants pour des futilités malgré leur bas âge. Pour Driss, cette attitude est absurde voire intolérable. Il s'adresse à Dieu :

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 95.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 103.

« Mon Dieu oui, vous parlez juste. Voyez, je vous accepte encore. Vous parlez par le canal de votre 'légal', que l'on m'a dit honnête et bon, vous trouvez les mots nécessaires et, même lorsque vous tonnez vos malédictions ou nous détaillez les châtements du Jugement dernier, vous vous exprimez par rythmes incantatoires. »¹⁸⁸

Le thème de la révolte débouche sur un dilemme. Croire Le saint Coran et ses belles paroles divines ou bien celles dont s'enorgueillissent ceux qui se croient investis de pouvoirs divins, à l'instar du « Seigneur » et de Si Kettani. Le personnage s'interroge sur cette légitimation des hypocrites qui diffusent la belle parole dans la mosquée et dans leur entourage pour s'attirer la sympathie des gens, mais qui une fois chez eux, loin des regards de la foule, se comportent comme de vrais bourreaux avec leurs propres enfants (le « Seigneur »), ou leurs servants (Si Kettani). Le protagoniste continue à faire part à Dieu de son désarroi :

« Voyez, mon Dieu : Haj Fatmi Ferdi m'a appris à vous aimer – dans la peur du corps et la désolation de l'âme. Il a appliqué votre loi, une femme qu'il a torturée, si bien torturée, grave, ponctuel, digne, que, cette torture en moins, elle tomberait en poussière ; des fils qu'il lie, ligote, taille, écrase, le devoir et l'honneur, dit-il... je vous aime encore pourtant. Alors – quoique de vous à moi, de vous qui déterminez à moi le déterminé, une prière soit inutile – faites que je vous aime encore longtemps. »¹⁸⁹

Et d'ajouter : *« Que je parle de liberté, de souveraineté, de réformes à ces têtes de bois d'Arabes – silence, mépris, méfiance, incompréhension flagrante »¹⁹⁰.*

Après avoir dénoncé sa révolte contre l'intolérance des musulmans envers la communauté juive, puis fustigé les faux dévots qui instrumentalisent la religion musulmane, le protagoniste se sent lui-même déchiré entre deux cultures, voire deux civilisations diamétralement opposées, l'Orient arabe et l'Occident chrétien.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 107

¹⁸⁹ *Idem.*

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 166.

Chapitre 4 : L'espace oriental et l'espace occidental

Le personnage Driss est déchiré entre l'Orient de ses origines arabo-musulmanes et l'Occident judéo-chrétien qu'il a adopté mais qui le rejette. Dès qu'il rentre de l'école, il doit changer son accoutrement européen et le troquer contre des habits traditionnels car son père voit d'un mauvais œil la civilisation occidentale insidieuse et menaçant son identité de pénétrer sa demeure. C'est ainsi que le personnage Driss est en proie à un déchirement. Il raconte comment son père s'insurge contre ses vêtements occidentaux : « *Cette foule lente dans laquelle je trouve mon chemin, péniblement, méthodiquement, soucieux de ne pas être en retard (le Seigneur n'aime pas attendre), et dédaigneux des protocoles, parce que mes vêtements sont européens et que je suis presque européenisé* »¹⁹¹.

Et d'ajouter :

*« Je retrousse mon pantalon. Je défais ma cravate, l'accroche à un clou. Seulement alors, je peux prendre place sur le 'seddari'. – Nous comprenons que tu sois vêtu à l'européenne, a décrété un jour le Seigneur. En djellaba et chéchia, tu ferais, au lycée, figure de chameau en plein pôle nord. Seulement, de retour ici, ne blesse pas nos yeux : pas de cravate, pas de pantalons, retrousse-les jusqu'aux genoux, en golf, à la façon des Turcs. Et bien entendu les chaussures dehors : la chambre où se tient ton père n'est ni un lieu de passage ni une écurie. »*¹⁹²

Ou encore : « *Comme une chienne de vie, je poussais devant moi le poids d'une civilisation. Que je n'avais pas demandée. Dont j'étais fier. Et qui me faisait étranger dans cette ville d'où j'étais issu* »¹⁹³.

Depuis que le protagoniste a fait connaissance avec le monde moderne grâce à son entrée à l'école européenne, le « Seigneur » ne manque jamais une occasion pour faire le parallèle entre les traditions orientales et occidentales, qu'elles soient d'ordre culinaires ou vestimentaires, en présence de ses fils quand ils prennent le repas ensemble. Le « Seigneur » fait un parallèle entre la nourriture, les boissons des Musulmans et celles des Chrétiens. Ainsi, il compare :

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 15.

¹⁹² *Ibid.*, pp. 17-18.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 78.

« Notre soupe ressemble à nos traditions. C'est à la fois un hors-d'œuvre, un plat de résistance et un dessert. Si tant est que hors-d'œuvre et dessert constituent autre chose que des inventions de chrétiens. Mais Dieu est juste : ces derniers sont doués pour le superflu. Cependant, nous te permettons de considérer ladite soupe comme le feraient des chrétiens : tu étudies leur langue et leur civilisation. Mais un chrétien ne laisse pas refroidir son hors-d'œuvre. »¹⁹⁴

Cependant le personnage Driss s'interroge sur la haine de son père à son égard. Il est outré par les observations continuelles de celui-ci qui lui interdit de garder ses habits européens à la maison, mais qu'il doit les enlever dès son retour de l'école. Le jeune écolier, malgré qu'il soit studieux, ne comprend pas pourquoi ses excellents résultats scolaires, son assiduité exemplaire à l'école, n'ont pas plaidé en sa faveur auprès de son père intransigeant. Il aurait tant aimé que celui-ci l'encourage plutôt que de le contrarier continuellement pour le port de simples habits d'origine étrangère. Il explique :

« Comment ai-je eu droit au port de ces articles taxés d'imitations métèques ? Mon livret scolaire ! « tableau d'honneur », premiers prix ou accessits en latin, grec, allemand, dissertation française et autres matières vénérables. Si j'ai peiné, veillé, parfois sangloté de lassitude, ce n'était ni par zèle ni par goût. Et ni par orgueil d'avoir été choisi parmi une demi-douzaine d'enfants de sexe masculin pour le « nouveau monde ». Mais pour : une cravate, des pantalons longs, des chaussettes. Ensuite, je n'ai plus été qu'un élève studieux. La roue avait longtemps tourné. Elle continue encore de tourner. Et mon livret scolaire est toujours élogieux. »¹⁹⁵

Si Driss ne subit pas les quolibets seulement à la maison de la part de son père à propos de ses vêtements européens, mais même à l'école, il n'est pas à l'abri des railleries de ses camarades de classe qui se moquent eux aussi de ses accoutrements étrangers. Pourtant le jeune Driss les arbore fièrement. Il a toujours rêvé de porter un costume et une cravate, un pantalon et une chemise, une paire de souliers et des chaussettes. Il répugne la djellaba et les babouches qui le font passer pour un chameau dans le Pôle Nord. Il confie :

« J'étais vêtu d'une veste et d'un pantalon. Aux pieds une paire de chaussures. Une chemise. Une ceinture à la taille. Un mouchoir dans ma poche. J'étais fier. Comme un petit européen ! Sitôt parmi mes camarades, je me trouvais grotesque. Et je l'étais. – Ces pantalons relevés ! Tu vas à la pêche ? Sales petits garnements qui m'avaient fait souffrir ! Et ma chemise ! Propre. Sans un trou. Sans une déchirure. Mais non repassée après lavage. – Tu dors avec ? ironisaient les garnements. »¹⁹⁶

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 17.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 17-18.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 18.

En dépit des remontrances, révolté contre les habits traditionnels, le personnage Driss est épris des habits européens qu'il affectionne tellement, en particulier la cravate, qui nouée autour du cou, lui donne l'impression d'être quelqu'un de civilisé. Il désire une cravate plus que tout au monde, comme une dernière volonté qu'on aimerait voir exaucée. Tous ses amis en avaient une, sauf lui. Mais, son père ne veut pas lui acheter une, car elle provient de l'Occident qu'il méprise. Alors, Driss vole son propre père pour s'acheter une belle cravate. Les paraboles que le jeune collégien met en œuvre à ce propos sont affectueuses et romantiques. Il compare la cravate à une femme, objet de tous les désirs :

« Et la cravate ! tous mes camarades en avaient une. Je désirais une cravate comme un moribond désire une femme. Eh bien ! oui, j'ai volé. Personne ne m'a vu, personne n'en saura jamais rien. Dans le portefeuille du Seigneur j'ai prélevé mon tribut. J'ai acheté cravate et chaussettes. Je ne les portais pas chez moi. Pas si bête ! Dehors. Avec l'attendrissement d'une épouse qui caresse son amant ou d'un Arabe ex-tirailleur qui caresse sa croix de guerre. »¹⁹⁷

A l'école française, dès qu'un élève du secondaire obtient la première partie du baccalauréat, il bénéficie d'un trousseau de vêtements gratuits qui comprend costumes, cravates, chaussettes et même des gants et un portefeuille pour y mettre la carte d'identité. C'est ainsi qu'ayant obtenu la maîtrise en classe de première, le lycéen Driss a pu recevoir et profiter gracieusement d'habits modernes, se rappelant ce moment heureux : *« Cela jusqu'au jour où j'obtins la première partie du bachot. Costumes, cravates, chaussettes me furent offerts. Et même des gants, des pochettes, un portefeuille pour ma carte d'identité. Tout cela. Rien que cela. Des choses utiles »¹⁹⁸.*

La description du personnage laisse apparaître une peau blanche et le teint clair. Ce sont là deux atouts indéniables pour lui de se fondre aisément dans la masse des enfants des colons européens et circuler sans attirer l'attention. Ainsi, son faciès lui évite d'être pris pour un Arabe, d'être arrêté ou d'être stigmatisé. Le protagoniste raconte une de ses journées dans la ville européenne :

¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 19.

¹⁹⁸ *Idem.*

« Tranquillement tu vas dans la ville européenne. Tu as le teint clair, les cheveux blonds, les yeux bleus. [...] A te voir, qui te prendrait pour un Arabe ? Ca, c'est une de tes fiertés. Comme si l'on pouvait s'enorgueillir d'uriner rouge et de chier bleu ! [...] Deux tableaux, pile, face. Côté pile : boulevard de la Gare, place de France, monsieur est un Bolchevik ; il mange du porc, boit du vin, plaisante, discute, s'amuse. Le carême ? Pas pour monsieur. Tout juste bon pour les vieux, les bicots, les fatma. Pourquoi se gênerait-il ? Un simple hasard l'a fait naître dans le monde des pouilleux. Côté face : il se rince soigneusement la bouche, se cure les dents et comme un véritable affamé vient s'asseoir à notre table. Mais quelle force de dissimulation as-tu donc ? »¹⁹⁹

La prise de conscience de ce personnage l'amène à s'insurger contre le sujet de dissertation posé à l'examen du baccalauréat. Il pense que le thème concerne la France et les Français plutôt que les autochtones. La question posée invite les candidats à disserter sur la devise de la République Française : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Le personnage y voit une manipulation voire une aliénation. Afin d'afficher son refus, il se résigne à traiter le sujet en mettant en exergue le mépris à l'égard des autochtones. Les colonisés ne seront jamais libres, ni égaux et encore moins vivants dans la fraternité. Tout les sépare des Français. Les deux correcteurs, en l'occurrence M. Kessel et Mlle Ulli restent pantois devant une telle rédaction. Ils lui décernent une excellente note de 18 sur 20, puis le convoquent dans le bureau du proviseur. Ils voulaient voir à quoi ressemblait la tête de ce candidat arabe doué. Le protagoniste relate cette journée passée à l'examen du Bac :

« Je te rappelle, dit-il, que c'est demain à 8 heures que commenceront les épreuves du baccalauréat. [...] Je suis assis devant un pupitre, devant une trentaine de dos, devant un tableau noir sur lequel un bâton de craie vient de calligraphier le sujet de la dissertation française : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Les bottillons des surveillants sonnent en un va-et-vient qui me rappelle le balancier de l'horloge à poids du Seigneur. [...] Des plumes raclent, des toussotements se répriment [...] J'aime cette terminologie claire et nette. [...] Liberté, Égalité, Fraternité, j'avais soif de mots, faim d'incantatoires. [...] Je trempai ma plume dans l'encrier et me mis à écrire. "Liberté, Égalité, Fraternité : 'hic' le sujet. [...] C'est dire que la devise de la République Française "Liberté, Égalité, Fraternité" fournirait matière à : « Délimitation du sujet. a) Un bon roman genre vieille école : le Maroc, pays d'avenir, le soleil, le couscous, les métèques, le Bicot sur le bourricot et la Bicote derrière, la danse du ventre, les souks, des Buicks, des bidonvilles, des pachas, des usines, les dattes, les muezzins, le thé à la menthe, les fantasias, les khâïmas, les djellabas, les haïks, les turbans, les charmeurs de serpents, les conteurs publics, les sabirs, le méchoui, la kesra, la sécheresse, les sauterelles – c'est tout ? non !... le tam-tam, les sorciers, les pirogues, la mouche tsé-tsé, la savane, les cocotiers, les bananiers, les flèches empoisonnées, les Indiens, Pluto, Tarzan, le Capitaine Cook... alors que vient foutre là-dedans la devise de la République Française ? »²⁰⁰

¹⁹⁹ Ibid., p. 30.

²⁰⁰ Ibid., pp. 203-206.

Le candidat Driss se met à ironiser sur la devise française « Liberté, Égalité, Fraternité » sujet de l'épreuve de la dissertation au baccalauréat. Il traite le sujet à sa façon pour donner une bonne leçon de respect et d'humilité à ces colons orgueilleux qui sous-estiment les populations colonisées. Pour cela, il donne libre cours à des idées farfelues en adoptant un discours incisif et cocasse laissant ses correcteurs stupéfaits. En effet, il s'interroge :

« - Justement ! Un vieux macaque va vous brasser tout cela, entre deux coquetèles, [...] entre deux bâillements, 'va en faire un roman' : histoire d'amour comico-tragique, couleur locale, avec comme reliefs et déterminantes : le Maroc-pays-d'avenir, le soleil, le couscous, les métèques, le bicot sur le bourricot et la bicote derrière... - Mais la devise ? la fameuse devise ? – Chapeau, messieurs ! le macaque est habile et, telle une vieille Ford de chez un mécanicien, votre devise sortira de ce roman rodée, réparée, révisée, " comme neuve " – à nous demander si elle a eu jamais un tel éclat. [...] Délimitons. Je ne suis ni un romancier, ni poète, ni économiste, ni mathématicien, ni chansonnier, ni historien, ni fumiste. Un simple jeune homme âgé de dix-neuf ans, assis sur un banc, devant un pupitre. Et voilà qui est essentiel à mon sens : le facteur 'candidat', celui qui va traiter le sujet. »²⁰¹

Driss continue sur sa lancée dans son analyse du sujet de la dissertation du bac, mais cette fois, toujours dans sa copie, il s'adresse d'une manière éloquente à ses examinateurs en les laissant deviner d'une façon intelligente et astucieuse la personnalité arabe du candidat pour expliquer le ton sarcastique adopté dans le traitement du sujet, quitte à susciter leur réprobation. Il déclare :

« Je n'ignore point, messieurs les examinateurs, qu'une copie d'élève doit être anonyme, exempte de signature, nom, prénom ou marque propre à en faire connaître l'auteur. Je n'ignore point non plus cependant qu'une toile révèle aisément le peintre. C'est dire qu'il y a quelque temps déjà que vous avez percé ma personnalité : je suis arabe. Permettez en conséquence que je traite ledit sujet en tant qu'arabe. Sans plan, sans technique, gauche, touffu. Mais je vous promets d'être franc. »²⁰²

Driss poursuit sa rédaction par des commentaires anecdotiques pour étaler toute l'étendue de sa révolte contre le sujet de la dissertation, en l'occurrence la devise française qui est en réalité un affront pour les enfants des pays colonisés :

²⁰¹ *Ibid.*, p. 206.

²⁰² *Ibid.*, pp. 207-208.

« Pourquoi cette anecdote ? Elle prétend signifier que l'auteur de cette dissertation est un Oriental pourvu d'un vocabulaire français de quelques 3 000 mots, à moitié éduqué, à moitié révolté et depuis 48 heures placé dans de mauvaises conditions tant matérielles que morales. [...] Le sujet est : " Liberté, Égalité, Fraternité." Je ne suis pas pleinement qualifié pour en parler. Par contre, je puis aisément lui substituer un sujet de remplacement et qui m'est autrement familier : "La théocratie musulmane." »²⁰³

Durant le développement de sa dissertation, le personnage révolté dresse une confrontation entre deux civilisations diamétralement opposées qui sont l'islam et l'Occident représenté par la devise française comme pour expliquer que les Arabes se suffisent à eux-même en matière de foi islamique dans laquelle ils trouvent tout ce dont ils ont besoin pour avoir une vie spirituelle épanouie. Ensuite, Driss entame une longue explication sur les cinq piliers de l'islam, à savoir la profession de foi, la prière, l'aumône annuelle, le carême du mois de Ramadan, et le pèlerinage à La Mecque, pour expliquer à ses détracteurs que les Arabes ont un héritage religieux et spirituel dont ils sont fiers. D'ailleurs : *« Développement. " Les cinq commandements de l'islam sont par ordre d'importance : - La foi ; - les cinq prières quotidiennes ; le jeûne du Ramadan ; la charité annuelle ; le pèlerinage à La Mecque. »²⁰⁴*

Enfin, en guise de conclusion, la prise de conscience de Driss rappelle que la culture occidentale dont il était subjugué à ses débuts l'a désenchanté car devenue à ses yeux désuète, à l'exemple de cette devise " rouillée" « Liberté, Égalité, Fraternité » qui ne sied plus aux intérêts des populations colonisées. A cet égard, le narrateur confie :

« Conclusion. L'homme propose et le temps dispose. [...] Messieurs les examinateurs, n'établissez pas de parallèle hâtif, trop à la lettre. J'ai encore quelque chose à dire – dont je vous mets en demeure de prendre note avant de conclure. Le constat que je viens d'établir sous forme de dissertation serait un rejet, un refus de mes antécédents. Pas tout à fait cependant, il me reste beaucoup de fibres à trancher, beaucoup de nostalgies à m'asseoir dessus, mais là n'est pas la question. L'important est ma position actuelle dont je ne suis pas parfaitement conscient, comme une convalescence – ni satisfait. Botté par mon passé tourmenté et mes acquisitions livresques et les contrepoids et les traitements de cheval et les tisanes sucrées, je viens de m'engager dans votre route, messieurs. Je ne m'y suis pas engagé 'vierge', mais tel dans le mariage un conjoint " ayant beaucoup souffert ». «En conséquence, si je dis : " Liberté, Égalité, Fraternité : devise aussi rouillée que la nôtre, «vous me comprendrez sans doute. Néanmoins, au fur et à mesure de mes pas, j'ose espérer qu'elle se décapera, se fourbira, retrouvera cet éclat et ce pouvoir de séduction que les livres m'ont susurrés – pour un tant soit peu d'optimisme dont votre pauvre type de serviteur a grandement besoin et pour la plus grande gloire de la France. Amen ! »²⁰⁵

²⁰³ *Ibid.*, p. 208.

²⁰⁴ *Ibid.*, pp. 208-209.

²⁰⁵ *Ibid.*, pp. 211-212.

Comme il a été mentionné plus haut dans cette même partie, Driss a été invité par les deux examinateurs ayant corrigé sa copie de dissertation, à savoir, le professeur Joseph Kessel et Mlle Uller dans le bureau du proviseur du lycée. Les deux enseignants français veulent voir à quoi ressemble l'auteur de la copie singulière de dissertation. Néanmoins, la discussion tourne court, à cause du discours hautain du Prof. Kessel à l'adresse des Arabes, et Driss ne peut cautionner. La citation suivante en est l'illustration :

« Une voix s'éleva derrière nous. – Monsieur Ferdi ! C'était Joseph Kessel. L'homme de lettres, le grand voyageur ? – Non. Le licencié ès-lettres, le sédentaire et je ne m'en porte pas plus mal. Votre examinateur, monsieur Ferdi. Entrez donc. Nous pénétrâmes dans le cabinet du proviseur. – Asseyez-vous. Cigarette ?... Ainsi, c'est donc vous le Luther marocain ? Vous m'avez fait rire, allez ! A vous voir, maigre, pâle et timide... Mlle Uller, une vieille fille, ma collègue, a bien ri, elle aussi. Cette habileté, ce don docte, cette violence 'sérieuse' et malgré tout cette puérilité non déguisée tout au long de votre dissertation... [...] Mais vraiment, cette manière de faire table rase de tous vos antécédents, Uller, Mlle Uller, disait que c'était passionné, je ne crois pas, moi. De toute façon, un jour ou l'autre il fallait le faire. Donc, mon petit Ferdi... à propos, que veut dire le mot Ferdi ? [...] Mais, mon cher, vous ne savez pas ce que vous perdez, ce soleil, ce ciel, mais c'est un pays neuf promis à... Casablanca ne s'appelait pas Casablanca, mais Sidi Belyout. »²⁰⁶

En réalité, la convocation de Driss par ses deux examinateurs était de savoir si ce dernier allait consentir à autoriser Mlle Uller à publier sa copie de dissertation dans un journal parisien dont les lecteurs sont férus d'histoire et d'aventures exotiques. En effet Driss a dressé une liste de tout ce que recèlent les pays arabo-africains comme richesses naturelles. Cependant les propos du prof Kessel, qui s'enorgueillit du fait que la France a construit des usines, des buildings, des routes..., ajoute que les Arabes ont régressé. Le narrateur s'exclame :

« Nous étions les pionniers de l'Aérospatiale, entendu parler de l'Aérospatiale ? Les pionniers ! Bien entendu, plus remis les pieds ici, sinon hier... Débordé, eh oui ! Ma foi, ça n'a pas changé, des usines, des buildings, des garages, des routes et la suite, certes, mais l'Arabe, lui, n'a pas changé. Je vais vous faire un aveu : en 38, j'ai publié tout un périple, une série d'articles, que j'ai intitulé : "Le Maghreb, Terre de Feu ". De la couleur locale, voilà ce qui intéresse le lecteur européen, il est fixé, les mousmés, les casbahs... Uller, Mlle Uller, a pensé confier votre épreuve à un périodique parisien, mais j'ai pensé que, toute réflexion faite... Alors, mon cher ami, que pensez-vous de nos relations avec le Bicot ? Vous, vous êtes évolué, bien sûr, une exception... »²⁰⁷

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 213.

²⁰⁷ *Ibid.*, pp. 213-214.

Comme c'était prévisible, Driss ne supporte pas les propos du professeur Kessel qui vantent la supériorité de l'Occident sur l'Orient, et lui donne le change par des répliques pleines d'ironie : « - *C'est-à-dire répondis-je, que, si vous avez tenu à me parler, disons à faire ma connaissance, c'était parce que je me permets d'appeler le complexe du touriste, à défaut d'un terme plus académique* »²⁰⁸.

Driss répondait du tac au tac aux insinuations malveillantes du prof. Joseph Kessel, en le contredisant pour tout ce qu'il dit suscitant l'ire de ce dernier. Il crie vengeance et menace de « saquer » Driss à la prochaine épreuve de l'oral qui suit directement l'examen écrit du Baccalauréat, mais celui-ci rétorque qu'il n'en a cure : « -*Ceci, Ferdi... (Ventre tressautant, joues tressautant) ceci : je me suis trompé sur votre compte, j'aurais dû vous mettre un beau zéro. Mais je vous attends à l'oral, mon ami... et je vous saquerai, mon ami. – Entendu* »²⁰⁹.

Il apparaît que le sentiment de révolte a comme corollaire l'abandon des valeurs ancestrales constitutives de son identité. Driss est tenté par le catholicisme. Il veut abjurer l'Islam et embrasser la religion chrétienne. C'est pour cette raison, qu'il a été conseillé par son ami Roche de se rendre chez un prêtre nommé Le Père Blot qui officie dans un presbytère de la ville. Driss veut que ce dernier fasse de lui un moine chrétien, mais à sa grande surprise, le curé refuse sa conversion pour des raisons obscures. Driss sort de l'église comme une âme en peine. Le personnage s'exclame encore :

*« Et le Père Blot ! [...] Ce prêtre qui officie [...] Je lui ai rendu visite ce matin, dans son presbytère. Le premier prêtre venu. J'étais sincère, j'étais bon, j'étais pitoyable. Prêt à m'offrir. Moine ou nettoyeur de chiotas de la Chrétienté. Et sais-tu ? (je pleure en te disant cela, des larmes que tu ne peux voir et ne peut entendre, silencieuses, dures) de tout mon moi, de tout mon être-plaie, sais-tu ce que le Père Blot a retenu ? " Son angle de prêtre. " »*²¹⁰

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 215.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 216.

²¹⁰ *Ibid.*, pp. 200-201.

En envoyant son fils Driss étudier à l'école française, le « Seigneur » pensait que les études et l'éloignement de la maison familiale assagiraient l'enfant rebelle, mais le jeune garçon trouva là l'occasion rêvée d'affermir et de murir sa révolte contre tous ceux qui suscitent sa réprobation (patriarcat, religion, traditions, etc.) Mais en attendant de rejoindre l'autre camp, à la maison, le père et le fils se jaugent, chacun fourbit ses armes contre l'autre et prépare la bataille à venir. Le personnage témoigne de cet affront :

« A peu près depuis le jour où il avait décelé en moi je ne sais quelle promesse, quelles prémisses sur quoi il avait tablé bon pour le service, héritier présomptif. Il m'envoya dans une école française et dès lors pas un instant nous ne cessâmes, lui de vouloir me juguler, moi de ruer. De nous surveiller, d'ergoter, de nous tâter et de nous prévoir, de nous munir et prémunir, modifiant les jauges de l'instant d'avant en vue de la seconde à venir – la nuit même n'était pas une trêve mais un remaniement, une revalorisation, un ravitaillement de nos forces --, à tel point féroces l'un de l'autre que, parfois, je me surprénais dans sa peau et qu'il devait vivre alors dans la mienne. »²¹¹

Il ressort que la révolte devient polysémique et épouse le sens d'un véritable discours apologétique à l'endroit du christianisme.

1. Apologie du christianisme

Le lexique propre au christianisme est le leitmotiv du personnage Driss, soit parce qu'il veut renier l'Islam, religion de ses compatriotes et de ses aïeux ; soit parce qu'il veut embrasser la religion chrétienne qui l'attire ; soit parce qu'il ressemble aux Européens pour sa peau blanche ; soit également par ses comportements réfractaires aux musulmans hypocrites, en l'occurrence Si Kettani. Souvent, c'est dans le cercle familial qu'il est traité de chrétien à cause de son attitude. En effet : « *Comme le feraient des chrétiens : Mais un chrétien ne " laisse pas refroidir son hors d'œuvre."*²¹² Ou encore : « *Sombre chrétien, vous désirez ?* »²¹³ Aussi ajoute-t-il : « *Fou égal Chrétien, murmurait-il, il est devenu chrétien ; chrétien égal fou, il est devenu fou...* »²¹⁴ Ensuite de rétorquer : « *Je ressemble à un chrétien. Quant au caractère, plus que chrétien.* »²¹⁵ Par ailleurs, il continue : « *– que Satan soit maudit et ses yeux crevés !- a rendu chrétien. [...] et même moi, le chrétien, [...] Un chrétien est sujet*

²¹¹ *Ibid.*, pp. 238-239.

²¹² *Ibid.*, p. 17.

²¹³ *Ibid.*, p. 79.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 84

²¹⁵ *Ibid.*, pp. 96-97.

d'étonnement. Un chrétien qui dort est un pourceau. »²¹⁶ Les habits ne sont pas en reste, puisque : « *L'autre, c'est le chrétien ; même pour les obsèques de son frère, il est resté habillé en chrétien...* »²¹⁷ Mais l'ambiguïté persiste parfois car le personnage n'est « *Pas tout à fait arabe. Pas tout à fait chrétien...* »²¹⁸

A cet égard, il convient de préciser que la fascination du personnage pour les Chrétiens se nourrit de sa répulsion à l'endroit des foules de musulmans manquant de savoir-vivre et de citoyenneté. Les foules des rues dans les médinas de Casablanca ou de Fès, sont décrites comme misérables, bruyantes, nauséabondes et indisciplinées. Ils sont quelques centaines à s'entasser là dans une promiscuité écœurante et étouffante, dans des conditions d'hygiène et de vie révoltantes. Dès l'entrée de la localité, une odeur pestilentielle et un immense tas d'ordures accueillent le visiteur qui s'aventure dans ce territoire pour les laissés-pour-compte, pour les marginalisés. S'ajoutent à cet imbroglio le brouhaha des marchands des étals qui vendent à la criée pour attirer d'éventuels acheteurs et les charmeurs de serpents. Le sol est jonché de légumes pourris que les passants écrasent par mégarde. C'est donc dans cette confusion incommode que le disciple Driss doit circuler quotidiennement en aller et retour pour rejoindre son école :

*« Puis serpenter entre les étals lourds d'éclanches, le sans-gîte vautrés sur la chaussée, les monceaux d'ordures puantes, les attroupements pour un serpent charmé, un gosse perdu ou abandonné, une vente au marché noir et à l'air libre, écraser une tomate pourrie, un tibia tendu soudain, d'un pied sûr comme un sabot de mulet, vite, toujours plus vite ! (le cliché dit : machinalement ; pardon : consciemment !) comme hier, avant-hier, depuis sept ans, tous les jours sauf le dimanche et les jours fériés, quatre fois par jours, trajet maison-lycée et vice versa immuable – tous est immuable – et, jusqu'à la rue d'Angora, jusqu'à la maison en ciment armé... »*²¹⁹

²¹⁶ *Ibid.*, p. 128.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 134.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 182.

²¹⁹ *Ibid.*, pp. 16-17.

2. Espace du vice, espace de la vertu

Il y a une hiérarchisation dans l'organisation spatiale (extérieur) d'une part, l'espace du vice s'illustrant par les maisons closes, et d'autre part, l'espace de la vertu (intérieur). Pour Driss, personnage qui évolue dans un espace, à savoir la rue est le lieu idéal de tous les maux, de tous les vices et débauches, de toutes les violences, cependant il lui semble qu'à l'extérieur des demeures colossales, il existe un avantage indéniable, c'est celui de la liberté dans une vie frémissante qui continue dans la nuit. En effet, les gens se sentent plus libres dehors qu'à l'intérieur de leurs maisons. Ici, Driss fait référence à la maison du « Seigneur » imposante où il se sent prisonnier. Aussi se demande-t-il :

« J'ouvris la fenêtre toute grande. Ma chambre était noyée d'ombre. Je ne voulais pas de lumière. Respirer ? respirer quoi ? l'air soi-disant pur du dehors, frémissement nocturne, épiluchures des cuisines, amalgame d'urine, de rosée, de crottes de cheval et de ciment frais, détritiques des marchés, bouche putride des pauvres – et par-ci par-là, coup de poing dans ce pseudo-endormi, l'aboiement du mendiant. [...] Je refermai soigneusement les volets et je fus dans le noir fondamental. »²²⁰

Le protagoniste répugne l'espace citadin représenté par la ville de Fès, car elle le rend nostalgique et lui rappelle une enfance douloureuse. Par ailleurs, la canicule climatique qui y règne l'incommode. Cet espace lui rappelle aussi la figure paternelle, le « Seigneur », les saints, les marabouts qu'il répugne. Tout, dans cette vieille ville lui rappelle son passé. De plus, il trouve la vie dans la ville de Fès monotone, c'est pourquoi il lui préfère la métropole Casablancaise, espace citadin beaucoup plus vaste, plus propre, plus moderne et surtout plus cosmopolite. C'est ainsi qu'il décrit cette ville :

« Nous étions à Fès. De Bab Ftouh au quartier des Adouls, il y avait deux heures de marche. [...] Je n'aime pas cette ville. Elle est mon passé et je n'aime pas mon passé. J'ai grandi, me suis émondé. Fès s'est ratatinée, tout simplement. Pourtant à mesure que je m'y enfonce elle m'empoigne et me fait entité, quanta, & brique d'entre les briques, lézard, poussière – et sans que j'aie besoin d'en être conscient. N'est-elle pas la cité des Seigneurs ? Une maison, n'importe quelle boutique, un coin de ruelle est un rejet brutal vers la matière. Ce n'est pas parce que Fès est vétuste ou que les éléments du siècle mécanique y sont à peine perceptibles ; mais parce que cette ville dégage, si je puis dire, une odeur de sainteté qui imprègne les bâtiments, la mentalité des gens et l'atmosphère – une sainteté qui n'a pas de parenté avec celle des monastères ou des lieux de pèlerinage, mais faite de respect, de passivité... [...] Je sais comme elle s'éveille, comme elle coule sa journée, comme elle

²²⁰ *Ibid.*, p. 63.

*s'endort. Elle a une odeur, une couleur, un ton propre. En gardent ces caractéristiques ceux qui s'en exilent. Le Seigneur n'y est-il pas né ? »*²²¹

Driss trouve qu'en plus de la foule bruyante, nauséabonde, et fébrile de la vieille médina de Fès, les rues et ruelles sont constamment encombrées par les bêtes de somme, utilisées pour le transport des marchandises et l'évacuation des ordures ménagères eu égard à l'étroitesse des venelles pour le passage des automobiles. En plus, les bruits et la couleur sombre et triste prédominent. On est loin du romantisme inspiré par la nature printanière, des couleurs vives et chatoyantes des prés ondulants sous la brise que nous trouvons dans les récits des auteurs européens du XVIIIe siècle. Driss énumère tous les métiers d'artisanat installés dans les dédales des venelles de la vieille médina non parce qu'ils font la renommée de la ville de Fès, ce qu'apprécient particulièrement les touristes occidentaux, mais c'est surtout à l'adresse du lecteur pour montrer tout le tumulte qui émane de cette concentration ouvrière avec les conséquences fâcheuses pour la quiétude du voisinage. En effet :

*« Les coqs sur les terrasses chantent, les ramiers roucoulent, les mendiants pleurent doucement, les mulets martèlent les cailloux arrachés au sol, les fontaines bruissent et, de place en place, à presque tous les carrefours, rougeoient les fours dans les rues noires. La ville sent à cette heure une odeur de terre arrosée avec un piquant de crottes de cheval. »*²²²

De l'apologie du christianisme dont il garde un très mauvais souvenir après sa déconvenue suite au refus du Père Blot de le baptiser chrétien, le protagoniste passe à l'espace citadin représenté par la ville de Fès qu'il répugne par ses bruits incessants et ses odeurs nauséabondes. Et comme un malheur ne vient jamais seul, le jeune Driss est chassé par son père de la maison familiale. Ainsi, dépité par tant de déceptions, celui-ci devient violent et agressif envers ses amis qui le déçoivent eux aussi, alors qu'il ne s'attendait pas à un tel revirement de leur part.

²²¹ *Ibid.*, pp. 74-75.

²²² *Ibid.*, p. 75.

3. Métonymie de la révolte

L'auteur introduit ici un réseau de personnages constitué par un groupe d'amis restreint avec lesquels il passe le plus clair de son temps. Les fonctions qu'ils assurent sont identiques à celles du héros-narrateur, dont ils ont le même tempérament. Ce sont Berrada, Raymond et Tchitcho. Le personnage principal devient violent et agressif, même avec ses plus proches amis, dès qu'il essuie un refus de leur part. Driss vient d'être chassé de la maison familiale par son père despote. Ainsi, logiquement, se dirige-t-il vers ses amis intimes pour leur demander de l'héberger, mais les protagonistes refusent de lui offrir le gîte de peur de compromettre les relations d'affaires qu'entretiennent leurs pères respectifs avec le « Seigneur ». Ainsi, quand son ami Berrada se montre inhospitalier, Driss se déchaîne et lui lance un coup de poing à la figure qui le fit s'écrouler par terre puis s'assied sur son thorax et lui fait un sermon:

« J'ai dit : puis-je entrer ? Ce qui signifie : puis-je passer la nuit chez toi ? – Hum ? – Berrada, tu es mon plus grand copain et je suis très ennuyé. Faim, froid, soif, besoin de dormir. Tu es mon plus grand ami et je viens te demander un bout de pain, une couverture, un broc d'eau, une nuit d'hospitalité. Ensuite tu pourras m'interroger, je t'expliquerai. – Ecoute, Driss. Je suis... - Non ? Je lançai un coup de poing, un coup de pied. Ils aboutirent respectivement sur sa bouche hilare, sur la porte qu'il m'interdisait. Et qui s'ouvrit toute grande sur un corridor carrelé de blanc et noir qu'une serpillère venait d'humecter. J'aperçus même ladite serpillère aux mains d'une femme qui disparut en criant : au fou ! Berrada s'était écroulé. Pesamment, méchamment, je m'assis sur son thorax. Il se mit à labourer mes flancs de coups et d'ongles, avec application et méthode, sans mot dire hormis quelques interjections barbares lorsque le souffle lui manquait. »²²³

Driss raconte sans remord, à Tchitcho, le fils d'un avocat chargé de s'occuper des affaires de thé du « Seigneur », le père de Driss, sa rixe avec Berrada. Il lui raconte le refus de ce dernier de l'héberger chez lui après avoir été chassé de la maison familiale, ce qui déclencha sa colère, sa révolte. Il se vante même d'avoir cassé une côte et deux dents à Berrada ainsi qu'une montre qu'il avait au poignet. Il confesse son acte barbare : « *Je viens de lui casser une côte, deux dents et une montre qu'il avait au poignet. Je suis méchant, je suis brutal, je suis fou* »²²⁴. La colère du personnage redouble de férocité à l'endroit du Père Blot, prêtre dans un presbytère qui a refusé la conversion de ce dernier au catholicisme. Il a voulu abjurer l'Islam et embrasser la religion du colonisateur. Tel a été son aveu :

²²³ *Ibid.*, pp. 179-180.

²²⁴ *Ibid.*, p. 182.

« Alors qu'il me soit permis, à moi aussi, de traduire selon l'angle de ma férocité. [...] Que je me sois révolté, que j'aie rejeté le monde oriental, j'en connais qui se sont frottés les mains. [...] 'Comment ?' Comment ? Vous avez cru que j'allais considérer ma révolte comme un satisfecit ? Remiser cette énergie sans chercher à lui donner corps, l'utiliser ? Etre statique ? [...] Moi qui m'étais révolté et candidement considérais ma révolte comme une délivrance – 'à me délivrer de cette révolte'. »²²⁵

Toutes les personnes que Driss côtoie, à savoir Raymond Roche (le Français), Berrada (son compatriote), Tchitcho, Le Kilo, Jules César (le chauffeur de l'autocar avec une double nationalité maroco-américaine) se révèlent être des ingrats et indignes de confiance. Ils se rendent fréquemment dans les milieux malfamés : les bars, les maisons de prostitution, etc. Ils sont accros à l'alcool et à la cigarette et sont des habitués des lieux de perdition où ils rencontrent des prostituées. Driss fréquente également les marginaux dont il apprécie et adopte facilement le mode de vie à l'instar du philosophe qu'il trouve assis en travers d'une rue grouillante et à qui il tient compagnie sans avoir été invité : *« Un philosophe avait sorti son matelas et s'était installé au milieu de la rue. Les foules l'enjambaient et mules et mulets faisaient un détour »²²⁶.*

Driss évoque à ses amis les complicités qui existaient entre eux, les serments qu'ils se sont faits, les histoires marantes qu'ils se sont partagées. Il ne comprend pas pourquoi ses alliés ont vite oublié toutes les promesses d'antan. Il leur rappelle qu'il avait abjuré sa propre religion musulmane pour être libre de toute obligation ou prescription :

« Un faux-monnayeur ! Tous des faux-monnayeurs ! Lucien, Tchitcho, Roche et ce prêtre nasillant. Chacun d'eux m'a traduit à son optique propre. Moi ? Un beefsteak ! Passé de main en main, soupesé, examiné, flairé, marchandé... Bof ! un beefsteak ! Alors qu'il me soit permis, à moi aussi, de traduire selon l'angle de ma férocité. Des honoraires fabuleux ? Le principal actionnaire ? Le cosmopolitisme ? L'enfance marocaine ? Mais à qui donc parlez-vous ? Je ne suis pas un tuyau de poêle. Epluchons : vous ne m'acceptez pas. Je ne puis être votre égal. Car c'est cela votre peur secrète : que je le sois. Et que je vienne revendiquer ma place au soleil. Eh oui ! Que je me sois révolté, que j'aie rejeté le monde oriental, j'en connais qui se sont frottés les mains. »²²⁷

²²⁵ *Ibid.*, p. 202.

²²⁶ *Ibid.*, p. 100.

²²⁷ *Ibid.*, p. 201.

4. Lexique irrévérencieux, lexique de la révolte

L'auteur recourt à des paroles obscènes qu'il attribue à ses personnages, ses amis marginaux, à l'instar de Berrada, Raymond, Tchitcho. C'est à croire que chacun de nous emmagasine dans son subconscient tant d'insanités qui peuvent rejaillir à la faveur d'une colère subite. Pour notre part, ces obscénités jalonnées d'incivilités sont employée à dessein, affleurant machinalement à la faveur d'une provocation. En effet, cette manifestation pourrait-être assimilée à une catharsis. D'ailleurs, « *Tout acte d'agression constitue, à quelque degré, une catharsis qui réduit l'incitation à de nouvelles agressions. La catharsis correspond à la décharge d'une pulsion* »²²⁸. A cet égard, nous avons relevé des illustrations de ces invectives gratuites proférées aussi bien par le narrateur, que par ses protagonistes ou d'autres personnages : « *-Eh bien ! dit-il. Pour des provisions, c'en est des provisions, nom d'un con de vierge ! De ma chienne de vie, je n'ai vu une telle baraca* »²²⁹.

Dans une perspective comparable, Chraïbi a eu recours au lexique obscène. Nous pensons qu'il veut ainsi démontrer que l'indécence, la bassesse, l'abjection et autre perversion sont viscérales, et qu'il suffit d'un contexte pour qu'ils réapparaissent. Les vieux vendeurs qui activent dans les marchés ouverts recherchent les petits enfants inoffensifs et égarés dans la foule pour les appâter avec des friandises et abuser d'eux. En effet, « *Les petits vieux qui trottaient, genou tremblotant, turban patriarcal, tapis de prière, chapelet lourd, à la recherche d'un petit garçon perdu dans la foule* »²³⁰.

D'ailleurs, le thème de la pédophilie est révélateur d'un sentiment d'indignation. Il s'agit de deux vendeurs de fruits qui sont attirés par les jeunes enfants égarés dans le marché. Ce sont le Père Abbou (Père Blague), qui vend des sauterelles grillées et son rival Ould Rih, (Fils du Vent) qui vend des pastèques. Tous les deux se disputent un petit Berbère de quatorze ans d'une rare beauté, déniché entre les étals du marché où ils activent tous deux. Chacun d'eux cherche à jeter son grappin sur l'enfant en l'appâtant avec des produits de sa marchandise. Tel est le procédé utilisé par ce personnage afin d'arriver à ses fins :

²²⁸ Delay (Jean) et Pichot (Pierre), *Psychologie*, Ed. Masson, Paris, 1967, p. 105.

²²⁹ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 142.

²³⁰ *Ibid.*, p. 49.

« -Ecoute, mon fils. Tu es impossible. J'ai été plus qu'un père pour toi. Je t'ai recueilli, sauvé de la rue et des mauvaises fréquentations. [...] Mais voilà, tous les enfants sont ingrats. [...] Et comme le gosse réclamait toujours, le Père Abbou se fâcha : Ecoute, mon fils. Je n'ai pas besoin de toi pour vendre mes sauterelles. Tu iras où tu voudras. Quand tu passeras par ici et j'aurais besoin de mettre ma carotte dans ton encrier, je t'appellerai et te donnerai ton dû avec un petit favor. Et Abbou d'un geste magnanime, congédia son petit associé qui ne fit pas vingt pas, qu'une main velue s'appesantit sur son épaule. C'était le marchand de pastèques qui avait surveillé la scène. Il s'appelait Ould Rih, ce qui veut dire « Fils du Vent », un gars énorme avec une trogne rouge et dont le reste était en proportion... [...] Ould Rih dit à l'enfant : -Ne t'en fais pas, mon petit, ici tu seras chez toi. Je suis jeune et le Père Blague est vieux. Il vend des sauterelles et je vends des pastèques. Tiens ! goûte : c'est plus sucré que le miel, aussi... velouté que tes charmantes fesses, je le devine. »

Le Père Abbou, après avoir assouvi son instinct libidineux, congédie l'enfant. Mais, dès qu'il s'aperçoit que son rival a récupéré le même, un sentiment de jalousie s'empare de lui et le contraint à revenir à la charge. Ould Rih, le marchand de pastèque part à Marrakech pour se ravitailler en pastèques en compagnie du beau gamin. Du coup, le Père Abbou abandonne la vente des sauterelles et leur emboîte le pas. Il se convertit dans la vente des pastèques et autres fruits de saison pour mieux allécher le gosse et le remettre dans son giron. Avant cela, le père Abbou offre le reste des sauterelles invendues à manger à sa famille. C'est ainsi qu'il s'adresse à son épouse : « - Ecoute, vieille ! Les sauterelles ne se vendent plus. Il m'en reste environ dix kilos. Tu les mangeras, toi et les enfants. Tu en donneras un peu à mon fils Moha qui est marié, mais n'en donne pas à sa femme qui est toute maigre et qui n'a même pas de derrière »²³¹.

Et d'ajouter :

« A Marrakech, il sut être persuasif et large, car il retrouva l'objet de son voyage et le ramena à Casablanca malgré les poings du Fils du Vent. Et puis, maintenant, lui aussi vendait des pastèques, et même des dattes, et des melons, des noix, des figues. Il avait, louange à Dieu ! sa tente en plein milieu du marché. L'enfant resta facilement avec lui, le vola à petits coups et grossit en peu de temps. »²³²

²³¹ Ibid., p. 54.

²³² Ibid., pp. 55-56.

L'auteur utilise le lexique de la décrépitude pour montrer au lecteur son impact sur le corps humain. Le père Abbou, pédophile notoire, interpelle son épouse par des termes peu éloquents pour lui rappeler qu'elle a dépassé l'âge de désirer faire encore l'amour et qu'elle n'est plus désirable « *Ecoute, vieille !* »²³³, « *Ecoute, vieille* »²³⁴, puis il lui ajoute qu'elle est déjà grand-mère « *Tu as pourtant deux petits-enfants.* »²³⁵ Il renchérit en lui reprochant de n'avoir que « *de vieilles peaux entre les jambes* »²³⁶, et qu'elle ne peut plus satisfaire son appétit sexuel. L'épouse de son côté s'en prend au gamin, objet de la convoitise de son mari, qu'elle traite de « *femme aux couilles.* »²³⁷

A l'instar du lexique de la décrépitude, l'auteur emploie celui de la déchéance pour exposer au lecteur un langage obscène qu'échangent nonchalamment les petites gens, en l'occurrence, les deux marchands ambulants qui se disputent les faveurs du jeune beau gosse qu'ils allèchent par des friandises. Le père Abbou confesse à l'enfant qu'il adore forniquer avec lui et « *mettre sa carotte dans son encrier.* »²³⁸ L'autre marchand rival, Ould Rih, ne tarit pas d'éloges, lui non plus, sur les charmes de l'enfant : « *Tiens ! goûte : c'est plus sucré que le miel, aussi... velouté que tes charmantes fesses, je devine.* »²³⁹

L'épouse du Père Abbou, mise au parfum de la relation perverse qu'entretient celui-ci avec le gamin, lui fait une scène de jalousie à son retour à la maison. Mais celui-ci réplique sarcastiquement à sa femme en lui reprochant d'être vieille et insatiable malgré son âge :

« - *Ecoute, vieille. Tu manges ? Tu dors ? Tu bois ? Alors quelle fièvre de cheval te faut-il ? A ton âge, tu n'es pas encore assouvie ? Tu as pourtant deux petits-enfants. [...] Car tu ne veux tout de même pas que j'aie encore fouiner dans les vieilles peaux que tu as entre les jambes, non ?* »²⁴⁰

²³³ *Ibid.*, p. 54.

²³⁴ *Ibid.*, p. 56.

²³⁵ *Idem.*

²³⁶ *Idem.*

²³⁷ *Ibid.*, p. 57.

²³⁸ *Ibid.*, p. 52.

²³⁹ *Ibid.*, p. 54.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 56.

Mme Abbou ne s'avoue pas vaincue. Elle se met à surveiller la tente de son époux dressée au milieu du marché et quand elle voit l'enfant en sortir vers les coups de midi, elle se dirigea prestement vers lui et l'apostropha au milieu des passants : « -Eh ! dis, mon petit, viens par ici... Et quand l'enfant fut tout près, la voix rouillée de Mme Abbou attroupa les passants : - Ah ! c'est toi la femme avec des couilles ? tu vas venir avec moi chez le khalifa... »²⁴¹.

Le scandale que provoque l'épouse du Père Abbou sur la voie publique attire la police locale qui emmène tout le monde chez le khalifa, gouverneur de la localité. Celui-ci renvoie les deux époux chez eux, en leur reprochant leur perversité, mais garda le beau gosse auprès de lui tout en précisant au couple qu'il allait s'en occuper personnellement. L'immoralité ne touche pas uniquement les petites gens tels les marchands ambulants, elle affecte aussi, les autorités, celles sensées garantir les bonnes mœurs de la société, tel le khalifa :

« Le khalifa était un homme de bons sens. Il regarda le Père Abbou, la femme, puis l'enfant. Son verdict fut des plus simples : – Vous êtes tous les deux vieux. Allez en paix. Je ne veux plus entendre parler de vos monstruosité. Quant au gosse, je m'en occuperai. (...) Il s'en occupera très bien en effet, mieux que ne le firent jamais ni le Père Blague ni le Fils du Vent. »²⁴²

La réussite de l'élève Driss à l'examen du baccalauréat a suscité un sentiment de fierté très rare chez les enfants des autochtones, constituant un moment crucial dans la réconciliation entre le père et son fils. Ce rebondissement sera le prélude d'une réconciliation familiale. Driss s'emporte contre un manchot « *ce pédéraste passif* »²⁴³, gardien de passage à niveau qui abaisse subitement la barrière de protection à l'approche du train, l'empêchant ainsi de traverser la voie ferrée pour sa propre sécurité. Driss, au tempérament fougueux, invective copieusement le pauvre vigile tout en déclinant sa filiation pour lui faire encore plus peur, vu que le « Seigneur » Haj Fatmi Ferdi était connu et craint dans la ville. Par ailleurs, l'espace de l'école coranique n'échappe guère aux comportements immoraux si bien que l'auteur met en scène des personnages ressemblant à des chérubins en proie aux tentatives abjectes des aînés de connivence avec le maître : « *Sans compter que les perversités des*

²⁴¹ *Ibid.*, pp. 56-57.

²⁴² *Ibid.*, p. 64.

²⁴³ *Ibid.*, p. 16.

grands contaminent les petits et que presque toujours ces écoles servent de cours tacites de pédérastie appliquée avec ou sans le concours de l'honorable maître d'école »²⁴⁴.

Par la récurrence du terme « Bousbir », qui signifie maison close dans le parler marocain, l'auteur semble considérer cet espace comme un espace de rejet de la morale sociale et de transgression de la religion musulmane. Driss fréquente assidument les maisons closes. Il s'en enorgueillit même et le répète plusieurs fois dans ses discours et aime aussi en parler avec ses amis Le Kilo et Jules César, le chauffeur du bus, ayant la même prédilection des maisons closes : « *Ce mendiant qui beugle me l'a fourni : il est là par nécessité, il a peut-être envie d'aller faire un tour au bordel. Un mendiant baise, je vous le certifie »²⁴⁵. Ou encore : « Ça va durer longtemps, ce business, doit se demander Camel. Bordel de bordel ! Si j'avais su, je serais resté au bordel »²⁴⁶. Et d'ajouter : « *Et le chergui m'emporta comme une balayure. Jusqu'au bordel. D'où j'extrayai à grande peine Le Kilo »²⁴⁷.**

De l'espace immoral lié à la transgression, l'auteur passe à un autre espace non moins répréhensible et répugnant qui porte également atteinte à la bonne moralité. C'est la corruption qui est très répandue parmi les fonctionnaires des services de la justice traditionnelle qui sont chargés des litiges et des réconciliations sociales. En pointant un doigt accusateur contre les Cadis et leurs subordonnés corrompus, l'auteur veut montrer que la corruption est un motif d'une morale régressive.

5. Corruption des dévots

Deux cas de corruption précis sont signalés par le narrateur. Le premier exemple concerne les adouls (pluriel de adel) qui signifie littéralement 'juste', et qui peut-être l'équivalents de greffiers de la justice traditionnelle, ceux qui sont chargés de remettre les décisions de justice aux justiciables. Parfois ils sont dotés du sceau du Cadi pour parapher les actes à leur place. Lors de la séance de réconciliation de l'oncle avec son épouse Kenza, celui-

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 39.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 160.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 165.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 186.

ci, dans un geste furtif, glisse de l'argent dans la main de Si Kettani pour le remercier de s'être déplacé en personne jusqu'à son domicile. Le personnage en témoigne :

« Prélevé pour coût de sceau, achat de papier timbré et frais d'enregistrement la somme de francs : [...] Si Kettani remit l'acte à mon oncle et se leva. Chaussant ses babouches, il demanda 500 francs. Il avait du insister auprès du Cadi, alité par une forte fièvre. Je m'abstins d'infirmier : de longue date, le Cadi, philosophe notoire, avait confié un exemplaire de son sceau à chaque adel ou pseudo-adel. Quant à sa signature, elle était rigoureusement illisible. Mais, si mon oncle le jugeait bon, qu'il lui fit donc livrer un sac d'olives dénoyautées ou bien un coupon de serge italienne. Je traduisis : lance-moi un pain d'orge, une pièce de monnaie -- ou bien une cuisse de poulet. Bien entendu, tout cela n'avait aucune importance. Nous avons partagé les mets et conversé de bouche amie à oreille fidèle. Mon oncle se leva à son tour et lui donna 400 francs. Je vis le geste. Sec. »²⁴⁸

Le second cas de pot-de-vin se déroule lors d'un barrage routier, sur la route Casablanca – Fès, quand le car dans lequel voyage Driss et sa mère pour aller rendre visite à sa sœur Kenza, est soudainement stoppé par des militaires en faction sur la route nationale. Le chauffeur Jules César sait que les arrangements avec les soldats existent et qu'ils sont préférables aux lourdes taxes. Ainsi, après avoir graissé la patte au sergent, il repart librement sans trop de dommage ainsi que le narrateur le décrit :

« Jules César freina à bloc. Nous étions devant le barrage des droits de porte. Le sergent qui ouvrit la portière était à moitié endormi. Un interprète l'assistait. Ils portaient en bandoulière, l'un un pistolet d'ordonnance, l'autre une sacoche. Derrière eux, des goumiers, compacts, armés de fusils mitrailleurs. [...] J'abaissai la glace Securit et j'emplis mes poumons d'un air sec et chaud. [...] Je penchai la tête et vis une Jeep, deux motocyclettes couchées flanc sur flanc, moteur en marche, et une guérite surmontée du drapeau tricolore. – Combien de poules ? demanda l'interprète. – Vingt, dit Jules César. Il avait ôté sa casquette et l'époussetait contre le volant. Ses yeux étaient malicieux, avec une nuance d'inquiétude et un arrière-plan de menace. – Trop, dit l'interprète d'un ton de reproche, beaucoup trop. Taxes ou arrangements ? – Nous verrons. – Bon. Combien de voyageurs ? – Soixante. Quarante-deux assis, le reste debout, plus deux Chleuhs là-haut... et moi. – Trop, répéta l'autre, beaucoup trop. Taxes ou arrangements ? – Nous verrons, dis Jules César. – Bon, et les fûts ? Il se frottait les mains. Doucement, méthodiquement. Un jour il avait eu son certificat d'études. Un autre jour on l'avait nommé interprète aux droits de porte. Il avait sa place au soleil. – Sept, répond Jules César... Et que contiennent-ils ? »²⁴⁹

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 94.

²⁴⁹ *Ibid.*, pp. 71-72.

CONCLUSION

A la lumière de ce qui précède, nous pouvons conclure que le père représente la figure romanesque la plus emblématique de Driss Chraïbi, vu le rôle majeur qu'il joue dans les cinq chapitres du roman. Ce qui fait de lui le personnage principal en parallèle avec celui de son fils cadet Driss, le héros-narrateur. Ainsi, le père incarne plusieurs valeurs et se considère comme le représentant d'une société traditionnelle mais combien complexe. Vers la fin du récit, le père se dévoile comme le plus commun des mortels avec ses faiblesses et ses émotions, accablé par l'âge.

Avec *Le Passé simple*, Driss Chraïbi en a fait une confrontation frontale entre le père, dit le « Seigneur » et son fils cadet, Driss, au point que ce dernier désire commettre un parricide. A travers cet affront direct émanant d'un fils rebelle à l'oppression paternelle, synonyme de maltraitance physique, de manque de liberté, et de malaise général que ce dernier trouve intolérable, c'est toute la société patriarcale et traditionnelle marocaine qui est passée au crible. Ainsi, la religion musulmane et toutes les valeurs dont elle se réclame sont accusées de tous les maux, comme celui d'avilir les êtres humains.

Le roman de Chraïbi, c'est aussi la description d'un jeune acculturé atteint d'une fureur dévastatrice à l'encontre de sa propre culture. C'est avec clairvoyance et véracité que l'auteur a dénoncé l'intrusion du religieux dans la sphère privée. Le père, lui même, représente une entité quasi sacrée dans la société que le fils cherche à désacraliser de manière frontale et violente. Pourtant le sacré dans les sociétés dites traditionnelles représente une entité inviolable dans laquelle se reconnaissent les communautés et c'est ce qui vaut à l'auteur les foudres de guerre déclenchées par son roman à la limite du blasphématoire, mais pour le lecteur, c'est un exutoire, le plaisir de se soustraire aux sentiers battus et à la langue de bois auxquels nous avaient habitué jusque-là les auteurs maghrébins contemporains.

TROISIÈME PARTIE
DISCOURS DE LA RÉVOLTE

INTRODUCTION

Dans le chapitre précédent, au cours duquel nous nous sommes attardé sur les personnages principaux et secondaires, l'adolescent Driss s'insurge contre son père tyran d'une autre époque à cause de son autoritarisme outrancier contre sa propre famille, en l'occurrence son épouse soumise et ses six enfants épouvantés. Le chapitre suivant met en scène le protagoniste qui se déclare iconoclaste et rebelle, d'une part contre le dogme religieux qui fait partie intégrante de la vie des musulmans à l'instar de la religion islamique et ses corolaires à savoir la prière quotidienne à la mosquée ou à la maison. En outre, la pratique « infernale » du jeûne durant le mois de Ramadan exaspère le jeune Driss au plus haut point tant il les considère astreignants et rétrogrades. D'ailleurs, c'est son père, dit le « Seigneur », qui inculquait à lui et à ses jeunes frères l'observation stricte de ces pratiques contraignantes pour l'enfant fragile qu'il était ; d'autre part, contre les institutions éducatives telles l'école coranique qu'il récuse, contrairement à l'esprit éclairé de l'école coloniale. Il reproche à cette dernière de se targuer de civiliser des autochtones qu'elle ne considère jamais comme ses égaux. Tels sont les dogmes que rejette l'auteur du *Passé simple* et qui émaillent le discours.

D'autre part, le jeune Driss aspire à la liberté comme tous les adolescents de son âge, liberté d'expression et de déplacement que lui refuse obstinément son père autoritaire. Par ailleurs, la maison du « Seigneur », bâtie comme une forteresse, semble l'étouffer, et le pousse à quitter le cocon familial. En faite, c'est toute son enfance qui a été privée d'épanouissement. Cependant, il retrouve toute sa latitude d'agir en vadrouillant librement dans les ruelles de la médina de Fès, et surtout à l'école coloniale.

Enfin, l'introduction d'un langage scatologique qui utilise les termes du bestiaire, « chien, singe, cochon » ajoute à la révolte générale qui détériore les relations humaines. Les comportements immoraux, pédérastie, pédophilie, des adultes pervers envers les jeunes enfants isolés, complètent les mœurs dissolues qui règnent sur la société traditionnelle que dénonce l'auteur.

Chapitre 1 : Refus des dogmes

1. Le discours religieux

Après la confrontation verbale, empreinte de révolte à l'endroit de la figure paternelle, le « Seigneur », dont il dénonce les abus et l'autoritarisme envers sa famille et que nous avons analysés dans le chapitre précédent, le jeune Driss s'insurge contre le dogme religieux. Pour ce faire, il fait recours à un discours acerbe qui s'apparente à un réquisitoire contre la *doxa* et la léthargie et au conformisme social. Il s'emporte contre le discours religieux qui nie la réalité au profit de formules incantatoires et liturgiques par un langage percutant et blasphématoire. Il se montre irrévérencieux à l'égard de la religion. Il abjure l'Islam, la théocratie musulmane incarnée par ceux qui se croient dépositaires de la parole de Dieu à l'instar du « Seigneur », de son double à Fès, en l'occurrence El Kettani qui incarne le parfait *fqih*²⁵⁰, et de tous les faux dévots. Ces derniers s'approprient le discours religieux dont ils usent et abusent à volonté pour s'accaparer d'indus privilèges profitant de l'ignorance des croyants trop crédules. D'ailleurs, Ambroise avance à ce propos :

« Le roman est une dénonciation de nombre de valeurs de la société traditionnelle marocaine. En utilisant des images violentes pour transgresser les tabous, une syntaxe abrupte, l'auteur s'en prend à une religion considérée comme archaïque et critique l'hypocrisie sociale. Il remet en cause la famille à forte structure patriarcale. »²⁵¹

Driss est obnubilé par le mythe de l'Occident fascinant qui mène à la révolte contre sa propre société, sa religion, ses valeurs arabo-islamiques, et à opter pour la culture et la civilisation de l'Autre. Ainsi, il déclare :

« Mon Dieu oui, vous parlez juste. Voyez, je vous accepte encore. Vous parlez par le canal de votre « légat », que l'on m'a dit honnête et bon, vous trouvez les mots nécessaires et, même lorsque vous tonnez vos malédictions ou nous détaillez nos châtements du Jugement dernier, vous vous exprimez par rythmes incantatoires. Voyez, mon Dieu : Haj Fatmi Ferdi m'a appris à vous aimer --- dans la peur du corps et la désolation de l'âme. Il a appliqué votre loi, une femme qu'il a torturée, si bien torturée, grave, ponctuel, digne, que, cette torture en moins, elle tomberait en poussière ; des fils qu'il lie, ligote, taille, écrase, le devoir et l'honneur, dit-il... je vous aime encore pourtant. Alors --- quoique de vous à moi, de vous qui déterminez à moi le déterminé, une prière soit inutile --- faites que je vous aime encore longtemps. Ces versets que je psalmodie dans votre maison et dans les oreilles de vos fidèles, je les dis à chair spasmodique. Parce que - mais il serait dérisoire de vous expliquer

²⁵⁰ Fqih : enseignant de Coran dans une école coranique au Maroc.

²⁵¹ Kom (Ambroise), *op. cit.*, p 273.

quoi que ce soit, à vous qui savez tout, même ce qui nous échappe ---, parce que vous devez être autre chose que l'Allah des m'sids et des entraves. Je vous répète que je suis entravé. Œillères, brides, hue ! dia ! stop ! repars ! voilà ta mangeoire, voilà ton auge.»²⁵²

On remarque une intrusion abondante du lexique coranique dans le tissu textuel ainsi que l'omniprésence « du nom du divin », tantôt sous l'appellation de Dieu, tantôt sous celle d'Allah. En effet, le nom du Créateur fait constamment l'objet d'une invocation du narrateur. Ce dernier s'en remet pour se défendre contre le « Seigneur » qui se croit le légataire de Dieu sur terre. D'ailleurs, ce dernier déforme toute la beauté et la profondeur de la sagesse de la parole divine en la rendant incompréhensible voire insupportable pour le commun des mortels. À cet égard, Lahcen Benchama atteste que :

« Le nom de 'Dieu' revient très souvent ; ils témoignent de la 'présence de l'invisible' dans le langage quotidien. Ce qui montre que chacun des actes de la vie s'accompagne de la bénédiction rituelle et que chaque geste reçoit la parcelle du divin dont l'irruption est perceptible dans l'accomplissement de chaque prière.»²⁵³

Dans cette perspective, nous avons relevé dans le récit la répétition du nom de Dieu ou d'Allah, disséminés à travers tous les chapitres du roman et qui sont prononcés exclusivement par quatre personnages clés du récit, à savoir ceux qui incarnent le sacré : le « Seigneur » Haj Fatmi Ferdi et Si Kettani, et ceux qui renvoient au profane : Driss et sa mère. Cela n'exclut pas l'existence d'autres attributs synonymes de Dieu qui y sont employés dans une large mesure, comme : « Père de l'Univers éternel », « Père de la bonté et du châtement », « Roi du Jugement dernier », « au nom du Seigneur très-haut et très puissant », « Lui », « l'Être suprême ».

Parallèlement à cette redondance du « nom du divin », nous avons également remarqué une profusion des citations des versets coraniques intégrées dans le roman de Chraïbi. Dans cette optique, nous nous sommes interrogés sur leur fonctionnement dans le récit. Dans *Le Passé simple*, il est question d'une douzaine de références coraniques. En effet, la révolte contre le dogmatisme islamique légitimant la lutte pour le pouvoir et l'avoir est révélatrice. En outre, la religion est un facteur déterminant dans la cohésion des Marocains contre la puissance coloniale ; dans ces conditions, oser la critiquer revenait à remettre en

²⁵² Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 107.

²⁵³ Benchama (Lahcen), *Réception critique des littératures maghrébines au Maroc*, L'Harmattan, 1974, 266 p.

question le nationalisme qui y trouve sa source. C'est justement ce qui advint à Chraïbi qui fut accusé de trahison contre l'Islam et contre le peuple si bien qu'il renia son récit. D'ailleurs, dans ce sillage, « *Ils ont des yeux et ils ne voient point ; ils ont des oreilles et ils n'entendent point. Dieu, en parlant des mécréants* »²⁵⁴.

Et d'ajouter : « *O Dieu ! Louange à Dieu ! Il n'y a d'éternel que Dieu, Dieu est très haut, de puissance et de gloire il n'y a que celles de Dieu, misère est notre misère et périssables sont nos corps* »²⁵⁵.

2. Discours sur le jeûne

Dès l'*incipit*, le personnage Driss fustige le jeûne musulman qu'il abhorre, et dont le discours débridé et libertaire fait l'apologie de la beuverie et du tabac. Un jour de Ramadan, il est surpris avec ses amis Berrada, et Raymond Roche, un fils de colon français, par l'appel matinal des muezzins ainsi que les douze coups du canon du quartier d'El Hank à Casablanca qui résonnent quotidiennement pour annoncer le début du carême. Malgré cet avertissement solennel, Driss et ses deux amis n'hésitèrent pas à griller une cigarette, la première de la journée, mais ils réalisent tardivement l'étendue du drame qui est le sacrilège envers l'un des cinq piliers de l'Islam. En effet :

« *Le canon d'El Hank tonna douze fois. Dans le concert consécutif des muezzins, nous nous levâmes, Berrada, Roche et moi. Nous allumions notre première cigarette de la journée, la première aussi pour Roche, le chrétien. Et résonna brusquement en moi le gong du drame.* »²⁵⁶

Mais Driss réalise sur le coup toute l'ampleur du délit religieux qu'il vient de commettre et la ligne rouge qu'il ne fallait pas dépasser. Néanmoins, d'un autre côté, il ne semble pas très affecté par cette transgression du sacré. Il ironise même sur la religion et les musulmans lorsque les clameurs des mendiants, qui eux ne s'embarrassent d'aucune abstinence, leur parvenaient jusque dans le parc Murdoch où Driss, ses amis Berrada et Roche, avaient veillé ensemble. D'ailleurs, le protagoniste s'insurge :

²⁵⁴ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 65.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 136.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 13.

« Ils ne jeûnent pas. Écoutez-les, monsieur Roche. Leurs voix sont trop fortes pour être fatiguées par une quelconque abstinence. (...) Ces affamés et moi nous ressemblons : nous sommes fonction : eux de treize siècles d'Islam, moi du Seigneur, cristallisation de l'Islam. »²⁵⁷

Driss s'énerve contre la pratique du Ramadan qu'il traite de « *tradition de cons* », car elle oblige les musulmans à jeûner seize heures par jours sans interruption durant un mois. Néanmoins, Driss est rassuré par l'annonce de la fin du carême à la mosquée. Il va pouvoir enfin s'adonner à ses activités préférées de débauche : manger à satiété, se souler et forniquer dans les « *bordels* », haut lieu de transgression du sacré. Le narrateur abonde dans le même sens :

« Un patriarche tout à l'heure entrera dans une mosquée et lira le chapitre de la vache. « Dieu clément et miséricordieux, nous Te remercions pour le jeûne que tu viens de nous faire accomplir... » Traduisez : « Nom de Dieu ! durant 29 jours on s'est serré la ceinture, on ne s'est pas saoulé, on n'a pas baisé, respectant une tradition de con ; maintenant, bon Dieu de bon Dieu ! qu'est-ce qu'on va bouffer, boire, baiser !... »²⁵⁸

Le discours du personnage est émaillé d'énoncés interrogatifs dont la fonction est d'accentuer le scepticisme de ce dernier et le manque de conviction chez lui. En effet, les propos suivants confortent ce postulat : « *Le carême ? Pas pour monsieur. Tout juste bon pour les vieux, les bicots, les fatma. Pourquoi se gênerait-il ? Un simple hasard l'a fait naître dans le monde des pouilleux* »²⁵⁹.

Et d'ajouter :

« Vous m'avez dit d'attendre. Attendre quoi ? Il me regarda. [...] Il ne fit que me regarder, une seconde. Et détourna la face, sans plus. [...] Attendre quoi ? répétais-je. Attendre Camel ou qui ou quoi ? [...] Mais j'ai faim, je ne peux plus attendre, ce n'est pas ma faute si Camel... »²⁶⁰

A l'instar de Chraïbi, le discours de la désacralisation chez Rachid Boudjedra est situé dans un contexte d'énonciation qui ne gratifie pas le carême dans sa dimension spirituelle et religieuse. D'ailleurs :

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 14.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 159.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 30.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 27.

« la critique part de la distinction, établie par la linguistique, entre "énoncé" et "énonciation", c'est-à-dire entre une parole non située (l'énoncé) et une parole située dans un processus de communication «(l'énonciation), processus mettant en jeu une instance productrice. La narratologie doit envisager, elle aussi, l'instance productrice du discours romanesque, et donc analyser la "voix" qui rapporte le récit »²⁶¹

En effet, le recours à l'emploi de l'instance énonciative « On » participe de cette même velléité dépréciative :

« On stockait pour un mois des comestibles rares et coûteux. Le carême n'était qu'un prétexte pour bien manger durant une longue période, car l'on se rattrapait la nuit sur l'abstinence somme toute factice du jour. Ripailles. Paix tacite avec les oncles. Le banquet s'organisait chaque jour selon un rite strict et précis. Les femmes s'excitaient chaque fois à l'approche du crépuscule annonciateur de la délivrance. »²⁶²

Par ailleurs, force est de constater que le discours de la révolte est truffé de déictiques temporels à connotation religieuse dont le caractère itératif accentue la sacralité notamment par le truchement de l'emploi des catégories sacrées du temps : « la 27^{ème} Nuit », « La Ligne Mince », « la Nuit du Pouvoir ». D'ailleurs, le personnage le déclare :

« Cette nuit-là, je ne vis pas la Ligne Mince. Au petit matin je l'appelai. En vain. Mais lorsque arriva le soir... Je sortis, porteur d'un tapis vert, vêtu d'une djellaba, coiffé d'un fez. – La 27^{ème} nuit est une nuit de révolution, m'avait dit mon oncle. – Une nuit de foi, ajouta Kenza. – La Nuit du Pouvoir, dit ma mère »²⁶³.

Si le thème du jeûne demeure omniprésent, celui de la prière constitue un élément important dans l'isotopie religieuse.

3. Le discours réfractaire à la prière

Driss se rend à la mosquée, lors de la 27^{ème} nuit du Ramadan, vu son importance dans son entourage à Fès. Il est vêtu d'une djellaba traditionnelle, coiffé d'un fez et chaussant des babouches. Il porte sous son bras un tapis vert sur lequel il fera sa prière quand il déclare :

²⁶¹ Genette(Gérard), *Figure III*, Edition du Seuil, 1972, pp. 226-227.

²⁶² Boudjedra (Rachid), *op. cit.*, p. 22.

²⁶³ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 99.

« Je sortis, porteur d'un tapis vert, vêtu d'une djellaba, coiffé d'un fez. La 27^e nuit est une nuit de révolution, m'avait dit mon oncle. Je fus devant une natte rouge et verte étendue sur de larges dalles. Sous mon bras, je tenais encore le tapis de prière. Comme tout à l'heure l'étoilée, le silence était un abîme. Je m'avançai, mes chaussures à la main, longeant la natte. Des groupes dans l'ombre gesticulaient paisiblement. L'air se faisait plus frais, presque froid. J'évitai des colonnes, passai sous des voûtes, des arcades, des lanternes oscillantes. Je marchai sur des dallages, des tapis. Des gens me dépassaient, furtifs, s'accroupissaient, devenaient plus denses, assis par rangs, les bras croisés et de la tête dodelinants. Je marchai encore, une voix me parvint vers quoi tous les êtres étaient tendus. J'étais parvenu au premier rang. Je le dépassai, fis tomber mon tapis vert, tombai assis. Je posai mes babouches doucement. »²⁶⁴

Le rituel de la prière et des ablutions imposé par le « Seigneur » à ses enfants et son épouse excède Driss qui ne peut plus le supporter. Surtout la prière de l'aube qui l'oblige à se lever tout endormi. Lui, ses frères et leur mère, au coude à coude, sont comme des pantins qui sautent de leurs lits à heure fixe pour accomplir la prière matinale. En effet :

«La prière commence. Sur un carré de feutre verdâtre, le père dirige la prière, la femme est derrière avec les enfants coude à coude, les quatre silhouettes se plient, s'agenouillent et se prosternent en rythme. Puis, assis en tailleur, la main gauche à plat sur le genou gauche, l'index droit remuant pour « crever l'œil de Satan-le-maudit », père, mère et enfants gardent avec leurs yeux au ciel une expression d'absence. »²⁶⁵

Le discours ironique sur les hadiths est légion. En effet, celui-ci est dirigé contre la rigueur sur la pureté des ablutions qui est une des conditions obligatoires pour entamer la prière. Driss est dépité par ces ablutions que son père lui enseigne de faire et de refaire au moindre pet volontaire ou involontaire et s'insurge : « Vous m'enseignâtes un jour le hadith des ablutions : ablutionné, il suffit d'un tout petit pet, même non sonore, pour que l'on soit souillé et astreint à de nouvelles ablutions. Amen, Seigneur, amen ! »²⁶⁶

L'emploi de l'expression sacrée « Amen Seigneur, amen ! » illustre le caractère ironique du discours parce qu'il raille la dimension sacrée des ablutions en évoquant les flatulences. Dans ce sillage, Rachid Boudjedra n'apprécie pas lui non plus les muezzins, les mosquées, la prière et les ablutions, niant l'existence de Dieu. Dans ses écritures, il montre clairement son penchant pour la laïcité et la séparation de la religion de l'état quand il déclare

²⁶⁴ *Ibid.*, pp 99-103

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 35.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 20.

: « *Je jurais haut, niais Dieu, la religion et les femmes. Zair haïssait la tribu et pissait dans l'eau qui servait à l'ablution des saints hommes et des lecteurs du Coran* ²⁶⁷ ».

De même qu'il n'aime pas le jeûne du Ramadan, le protagoniste ironise sur l'appel à la prière. C'est cette « débauche de voix des muezzins » annonçant simultanément l'heure de la prière qui agace le jeune Driss. Donc, les appels quasi quotidiens des muezzins, suivis du grondement du canon d'El Hank, l'exaspèrent. Tantôt, il compare leurs voix au vagissement des nouveau-nés, et tantôt ils les traitent de chiens qui aboient ou à des cris de forcenés ! « *Le canon d'El Hank tonna douze fois. Dans le concert consécutif des muezzins* »²⁶⁸ ; *Ou encore* : « *Les muezzins de Mazagan appellent les fidèles à la prière de l'aube* »²⁶⁹ ; *ou alors* : « *Les canons d'El Hank aboyèrent leur première salve* »²⁷⁰ et « *Dernière salve d'El Hank, explosion du concert des muezzins* »²⁷¹.

Si le discours ironique sur la prière est omniprésent, il n'en demeure pas moins que le discours anticonformiste reste prégnant.

4. Discours superstitieux

Le discours critique de Driss dirigé contre la société traditionnelle marocaine l'amène à la qualifier de rétrograde et de sclérosée. Il désire secouer la léthargie séculaire dans laquelle se complaisent les siens pour les aider à sortir de leur torpeur. Il veut démystifier les tabous, sauter les verrous qui l'empêchent de s'épanouir dans un monde qui évolue, *a fortiori* depuis qu'il fréquente l'école occidentale qui est à l'origine d'une prise de conscience. Ses nouvelles connaissances apprises à l'école moderne lui permettent de faire le parallèle entre les deux sociétés contemporaine (française) et traditionnelle (arabe). Même son ami français Raymond Roche lui tient ces propos ironiques peu encourageants sur la léthargie des Arabes : « *Depuis l'époque des Califes, vous autres, Arabes, n'avez cessé de digérer et de dormir. Ce qu'il vous faut, c'est une bonne petite guerre* »²⁷².

²⁶⁷ Boudjedra (Rachid), *op. cit.*, p. 77.

²⁶⁸ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 13.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 35.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 155.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 156.

²⁷² *Ibid.*, p. 46.

Pour Driss qui est clairvoyant et lucide, la guerre est loin d'être à l'origine d'une prise de conscience. D'ailleurs, les Arabes ont fait face à plusieurs conflits d'envergure avec les Israéliens et autres forces coloniales par le passé, et chaque fois ils retournent dormir comme ils le faisaient jadis. Driss ironise sur les siens : « *Raymond Roche lui-même radote. Une bonne petite guerre ? souhaitable, acceptable – et, sitôt terminée, les Arabes s'en retourneraient dormir, certainement d'un sommeil encore plus lourd. Là où est le déluge, que vaut un parapluie ?* »²⁷³

Le discours anticonformiste s'oppose aux usages établis, aux traditions, notamment quand les femmes marocaines soignent leurs enfants en recourant aux talismans, aux herbes magiques séculaires. Elles ne vont au dispensaire que quand elles se sentent dépassées. En effet : « *Ces enfants [...] se grattent, attrapent des maladies de peau. Leurs mères veulent bien soigner avec des médications de vieilles femmes. On va au dispensaire quand il n'y a plus rien à tenter, ni herbe magique, ni talisman.* »²⁷⁴

Les femmes illettrées ne savent qu'invoquer les saints quand elles se trouvent dépassées par les événements, à l'instar de la mère de Driss qui appelle ces saints étrangers à la rescousse l'implorant de ressusciter son fils Hamid décédé. Le narrateur l'explique ainsi : « *- Oh moi, Seigneur, je suis une pauvre femme (...), que voulez-vous que fasse une pauvre femme sinon priez nos saints* »²⁷⁵.

Le discours anticonformiste passe par l'invocation du marabout afin qu'il fasse fructifier les affaires du « Seigneur » qui ne marchent pas bien. Les gens sont encore ignorants, croyant que les morts ont encore un certain pouvoir sur les vivants et qu'ils peuvent les aider, au lieu de s'adresser directement au Créateur omnipotent. A cet égard, Driss s'interroge : « *Le Seigneur m'envoyait à Fès ? J'y suis. Afin d'invoquer un marabout ? Parfait. Je fermai les jeux : « Marabout n'importe lequel, je t'invoque, mon père est ruiné, fais quelque chose. Je les rouvris* »²⁷⁶.

²⁷³ *Ibid.*, p. 58.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 39.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 55.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 105.

Par conséquent, il est à noter que les pratiques de superstition nourrissent le discours anticonformiste. Les musulmans traditionnalistes ont tendance à placer un couteau ouvert près du corps du mort pour en conjurer le mauvais sort ainsi qu'une bougie qu'on allume près du cadavre même en plein jour pour en éloigner les mauvais esprits. Ainsi que l'illustre les propos suivants : « *Tout près d'Hamid, on avait placé un couteau ouvert afin d'écartier les mauvais génies. [...] Une bougie a été fichée dans le goulot d'une bouteille et brûle. On a calculé que cette bougie tiendra jusqu'à la levée du corps. Dehors le soleil frappe, perpendiculaire* »²⁷⁷.

Le discours blasphématoire de la mère accentue la superstition en associant à des entités surnaturelles la faculté de donner la vie ou de l'ôter. Elle oublie que c'est Dieu seul qui donne la vie et la mort. Elle blasphème doublement en invoquant ainsi des saints non musulmans, voire athées :

« *Saints de l'Islam et de Mahomet, je ne vous ai pas invoqués, vous vous êtes vengés, vous m'avez enlevé mon tout-petit... Saints des Grecs et des Russes, je vous ai invoqués, vous ; vous m'avez plus qu'exaucée, vous m'avez enlevé mon tout-petit. Saints des Juifs et des Tartares, l'on dit que vous existez : pourquoi n'existeriez-vous pas ? Alors ouvrez cette porte... si vous voulez je suis Juive, si vous voulez, je suis Tartare, une chienne, une pourriture, une merde, s'il vous plaît, ouvrez cette porte !...ou-vrez-cette-porte !...* »²⁷⁸

Le père Abbou à qui son épouse reprochait son penchant pour la pédophilie, l'accuse d'être envoutée par les djinns « jnouns ». Il conseille à sa femme d'aller faire recours à la magie pour conjurer le sort. L'époux trouve là l'occasion de ridiculiser son épouse ainsi : « *Je crois que les 'jnouns' t'ont noirci le ciboulot et qu'il te faut aller voir Si H'mad Wahhouch qui te donnera un morceau de testicule de léopard pour conjurer le sort qui t'envoute* »²⁷⁹.

Chez Rachid Boudjedra, la superstition est omniprésente à travers le recours aux formules magiques et à l'amulette en l'occurrence. Le narrateur l'explique ainsi : « *Sa femme, elle, comptait sur l'abstraction des formules magiques. Enfant, elle l'était, et elle ne pouvait dominer les choses que par l'intermédiaire d'une autre transcendance : l'amulette* »²⁸⁰.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 117.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 135.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 56.

²⁸⁰ Boudjedra (Rachid), *op. cit.*, p. 43.

De son côté, l'écrivain marocain Abdelhak Serhane fait la part belle dans son roman à la superstition qui a recours aux talismans, aux amulettes et aux paroles magiques pour délivrer les personnes envoûtées :

« Mi accepta difficilement cette nouvelle situation. C'était un autre échec à sa condition et un défi à son insignifiance. Que pouvait-elle faire ? Ni talismans, ni amulettes, ni paroles magiques ne furent capables de me tirer d'affaire. Je n'avais aucune chance d'échapper à la volonté du père. Je n'avais non plus aucune allusion sur ma mort prochaine et je n'eus aucune peine à trouver mes larmes. Finies les flâneries, fini le jeu, finie l'enfance ! »²⁸¹

Driss ne craint pas les médisances, les invocations proférées contre lui, ou ceux qui appellent la géhenne sur sa tête. Un mendiant à qui il avait refusé de donner l'aumône, mais parce qu'il n'avait pas d'argent sur lui) le maudit. Son ami Roche l'a mis en garde ainsi que son père, mais Driss n'en n'avait cure. Il ironise au lieu d'en avoir peur :

« Le mendiant appelle sur ma tête les calamités du ciel. Je ne hausse même pas les épaules. Le ciel ne me fait pas peur. Il est peuplé de gaz rares et des ratiocinations humaines. Roche me l'a dit. Pour une telle insolence, dix mille ans de géhenne me sont promis. Le Seigneur me l'a dit. Pas cinq mille. Ni cent mille. Dix mille ! Les sentences du Seigneur sont pesées à une équité près. En tout état de cause, sera coupée la main qui aura salué un Juif et doivent être crevés les yeux d'une épouse qui ont regardé un autre homme que l'époux. »²⁸²

Ou encore : *« La malédiction, qu'est-ce que ça peut me faire ? »²⁸³*

5. Discours idéologique.

Le personnage Driss est traumatisé dans son enfance par le comportement déshumanisé des adultes qui lui infligent gratuitement des châtiments corporels auxquels il n'échappe guère. Aussi déclare-t-il :

« Je fus réveillé dès la première aube, conduit dans un m'sid, ramené par nuit noire, de nouveau battu, au m'sid, chez mon oncle, sur le crâne, sur la plante des pieds, sur le dos, sur les doigts, au nom du Coran, d'une constipation, d'un manque d'appétit, d'une souffrance, d'un vomissement, nombre de mains à baiser, celles de ma tante au réveil, de mon oncle matin et soir, celles des fqih, des makkadems, talebs et hajs qui jalonnaient ma journée. On me donnait une tape sur le crâne. A la gloire

²⁸¹ Serhane (Abdelhak), *op. cit.*, p. 38.

²⁸² Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 15.

²⁸³ *Ibid.*, p. 160.

d'Allah ! Le soir, je baisais les pieds de ma mère. A la gloire du Seigneur ! Puis je m'écroulais sur un paquet de vieux linge, de linge sale, mon lit. »²⁸⁴

Driss raconte comment a commencé sa première scolarité à l'école coranique et les affres qu'il a subies. Il explique longuement comment sa mère le réveillait dès l'aube pour aller étudier au m'sid, l'école coranique, et comment il était privé de sommeil malgré son très jeune âge. Il se souvient des châtiments et des souffrances qu'on lui a infligés de la part du f'qih, l'enseignant de l'école coranique qui n'allait pas de main morte pour punir les petits apprenants. En vain, car en quatre années passées à l'école coranique, il reconnaît qu'il n'a rien retenu. Au début, il se levait tôt pour porter le petit déjeuner à son frère aîné Camel qui partait pour le m'sid avant l'aube. D'ailleurs, il déclare :

« Ma mère m'appela. J'ouvris les yeux. J'étais seul dans la chambre. Elle me chargea d'une gamelle de soupe pour mon frère Camel parti au 'm'sid' avant le lever du soleil. [...] Quand mon frère eut pris son petit déjeuner, j'ai voulu rester auprès de lui. C'est ainsi qu'a commencé ma scolarité. Elle a duré quatre ans. Tout ce que j'ai appris en cet intervalle de temps tiendrait à peine sur un timbre-poste français. »²⁸⁵

En effet, la conception du monde que véhicule l'institution scolaire est décriée à travers un discours qui fait le réquisitoire de l'idéologie violente. Aux yeux du protagoniste, c'est un lieu de torture pour les enfants. Il est resté traumatisé par son séjour au m'sid. Il garde encore des séquelles sur son frêle corps d'enfant. Le f'qih, l'enseignant du Coran, a le droit de vie et de mort sur ses ouailles, d'ailleurs il en est autorisé par leurs parents :

« Camel et Driss sont tes enfants. Qu'ils apprennent la sainte religion. Sinon, tue-les et fais-moi signe : je viendrai les enterrer. Camel avait cinq ans et demi, moi quatre. [...] Je me rappelle que tout de suite après le départ de mon père le maître a envoyé chercher des beignets. Il m'en a donné un. Je l'ai mangé en silence. Quand il fut temps pour nous d'aller déjeuner, il était facile de remarquer à la place où je m'étais assis une large flaque d'urine. J'avais eu tellement peur qu'à l'âge de treize ans je pissais encore dans mon lit. A mon tour, je connus les réveils matinaux, les souffrances du silence et du refoulement, les douleurs à la plante des pieds, les rages vite étouffées. Comme les autres, je finis par m'habituer. »²⁸⁶

²⁸⁴ *Ibid.*, pp. 83-84.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 37.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 41

Chraïbi décrit l'école coranique tel un véritable purgatoire où les enfants sont exposés à mille dangers : le froid, la faim, l'humidité, les poux, les insectes, sans compter les mauvais comportements des grands et les châtements du maître. Les pauvres enfants étaient obligés de mémoriser les sourates du saint Coran écrites à la main sur leurs petites planches de l'aube et jusqu'à la tombée du jour et ce, sans relâche. Celui qui ne pouvait réciter sa sourate par cœur en fin de journée faisait l'objet d'une réprimande. C'était la *fallaqa* : des coups de gaules assésés sur la plante des pieds par le maître. D'ailleurs, il l'explique dans une description peu reluisante de l'école traditionnelle :

« L'école en question est tout simplement une boutique en général sombre, à sol de terre battue et recouvert de nattes. Des enfants de quatre à douze ans, parfois même des adolescents, sont assis là en tailleur, toute la journée, avec leur planche sur les genoux, nasillant, ânonnant, serrant le poing à chaque défaut de mémoire. Ce brouhaha se teinte parfois de souffrance, de faim, de larmes silencieuses et de résignations. La terre est humide et ces enfants ont froid au derrière. Il faut pourtant ne rien dire, apprendre. Les punitions guettent. A travers les nattes pourries, s'infiltrant cafards, punaises, pucerons... Suspendues à un fil, des araignées parties du plafond presque invisible dans la pénombre font des descentes en piqué et viennent chatouiller les crânes ras et teigneux. Ces enfants ont peur. »²⁸⁷

Censée être garante de l'égalité des chances, l'école coranique décriée véhicule une vision où le favoritisme fait pendant à une contre-éthique sociale. En effet :

« Toute règle comporte une exception. Ainsi, les élèves à tête d'ange sont dispensés de tout châtement. Quelquefois aussi les enfants de riches. Mais en matière de compensation, il existe fort heureusement les têtes dures et les bêtes noires. Sans quoi il n'y aurait pas d'emploi pour les entraves et les fallaqa. Pour moi, élève ordinaire, je suis sincèrement reconnaissant envers mes maîtres d'avoir si bien nivelé et affermi la plante de mes pieds. Je peux sans difficulté faire des kilomètres de marche. D'ailleurs, tous ceux qui sont passés par ces écoles sont de rudes marcheurs. Exemple : les coureurs marocains. »²⁸⁸

En outre, l'enseignement de l'école coranique est instrumentalisé, si bien que le personnage du *fqih* en abuse. D'ailleurs :

« Le professeur est un 'fqih', c'est-à-dire un individu qui a appris le Coran par cœur – ou peu s'en faut --, a loué une boutique. Les gens lui confient leurs enfants. Il a sa nourriture assurée et la boutique où dormir. Des parents d'élèves complaisants l'invitent parfois à manger ou lui envoient des plats et des gâteaux. Le soir venu, les élèves accrochent leurs planches à un clou, baisent la main du maître,

²⁸⁷ *Ibid.*, pp. 39-40.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 40.

reprennent leurs babouches et s'en vont. Le professeur déroule son matelas, dîne, fait sa prière du soir, fume son kif et souffle sa bougie. Une vie tranquille et bien remplie. »²⁸⁹

Force est de constater que le dogmatisme propre à la conception de l'école traditionnelle contraste avec l'idée d'une institution qui promeut la tolérance et l'esprit critique. A cet égard, le personnage fulmine : « *Les écoles coraniques m'on enseigné la loi, dogmes, limites des dogmes, hadiths. Pendant quatre ans. A coups de bâton sur mon crâne et sur la plante des pieds – si magistralement que, jusqu'au jour du Jugement dernier, je n'aurai garde de l'oublier »²⁹⁰.*

Ou encore, les déclarations du personnage où il s'élève contre le manque d'indulgence et le rigorisme de cette idéologie contestée :

« Un après-midi j'ai fait l'école buissonnière, sans m'en rendre compte. J'ai erré dans les rues, siffloté avec les oiseaux, suivi le vol des nuages. Finalement je me suis perdu. [...] vers le soir, je vis une silhouette connue qui venait à ma rencontre à grande enjambée. Ce n'était autre que mon digne et respecté père. Le règlement de comptes, entre lui et moi, se fit, à mes dépens. »²⁹¹

Chraïbi est loin d'être le seul écrivain mettant en cause les sévices infligés aux enfants fréquentant les m'sid. En effet, d'autres romanciers marocains dénoncent eux aussi ces pratiques que subissent les corps mortifiés de leurs personnages même si le bâton est troqué contre le ceinturon ou les gifles. Comme dans *Le Passé simple*, l'auteur du *Pain nu* décrit son père tel un monstre, un père indigne qui tue son fils Abdelkader. Ce droit de vie et de mort conféré au père, provient du dogme musulman, car comme le dit Choukri, le père, « *c'était un Dieu, ses prophètes réunis.* »²⁹² Ensuite, il nous donne l'exemple suivant : « *Souvent mon père me poursuivait dans la rue, m'attrapait par le bras et me battait jusqu'au sang. Quand ses bras étaient fatigués, il me traînait jusqu'à la maison et utilisait son ceinturon, il me mordait la nuque, les oreilles et les mains, distribuant des gifles »²⁹³.*

Abdelhak Serhane dénonce dans son autobiographie les maltraitances qu'il subissait à l'école coranique quand il n'apprenait pas le Coran. Lui également pâtissait la violence d'un père tortionnaire aidé par le f'qih. En effet :

²⁸⁹ *Ibid.*, pp. 40-41.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 16.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 42.

²⁹² Choukri (Mohamed), op. cit., p. 71.

²⁹³ *Ibid.*, p. 61.

« Une autre aventure pavée de mensonges. Mon corps et ma mémoire allaient se soumettre aux mots. Mon corps et ma mémoire, deux négations suspendues à la rigueur et à la vérité inébranlable de soixante hizb, soit les cent quatorze sourates que je devais pouvoir réciter sans défaillance. »²⁹⁴

Le héros d'Abdelhak Serhane dans *Messaouda* se réfugie dans les bras de sa mère Mi, mais celle-ci fut impuissante pour le protéger malgré ses talismans et ses amulettes ou même les paroles magiques qu'elle employa. C'était fini pour le jeune enfant qui ne pouvait plus échapper à la volonté du père furieux, sacrifiant son enfance, ses jeux et sa liberté. Il raconte, comme Chraïbi, les leçons fastidieuses écrites sur sa planche et que devait apprendre par cœur son héros Driss, au risque de se voir infliger la correction de la *fallaqua*. Les enfants souffraient le martyr. Le narrateur raconte :

« Mi accepta difficilement cette nouvelle situation. C'était un autre échec à sa condition et un défi à son insignifiance. Que pouvait-elle faire ? Ni talismans, ni amulettes, ni paroles magiques ne furent capables de me tirer d'affaire. Je n'avais aucune chance d'échapper à la volonté du père. Je n'avais non plus aucune illusion sur ma mort prochaine et je n'eus aucune peine à trouver mes larmes. Finies les flâneries, fini le jeu, finie l'enfance ! »²⁹⁵

Non seulement le jeune Driss subit des sévices corporels de la part de son père qui le punit pour des sourates de Coran non apprises par cœur ou pour avoir fait un jour l'école buissonnière, mais le soir en rentrant à la maison, il doit également rendre compte tous les soirs de l'état d'avancement de ses études à l'école laïque. L'adolescent se révolte, se sentant persécuté par son père. Ce dernier questionne son fils :

« Qu'a-tu appris aujourd'hui ? [...] - Pas grand-chose. Nous faisons plutôt des révisions. Les examens approchent. Dans quinze jours c'est le grand saut. - Notre cœur sera avec toi... Mais encore ? C'est ainsi tous les soirs, ramadan ou pas ramadan. Les gestes, la fable, le hachis scolaires à passer au crible. »²⁹⁶

Aux antipodes de l'école coranique traditionnelle qualifiée de régressive, s'inscrit l'enseignement progressiste de l'école française.

²⁹⁴ Serhane (Abdelhak), *Messaouda*, Éditions du Seuil, 1983, p. 37.

²⁹⁵ *Idem.*

²⁹⁶ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, pp. 20-21.

Chapitre 2 : Louanges et dénonciations de l'idéologie occidentale

1. Éloge de l'école française

En entrant à l'école coloniale française, Driss voit sa vie basculer. Il y découvre un monde totalement différent du sien. Il retrouva une liberté et une ouverture d'esprit qu'il ne connaissait pas auparavant. A la maison, il n'entendait que des injonctions et des reproches proférés par son père autoritaire. Grâce à cette intrusion dans le camp étranger (l'école occidentale), le « Seigneur » voulait que son fils se familiarisât avec les idées du monde contemporain afin qu'elles puissent lui servir dans sa propre société et à se défendre contre le colonisateur français en utilisant ses propres armes. Driss relate :

« Un jour, un cartable fut substitué à ma planche d'études, un costume européen à ma djellaba. Ce jour-là renaquit mon moi. Pour un temps fort bref. D'autres commandements vinrent relayer les anciens et, moi qui avais obéi à ceux-ci, j'obéis à ceux-là. [...] Ils furent. Le monde a changé, notre fils. La première personne qu'aime un homme, c'est soi-même. Mais, s'il a des enfants, son plus cher désir est qu'ils soient meilleurs que lui en tout point. Nous allons nous reproduire en toi, nous perfectionner. Nous sommes du siècle des Califes, tu seras du siècle Vingt. Nous t'introduisons dans le camp ennemi afin que tu te familiarises avec ses armes. Cela et pas autre chose. »²⁹⁷

L'école française ne lui pas apporté que des avantages, car il devait troquer son accoutrement européen, dès qu'il est rentré à la maison, contre des habits traditionnels arabes. Mais aujourd'hui, comme Driss est en retard à cause de la foule lente qui l'empêche de marcher, le « Seigneur » doit l'attendre et il n'aura sûrement pas le temps de changer ses vêtements. Le « Seigneur » ne tolère pas que son fils, une fois de retour de l'école, garde ses vêtements étrangers sur lui. Mais il doit les remplacer par des habits traditionnels pour que cela ne donne pas l'impression d'une intrusion d'une coutume étrangère dans la maison du « Seigneur ». Néanmoins, le narrateur s'enorgueillit de porter des habits européens :

« Je sais aussi la clameur de cette foule lente dans laquelle je marche et trouve mon chemin, péniblement, méthodiquement, soucieux de n'être pas en retard (le Seigneur n'aime pas attendre), et dédaigneux des protocoles, parce que mes vêtements sont européens et que je suis presque européenisé. »²⁹⁸

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 199.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 15.

Depuis que Driss est à l'école, son père s'acharne à lui rappeler la comparaison entre les deux civilisations occidentale et traditionnelle. Après les accoutrements européens, c'est maintenant au tour des mets du terroir. Ainsi, le « Seigneur » assène :

« Notre soupe ressemble à nos traditions. C'est à la fois un hors-d'œuvre, un plat de résistance et un dessert. Si tant est que hors-d'œuvre et dessert constituent autre chose que des inventions de chrétiens. Mais Dieu est juste : ces derniers sont doués pour le superflu. Cependant, nous te permettons de considérer ladite soupe comme le feraient des chrétiens : tu étudies leur langue et leur civilisation. Mais un chrétien ne laisse pas refroidir son hors-d'œuvre. »²⁹⁹

Mais Driss est outré par les remontrances de son père qui lui reproche de garder son accoutrement européen à la maison. En revanche, il doit l'enlever dès son retour de l'école. Le jeune écolier studieux ne comprend pas pourquoi ses résultats scolaires excellents, son assiduité à l'école ne suffisent pas au père de l'encourager plutôt que de le vitupérer ! Driss explique l'incompréhension de son père :

« Comment ai-je eu droit au port de ces articles taxés d'imitations métèques ? Mon livret scolaire ! « tableau d'honneur », premiers prix ou accessits en latin, grec, allemand, dissertation française et autres matières vénérables. Si j'ai peiné, veillé, parfois sangloté de lassitude, ce n'était ni par zèle ni par goût. Et ni par orgueil d'avoir été choisi parmi une demi-douzaine d'enfants de sexe masculin pour le « nouveau monde ». Mais pour : une cravate, des pantalons longs, des chaussettes. Ensuite, je n'ai plus été qu'un élève studieux. La roue avait longtemps tourné. Elle continue encore de tourner. Et mon livret scolaire est toujours élogieux. »³⁰⁰

Même si le jeune écolier Driss se trouve épanoui dans ses nouveaux habits européens, à l'école il ne passe pas inaperçu. Ses camarades le raillent et n'hésitent point à lui faire des remarques désobligeantes. L'adolescent s'exclame :

« J'étais vêtu d'une veste et d'un pantalon. Aux pieds une paire de chaussures. Une chemise. Une ceinture à la taille. Un mouchoir dans ma poche. J'étais fier. Comme un petit européen ! Sitôt parmi mes camarades, je me trouvais grotesque. Et je l'étais. – Ces pantalons relevés ! Tu vas à la pêche ? Sales petits garnements qui m'avaient fait souffrir ! Et ma chemise ! Propre. Sans un trou. Sans une déchirure. Mais non repassée après lavage. – Tu dors avec ? ironisaient les garnements. »³⁰¹

²⁹⁹ *Ibid.*, p. 17.

³⁰⁰ *Ibid.*, pp. 17-18.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 18.

Le petit Driss est pris entre deux feux. Il vit très mal son déchirement culturel. A la maison, c'est le père qui fait des remontrances sur ses vêtements européens, et à l'école ce sont les garnements qui le prennent à parti. En effet :

« Le Seigneur avait jugé : - C'est une chemise ? Elle a un col ? Des boutons ? Alors qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Il ne comprend pas. Il porte la chemise marocaine, sans col, avec ouverture et lacet sur l'épaule. Il chausse des babouches. Il n'a pas de chaussettes. – Tu n'en as pas besoin non plus, fils. Tes souliers te couvrent entièrement les pieds. Nous, nous avons le talon dehors. »³⁰²

Mais le protagoniste a une prédilection pour les vêtements européens, en particulier la cravate, comme un dernier désir qu'on aimerait voir exaucé. Comme son père ne veut pas lui acheter cette étoffe car elle provient de l'Occident, l'enfant vole son propre père pour s'acheter une cravate, objet de ses fantasmes. Les paraboles qu'il dresse sont révélatrices. Il compare la cravate à une femme dont on est épris. Ainsi, le narrateur rapporte :

« Et la cravate ! tous mes camarades en avaient une. Je désirais une cravate comme un moribond désire une femme. Eh bien ! oui, j'ai volé. Personne ne m'a vu, personne n'en saura jamais rien. Dans le portefeuille du Seigneur j'ai prélevé mon tribut. J'ai acheté cravate et chaussettes. Je ne les portais pas chez moi. Pas si bête ! Dehors. Avec l'attendrissement d'une épouse qui caresse son amant ou d'un Arabe ex-tirailleur qui caresse sa croix de guerre. »³⁰³

Ce n'est que lorsque les élèves obtiennent la première partie du bac durant leurs études secondaires qu'ils obtiennent un trousseau de vêtements gratuits, et c'est ainsi que Driss a pu obtenir des habits occidentaux pour la première fois. Maintenant, il n'est plus obligé de voler son père pour s'acheter cravate et autres accessoires vestimentaires tant convoités. En effet, il précise : *« Cela jusqu'au jour où j'obtins la première partie du bachot. Costumes, cravates, chaussettes me furent offerts. Et même des gants, des pochettes, un portefeuille pour ma carte d'identité. Tout cela. Rien que cela. Des choses utiles »³⁰⁴.*

³⁰² *Ibid.*, p. 19.

³⁰³ *Idem.*

³⁰⁴ *Idem.*

L'élève Driss est fasciné par la nouvelle civilisation contrairement à son père qui y voit un ennemi latent et sournois. D'ailleurs, il déclare : « *Il sait que cet Occident vers lequel il m'a délégué est hors de sa sphère. Alors il le hait. Et, de peur qu'en moi il n'y ait un enthousiasme pour ce monde nouveau, tout ce que j'en apprend, il le tanne, casse, décortique et dissèque. Désanoblit* »³⁰⁵ .

Le protagoniste est décrit comme ayant la peau blanche, les cheveux blonds et les yeux bleus, le physique d'un européen. C'est ce qui constitue pour lui un atout indéniable pour se fondre facilement dans la population scolaire européenne sans se faire remarquer contrairement à ses camarades marocains qui peuvent souffrir du délit de faciès de la part des écoliers français. Il l'explique avec fierté mais dans un langage non moins scatologique : « *Tranquillement tu vas dans la ville européenne. Tu as le teint clair, les cheveux blonds, les yeux bleus. [...] A te voir, qui te prendrait pour un Arabe ? Ca, c'est une de tes fiertés. Comme si l'on pouvait s'enorgueillir d'uriner rouge et de chier bleu !* »³⁰⁶

Driss est invité par les Professeurs Joseph Kessel et Mlle Uller, les deux examinateurs qui avaient corrigé sa copie de dissertation du baccalauréat qu'il a réussie avec succès. Ils étaient impatients de rencontrer ce candidat brillant qui sous-entendait, dans sa copie, vouloir tout abandonner de l'héritage de ses aïeux pour rejoindre la civilisation occidentale. Le narrateur s'interroge :

« *Une voix s'éleva derrière nous. – Monsieur Ferdi ! C'était Joseph Kessel. L'homme de lettres, le grand voyageur ? – Non. Le licencié ès-lettres, le sédentaire [...] Votre examinateur, monsieur Ferdi. Entrez donc. Nous pénétrâmes dans le cabinet du proviseur. – Asseyez-vous. Cigarette ?... Ainsi, c'est donc vous le Luther marocain ? Vous m'avez fait rire, allez ! A vous voir, maigre, pâle et timide... Mlle Uller, une vieille fille, ma collègue, a bien ri, elle aussi. Cette habilité, ce don docte, cette violence 'sérieuse' et malgré tout cette puérité non déguisée tout au long de votre dissertation... [...] Mais vraiment, cette manière de faire table rase de tous vos antécédents, Uller, Mlle Uller, disait que c'était passionné, je ne crois pas, moi. De toute façon, un jour ou l'autre il fallait le faire* »³⁰⁷ .

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 22.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 30.

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 213.

2. Critique de l'idéologie scolaire occidentale

Selon Pierre Macherey, il y a dans l'œuvre littéraire « une parole intérieure, une parole idéologique ou parole collective »³⁰⁸. Dans le récit de Chraïbi, cette conception est perceptible à travers les tensions permanentes entre les personnages : le père Haj Fatmi Ferdi n'apprécie guère le comportement de son fils Driss depuis sa fréquentation de l'école européenne. L'enseignement qu'il a appris au lycée lui a fait changer ses habitudes quotidiennes tant personnelles que culinaires. Ce que le « Seigneur » réproouve, c'est que Driss s'est éloigné des traditions islamiques qui interdisent certains aliments et boissons occidentaux, tels que manger de la viande de porc ou boire du vin. D'ailleurs, Driss ne respecte point le jeûne du Ramadan :

« Deux tableaux, pile, face. Côté pile : boulevard de la Gare, place de France, monsieur est un Bolchevik ; il mange du porc, boit du vin, plaisante, discute, s'amuse. Le carême ? Pas pour monsieur. Tout juste bon pour les vieux, les bicots, les fatma. Pourquoi se gênerait-il ? Un simple hasard l'a fait naître dans le monde des pouilleux. Côté face : il se rince soigneusement la bouche, se cure les dents et comme un véritable affamé vient s'asseoir à notre table. Mais quelle force de dissimulation as-tu donc ? »³⁰⁹

Le personnage principal est déchiré par l'acculturation. Il se retrouve entre deux mondes diamétralement opposés ; l'un étant traditionnel, végétant dans la culture arabo-musulmane avec des traditions surannées et figées, commandées par un patriarcat qui refuse la liberté d'expression ; et l'autre moderne, occidental, appartenant à la civilisation judéo-chrétienne aux antipodes de la précédente. Driss a résolument fait son choix et pris goût au nouveau monde qui lui a ouvert l'esprit, ayant adopté des habitudes vestimentaires et culinaires modernes qu'il ne connaissait pas avant son entrée à l'école européenne. Sans le savoir, il s'est métamorphosé en « chrétien ». Ce nouveau mode de vie l'a placé dans un état d'inconfort et de déséquilibre. Le jeune homme relate son malaise : *« Comme une chienne de vie, je poussais devant moi le poids d'une civilisation. Que je n'avais pas demandée. Dont j'étais fier. Et qui me faisait étranger dans cette ville d'où j'étais issu »³¹⁰*.

³⁰⁸ Macherey (Pierre), *Pour une théorie de la production littéraire*, Edition Maspero, 1966, pp. 80-81

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 30.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 78.

Et d'ajouter : « *Je sais, dis-je, répondant à une exclamation étonnée, je ressemble à un chrétien. Même si j'ôte ce complet de confection. Quant au caractère, plus que chrétien : un tapis turc dans un igloo. Ceci dit, salamalec, tante. J'allais l'embrasser sur le front, elle me tendit la main* »³¹¹.

C'est lors du passage de l'épreuve de dissertation du baccalauréat que Driss Ferdi comprend que l'Occident l'a berné et qu'il se maintient dans une position de supériorité par rapport aux autochtones du pays colonisé. En effet, le sujet de la composition concernait la République française et ses symboles plutôt que le pays conquis et ses problèmes. Il s'agissait de méditer sur les trois termes de la devise française : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Que pouvait comprendre ou répondre un fils d'indigène à une telle question ? Une illusion. Cependant, Driss trouve sur ces entrefaites l'occasion de se prononcer sur sa condition humaine. Il traita ledit sujet en tant qu'Arabe. C'est alors qu'il rédigea une vingtaine de pages qui laissèrent les deux professeurs correcteurs admiratifs à travers ces propos élogieux :

« Entrée en matière. « Un vieux bonze de mes amis, nommé Raymond Roche, m'a dit hier : « Nous, Français, sommes en train de vous civiliser, vous, Arabes. Mal, de mauvaise foi et sans plaisir aucun. Car, si par hasard vous parvenez à être nos égaux, je te le demande : par rapport à qui ou à quoi serons-nous civilisés, « nous ? » »³¹²

Il continue dans sa perspicacité avec un style plutôt châtié :

« - Justement ! Un vieux macaque va vous brasser tout cela, entre deux coquetèles, [...] entre deux bâillements, 'va en faire un roman' : histoire d'amour comico-tragique, couleur locale, avec comme reliefs et déterminantes : le Maroc-pays-d'avenir, le soleil, le couscous, les métèques, le bicot sur le bourricot et la bicote derrière... - Mais la devise ? la fameuse devise ? - Chapeau, messieurs ! le macaque est habile et, telle une vieille Ford de chez un mécanicien, votre devise sortira de ce roman rodée, réparée, révisée, " comme neuve " - à nous demander si elle a eu jamais un tel éclat. »³¹³

Ensuite, c'est au tour de l'ironie de succéder à la violence :

« Délimitons. Je ne suis ni un romancier, ni poète, ni économiste, ni mathématicien, ni chansonnier, ni historien, ni fumiste. Un simple jeune homme âgé de dix-neuf ans, assis sur un banc, devant un pupitre. Et voilà qui est essentiel à mon sens : le facteur 'candidat', celui qui va traiter le sujet. »³¹⁴

³¹¹ *Ibid.*, pp. 96-97.

³¹² *Ibid.*, pp. 207-208.

³¹³ *Ibid.*, p. 206.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 207.

Et d'ajouter à l'adresse de ses examinateurs :

« Je n'ignore point, messieurs les examinateurs, qu'une copie d'élève doit être anonyme, exempte de signature, nom, prénom ou marque propre à en faire connaître l'auteur. Je n'ignore point non plus cependant qu'une toile révèle aisément le peintre. C'est dire qu'il y a quelque temps déjà que vous avez percé ma personnalité : je suis arabe. Permettez en conséquence que je traite ledit sujet en tant qu'arabe. Sans plan, sans technique, gauche, touffu. Mais je vous promets d'être franc. »³¹⁵

Il persiste par des anecdotes pour montrer sa révolte contre le sujet de la dissertation qu'il trouve inapproprié pour les jeunes élèves autochtones :

« Pourquoi cette anecdote ? Elle prétend signifier que l'auteur de cette dissertation est un Oriental pourvu d'un vocabulaire français de quelques 3 000 mots, à moitié éduqué, à moitié révolté et depuis 48 heures placé dans de mauvaises conditions tant matérielles que morales. »³¹⁶

Puis, c'est l'entrée en matière dans l'analyse du sujet : *« Le sujet est : " Liberté, Égalité, Fraternité." Je ne suis pas pleinement qualifié pour en parler. Par contre, je puis aisément lui substituer un sujet de remplacement et qui m'est autrement familier : " La théocratie musulmane " »³¹⁷.*

Enfin, il termine par un long épilogue inachevé :

« Conclusion. Messieurs les examinateurs, n'établissez pas de parallèle hâtif, trop à la lettre. [...] Le constat que je viens d'établir sous forme de dissertation serait un rejet, un refus de mes antécédents. [...] L'important est ma position actuelle dont je ne suis pas parfaitement conscient, comme une convalescence – ni satisfait. Botté par mon passé tourmenté et mes acquisitions livresques et les contrepoids et les traitements de cheval et les tisanes sucrées, je viens de m'engager dans votre route, messieurs. « En conséquence, si je dis : " Liberté, Egalité, Fraternité : devise aussi rouillée que la nôtre, « vous ne me comprendrez sans doute. Néanmoins, au fur et à mesure de mes pas, j'ose espérer qu'elle se décapera, se fourbira, retrouvera cet éclat et ce pouvoir de séduction que les livres m'ont susurrés – pour un tant soit peu d'optimisme dont votre pauvre type de serviteur a grandement besoin et pour la plus grande gloire de la France. Amen ! »³¹⁸

³¹⁵ *Ibid.*, pp. 207-208.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 208.

³¹⁷ *Idem.*

³¹⁸ *Ibid.*, pp. 211-212.

Le Professeur Joseph Kessel commença à ironiser sur le Maroc et les Arabes en employant des propos racistes. Il ajouta que sa collègue l'enseignante Mlle Uller voulait son accord pour publier sa copie de dissertation dans un journal parisien, car elle pensait que la dissertation vantait les bienfaits de la colonisation, les constructions des usines, des buildings, des routes... et apportait une touche d'exotisme pour le lecteur parisien tout en reconnaissant que les Arabes n'avaient pas évolué. Il renchérit sur le fait que sans les Français ne survivraient pas à un éventuel départ et que peut-être même une autre nation colonisatrice les remplacerait. Le personnage, révolté, fut touché dans son amour-propre et rétorqua à ses deux interlocuteurs par des propos amers et teintés d'ironie :

« Uller, Mlle Uller, a pensé confier votre épreuve à un périodique parisien, mais j'ai pensé que, toute réflexion faite... Alors, mon cher ami, que pensez-vous de nos relations avec le Bicot ? Vous, vous êtes évolué, bien sûr, une exception... [...] Car, si nous partons, nous, il est manifeste qu'automatiquement une autre nation... A plus réfléchir, il serait possible de placer votre article au moment voulu, une sorte d'actualité. »³¹⁹

A ces propos racistes et hautains, Driss réagit avec sarcasme à l'endroit de son examinateur Joseph Kessel :

« -C'est-à-dire répondis-je, que, si vous avez tenu à me parler, disons à faire ma connaissance, c'était par ce que je me permets d'appeler le complexe du touriste, à défaut d'un terme plus académique. [...] Je vais vous tirer d'ennui. [...] Et dire que l'Arabe était resté identique à lui-même, précisément depuis l'époque de l'Aéropostale ! [...] Je contournai la masse de Joseph Kessel, me dirigeant vers la porte [...] Au revoir, monsieur. Enchanté de vous avoir connu. –Ferdì ! Je me retournai. –Vous avez quelque chose à ajouter ? Par exemple que je suis un goujat, que vous m'avez fait l'honneur d'être familier avec moi et que vous êtes étonné, outré plutôt par mon attitude ?... Que je ne suis pas taillé pour jouer les révolutionnaires ? Je sais tout cela... »³²⁰

S'étant insurgé contre les propos de Driss, l'enseignant lui fit savoir qu'il prendra sa revanche lors de l'épreuve de l'oral tout en regrettant de lui avoir octroyé une excellente note à l'écrit. Il proféra des menaces à peine voilées à l'encontre de cet « insolent », ainsi qu'il le relate : « -Ceci, Ferdì... (Ventre tressautant, joues tressautant) ceci : je me suis trompé sur votre compte, j'aurais dû vous mettre un beau zéro. Mais je vous attends à l'oral, mon ami... et je vous saquerai, mon ami. –Entendu »³²¹ .

³¹⁹ *Ibid.*, pp. 213-214

³²⁰ *Ibid.*, pp. 215-216.

³²¹ *Idem.*

En filigrane, l'échange des propos acerbes entre le personnage Driss et le professeur Kessel fait pendant à un racisme latent qui existait entre les deux communautés européenne et maghrébine.

3. Le racisme européen

Deux classes sociales émergent à la surface de la société coloniale. Celle qui détient les richesses, constituée essentiellement par des colons et leurs collaborateurs et celle qui ne possède rien constituée par la majorité des autochtones. Cette situation est profondément ressentie par le protagoniste s'illustrant par une prédominance de la thématique de la révolte. C'est à partir de ce constat amer qu'il apprendra à sentir avec indignation la différence sociale entre les nantis et les pauvres. Le narrateur relate une anecdote étonnante :

« Tchitcho m'avait parlé un jour de son chien Youki. Un boule-dogue qui dormait du lever au coucher du soleil, mais qui, la nuit, accomplissait consciencieusement son devoir de sentinelle. C'est-à-dire que, s'il flairait un rôdeur, ou bien il jappait ou bien il aboyait furieusement. Dans le premier cas, le rôdeur devait être un Européen ; dans le second cas, il s'agissait nécessairement d'un Arabe. Alors le père de mon ami Tchitcho avait le choix entre : descendre en pyjama et bonnet de nuit et s'expliquer calmement avec le compatriote — ou bien ouvrir un œil-de-bœuf par où pointer le canon d'un authentique fusil chleuh. »³²²

Et d'ajouter :

« Un vieux bonze de mes amis, nommé Raymond Roche, m'a dit hier soir : Nous Français, sommes en train de vous civiliser, vous Arabes. Mal, de mauvaise foi et sans plaisir aucun. Car si par hasard vous parvenez à être nos égaux, je te le demande : par rapport à qui ou à quoi serons-nous civilisés, nous ? »³²³

La xénophobie existe même chez les prostituées dans les maisons closes de Casablanca. Les non-Européens et particulièrement les Arabes ne sont pas les bienvenus. Il y a donc des délits de faciès même dans ces lieux de perversion ! Driss l'explique ainsi :

« Elle pressa sur un timbre et remarqua la tête du Kilo. Typiquement arabe, mille excuses, madame. — Ça non ! s'écria-t-elle, nous avons des règlements. [...] — Vous si, précisa Noémie, cet Arabe non. Mes pensionnaires n'ont pas à subir les Moricauds et je peux vous garantir qu'en voilà le premier qui ait sali mon Seuil — et j'entends par Moricauds, les Arabes, les Jaunes, les Peaux-Rouges — enfin tout ce qui n'est pas occidental, quoi ! Je ne lui demandai pas si elle était raciste par principe ou tout simplement pour des raisons commerciales. »³²⁴

³²² *Ibid.*, pp. 181-182.

³²³ *Ibid.*, p. 108.

³²⁴ *Ibid.*, p. 191.

Driss est accosté par un militaire américain qui cherche son chemin. Celui-ci prend Driss pour un Européen à cause de sa peau blanche. Il lui parle des Arabes sur un ton péjoratif. Sans perdre son sang froid, Driss lui répond au tac au tac, sur le même ton méprisant. En effet :

« Ce matin, en me rendant ici, j'ai rencontré un Américain de la Military Police. Il arrêta sa Jeep. - Toi Français ? me-regarda-t-il. – Non, réponds-je. Arabe habillé en Français. – Then... où sont Arabes habillés en Arabes, parlant arabe et... "J'étendis la main en direction du vieux cimetière musulman. – Par là. "Il embraya. »³²⁵

Nous remarquons l'emploi de néologismes à connotation négative, comme « zéropéens » pour Européens ; « broufizour » pour proviseur, « mouscoutaires » pour mousquetaires, etc. Telle est la conception de Chraïbi de se révolter contre l'Occident. Elle l'incite à le déprécier et à le dévaloriser en le tournant en dérision. C'est un monde dont il veut oublier la civilisation voire l'existence. Le narrateur s'en donne à cœur joie :

« Le téléphone se mit à grésiller. – Allô !... Une seconde mon cher. Allô !... Allô, qui demandez-vous ? Le "broufizour" ? Vous voulez dire " le proviseur " ? Comment ? Vous dites que vous êtes arabe ? Eh bien, mon ami, lorsqu'un Arabe téléphone à un proviseur, il le fait par le truchement d'un interprète, je 'te' le dis. »³²⁶

Et d'ajouter cette anecdote sur les Arabes entre Driss et un Américain : *« Elle prétend signifier que l'auteur de cette dissertation est un Oriental pourvu d'un vocabulaire français de quelques 3 000 mots, à moitié éduqué, à moitié révolté... »³²⁷* Et au prof Vannier corrigeant la copie de l'épreuve de dissertation au Bac français de renchérir : *« Cette habilité, ce ton docte, cette violence 'sérieuse' et malgré tout cette puérilité non déguisée tout au long de votre dissertation »³²⁸.*

Après la courte prise de bec entre le lycéen Driss Ferdi et l'enseignant de français Joseph Kessel aux relents racistes, le narrateur se tourne vers les comportements humains et plus particulièrement des gens de son entourage qui changent sa propre conduite. Ainsi Driss devient colérique et nerveux envers et contre tous, rejetant les pratiques sociales.

³²⁵ *Ibid.*, p. 208.

³²⁶ *Ibid.*, p. 214.

³²⁷ *Ibid.*, p. 208.

³²⁸ *Ibid.*, p. 213.

Chapitre 3 : Entre révolte et liberté

1. Rejet du dogme familial

Le « Seigneur » chasse Driss de la maison familiale. Il lui reproche de ne pas avoir été à la hauteur de l'estime qu'il lui portait en tant que père et de la bénédiction dont il jouissait. Maintenant, il le maudit et le méprise. Le « Seigneur » pousse son fils vers la porte de sortie en le bousculant puis referme la lourde porte derrière lui. Cependant Driss sourit. Il ne semble pas mesurer toute l'étendue du drame qu'il est en train de vivre. Il est chassé comme un petit pestiféré. La mise à la porte de Driss par son père est décrite tel un récit à rebours :

« Il se leva, bouscula ma mère, me repoussa violemment. – A nous deux, maintenant ! Au début de cette altercation, nous avions dit : sors. Sors ! [...] – Si je sors, ce sera pour ne plus revenir. – Nous espérons bien. Sors d'abord. La porte monumentale claqua derrière nous. Les portes du passé doivent claquer ainsi. – Et je ne garderai de mon passé que la haine. – Mieux que cela : la malédiction. [...] Nous nous mîmes à descendre les marches de béton, moi à reculons, lui agitant les bras et me précipitant d'une marche à l'autre. Je sentais mon cœur battre la chamade. Je souriais. – Tu sortiras maudit. Tu croyais triompher et nous aplatir et nous dicter des conditions. Nous ne pouvons t'exprimer quel dégoût est le nôtre. Tu étais dans notre cœur, dans notre sang et dans notre cerveau le préféré de nos enfants. »³²⁹

Le « Seigneur » va jusqu'à renier et maudire son fils préféré, Driss, pour s'être révolté contre l'autorité paternelle, mais il paraît en même temps regretter que la confiance qu'il avait placée en lui ait été trahie ainsi. Il le chasse de la maison comme un malpropre, *manu militari*, en lui conseillant d'oublier toute la famille, ses frères, et jusqu'au nom de sa propre mère. Le père lance des propos acerbes envers son fils :

« Nous te donnions notre confiance et notre amour. Nous ne savons même pas si, à présent, tu mérites notre mépris. Tu n'ignoris pourtant pas que ton avenir était plus précieux que l'or et quelle situation enviable parmi toutes tu as perdue. Tu t'es révolté ? Sois heureux comme les rats dans l'égout, car ta vie n'est pas autre chose maintenant. »³³⁰

³²⁹ *Ibid.*, p. 172.

³³⁰ *Ibid.*, p. 173.

Néanmoins, le « Seigneur », dès qu'il apprit que Driss avait réussi à l'examen du baccalauréat, chercha par tous les moyens à le réhabiliter. En fait, il ne pensait pas que celui-ci allait vraiment s'éloigner de la maison familiale. Le père pensait que le fils allait tout au plus flâner dans les environs, se repentir puis revenir à de meilleurs sentiments. Le Seigneur avait fait plusieurs tentatives et téléphoné à ses copains Roche, François, pour qu'ils persuadent Driss de revenir à la maison. Le « Seigneur » voulait tourner la page avec son fils, tellement il est fier du succès de son fils et du prestige qu'il en tire pour sa propre personne. Le père accueille son fils favori avec un grand enthousiasme :

« - Je suis revenu. – Qui te dit le contraire ? Entre. [...] Pas de hargne, non. [...] – Monte. – Je vais monter, dis-je ? [...] – Monte. – Je monte. [...] Le Seigneur avait allumé la lampe de l'escalier. [...] Il me faisait face, gravissant les degrés à reculons. Je le retrouvais fort, avec une joie forte : je l'avais cru perdu. Il me dévisageait et transpirait à gouttes lourdes. [...] – Tu es de retour parmi nous, c'est l'essentiel. Et notre coup de téléphone nous a appris ton succès. Nos joues, tu les as fait rougir d'honneur. [...] – Entre. – Je vais entrer. [...] – Tu aurais pu avoir l'idée de flâner devant la porte de notre demeure et Dieu sait avec quelle impatience nous t'attendions. Entre. [...] Entre ! [...] – Assieds-toi. » [...] Haletant, je m'assieds. Une éclanche pour fêter quoi ? mon succès, mon retour, mon repentir ? J'ai peur de cette mise en scène si minutieuse. »³³¹

Driss a réintégré sans conviction la maison familiale. La révolte contre son père qui couvait en lui n'a pas complètement disparue. Il redoute que son retour vers la maison familiale ne soit compris par son père imprévisible comme une défaite. Il l'explique ainsi : *« Je repris ma marche vers la maison du Seigneur. Tout concourait à m'y faire revenir - et mes illusions crevées comme bulles de savon et ma révolte stérile comme une vieille merde... »³³²*

Et d'ajouter : *« Je ne sais pourquoi je suis revenu. Se révolter et s'avouer incapable à quelque angle que ce soit d'utiliser cette révolte, ce doit s'appeler faire acte de pauvre type. Je suis un pauvre type. Ne croyez-vous pas ? »³³³*

³³¹ *Ibid.*, pp. 223-226.

³³² *Ibid.*, p. 218.

³³³ *Ibid.*, p. 82.

2. Espace clos, espace de la révolte.

La maison du « Seigneur » en tant qu'espace est comparable à une forteresse. Pour aller à l'air libre, ou pour voir les alentours, il faut monter jusque sur la terrasse, et encore, on n'y peut voir que les minarets des mosquées avoisinantes. C'est surtout la pauvre mère de Driss qui en pâtit le plus parce qu'elle reste cloîtrée toute la journée dans la maison à l'instar des femmes musulmanes récluses à vie. D'ailleurs, « *Elle avait toujours habité des maisons à portes barricadées et fenêtres grillagées. Des terrasses, il n'y avait que le ciel à voir – et les minarets symboles* »³³⁴.

Si les maisons traditionnelles arabes ressemblent à des prisons, les chambres, elles, ressemblent à des cellules. Les fenêtres sont grillagées non pas pour qu'on ne puisse pas regarder au dehors, mais pour que l'on ne puisse pas être vu à l'intérieur ! La femme marocaine s'est habituée à son entourage restreint composé de ses ustensiles de cuisine à l'intérieur des murs qui l'entourent, car : « *Entre la mosaïque et le plafond, [cohabitent] le silence et les bruits réglementaires, ceux déterminés par la théière et les ustensiles à thé. La fenêtre ouverte était une muraille* »³³⁵. Les fenêtres sont toujours restées closes. Ce n'est qu'à l'occasion des funérailles de Hamid qu'elles ont été ouvertes. En effet : « *Les sanglots déchirent la maison et peut-être le cœur des passants – parce que les fenêtres sont ouvertes* »³³⁶.

Driss répugne l'espace domestique oppressant du « Seigneur » où il a grandi. Il lui paraît telle une citadelle lugubre. Il possède des escaliers en béton qui font mal quand on les monte pieds-nus. D'ailleurs : « *Lorsque le Seigneur a fait construire sa maison, il a voulu un édifice qui dure. L'escalier que je monte est en béton. Il me semble sentir s'écraser les os de mes pieds – Je suis nu-pieds – mais personne ne m'entendra monter* »³³⁷.

Et d'insister : « *Les façades sont hautes, barrées de fenêtres grillagées où des têtes sont immobiles dont les lèvres murmurent des cantiques* »³³⁸. Même quand il est dans son espace intime, en l'occurrence sa propre chambre, le personnage principal se sent étreint. Se sentant oppressé par sa surface réduite et son plafond bas, il compare l'atmosphère de la pièce

³³⁴ *Ibid.*, p. 43.

³³⁵ *Ibid.*, p. 50.

³³⁶ *Ibid.*, p. 116.

³³⁷ *Ibid.*, p. 120.

³³⁸ *Ibid.*, p. 136.

à la ville de Londres éternellement plongée dans le brouillard qui la rend froide et triste. Le narrateur décrit la chambre ainsi :

« Ma chambre était petite, carrée, à plafond bas. Les murs étaient blancs [...] Roche m'avait parlé de Londres, comme une bonne vieille ville où tout était maternel, bruits assourdis, façades endormies, brouillard indulgent. Un peu Londres, ma chambre - dans la maison 'brute' du Seigneur. »³³⁹

Les marches des escaliers de la maison familiale étaient en béton armé. Elles obsédaient Driss qui ne les aimait guère. Il les trouvait rigides, dressées vers le haut, encombrantes, fatigantes à escalader. Ici, il y a une redondance de la lexie « marches en béton » :

« La porte s'ouvrit, se referma. Un commutateur fut tourné et le vestibule se révéla froidement mosaïqué, cru, sans vie. [...] Gravissant les marches de béton, une à une, l'une après l'autre, régulièrement, je les regarde. Où se sont-elles usées, ces marches ? Voulez-vous me le dire, s'il vous plaît, ce que peut signifier le temps pour le béton ? Certainement lui qui s'y brise. Comme flux contre falaise. Le grignotement ? Triomphe de l'abstrait. Un escalier qui montait vers l'ombre. Comme malédiction des créatures vers leur créateur. Comme uppercut vers une mâchoire hilare. Comme verge vers le sexe épimère. Tout droit. Et je montai résigné. Me hissant, non pas d'une marche vers une marche suivante, d'un temps t à un temps t' – une vie à recommencer ? »³⁴⁰

Et d'ajouter : « Comme je descendais les marches de béton... »³⁴¹

La notion de la spatialité exigüe retrouve toute sa signification quand le narrateur évoque les espaces qui séparent le lit du sol. Dès son jeune âge, Driss récupérait en cachette les mégots que son père jetait au bas du lit quand il fumait le soir avant de s'endormir. Pour ne pas éveiller les soupçons, Driss chargeait son jeune frère Hamid, plus petit et plus lesté, pour aller les ramasser en rampant sous le lit de leur père. Entre Driss et son jeune frère Hamid existait une connivence profonde. Driss raconte comment Hamid se glissait sous le lit de leur père pour lui rapporter les mégots :

« J'avais une collection de pipes, quatorze. Il les vidait, astiquait, rangeait. Du tabac ? Je n'en avais pas, le Seigneur ne me donne pas d'argent de poche. Par conséquent Hamid se glissait à plat ventre sous le lit du Seigneur et me rapportait des mégots, parce qu'au lit, le soir, le Seigneur fume quelques cigarettes avant de s'endormir. »³⁴²

³³⁹ *Ibid.*, p. 122.

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 225.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 133.

³⁴² *Ibid.*, p. 118.

Bien qu'elle puisse paraître vaste, l'espace de la rue n'en est pas moins restrictif à l'affirmation de la « liberté ». C'est d'ailleurs un prétexte à la révolte. Driss se révolte également contre les étrangers dans la rue. Il s'emporte contre un simple gardien de passage à niveau qui l'empêcha, pour sa sécurité, de passer alors que le train était signalé. Malgré cela, Driss le traite de tous les noms et le menace même en invoquant le nom du Seigneur qui le fait trembler. Le protagoniste rapporte les propos qu'il a tenus au gardien qui l'empêchait de traverser la voie ferrée :

« Le passage à niveau à voie unique dénommé gare, par dérision « Gare Mers-Sultan », à traverser malgré les vociférations du gardien manchot (un train est signalé) ; hurler à ce pédéraste passif (l'actif a nom Roche) : - Le Seigneur ! Tu ne connais pas le Seigneur, chien fils de chien ? Se courbant jusqu'à la terre, il me laisse passer. Il a entendu parler du Seigneur. »³⁴³

Par conséquent, ce refus affiché contre l'espace fermé, n'est-il pas l'expression d'une quête de liberté ?

3. Quête de liberté

Driss aime la liberté, celle qu'il imagine mais qu'il n'ose même pas évoquer devant son père car il la lui refusera à coup sûr. Il vit dans une famille patriarcale où l'autorité du père ne doit jamais être discutée. Les décisions du chef de famille font loi et sont irrévocables pour tous ceux qui vivent sous le même toit. Driss s'explique : *« Et si, à l'instant même, le Seigneur m'allait dire : « Il y a quelque chose en toi que nous ne comprenons pas et qui nous effraie, tu n'es plus de notre monde, parle, exprime ton désir, nous te l'accorderons », je répondrais : « La liberté » - et je la refuserais »³⁴⁴*.

Que ce soit dans sa ville à Casablanca ou à Fès chez son oncle, Driss aime jouir de sa liberté. Or, cet élan libertaire suscite chez ses proches la peur qu'il ne s'égaré dans les dédales de la médina qu'il affectionne. En effet, le protagoniste subit un questionnaire simultané de la part de son oncle et son épouse : *« Ils demandèrent simultanément : « Où vas-tu ? – Je ne sais pas, dis-je, vadrouiller, flâner, fumer et boire dans une taverne, peut-être*

³⁴³ *Ibid.*, p. 16.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 49.

entrer dans une mosquée et dans ce cas prier qui l'on voudra. Les affaires paternelles sont encore en souffrance, ne l'oubliez pas »³⁴⁵

En effet, cette quête de liberté remonte à une enfance privée d'épanouissement. Il avait fait l'école buissonnière sans s'en rendre compte. Il se rappelle avec beaucoup de joie que durant cette incartade, une femme l'avait aperçu et lui avait remis deux sous qu'il avait jalousement mis dans une boîte d'allumette et dont il gardait un très bon souvenir d'enfance. En effet :

« Finalement je me suis perdu. Une vieille femme m'a rencontré, m'a embrassé, m'a donné deux sous. J'ai mis la pièce dans une boîte d'allumettes vide ramassée quelque part. [...] Plus tard, je me souviens, je souris, je pêche dans ma poche la boîte d'allumettes, l'ouvre et montre ce qu'elle contient. J'ai quand même gagné deux sous dans ma journée. Maman les serre précieusement dans sa ceinture et m'embrasse. »³⁴⁶

C'est loin de son père, loin de Casablanca, que Driss peut goûter à des moments de bonheur intense à Fès, chez sa tante Kenza à qui il rend visite en compagnie de sa mère ainsi qu'il l'avoue : *« Je fus réjoui. J'étais seul. Les nappes de soleil s'ouvraient sur mon crâne »³⁴⁷*. En outre, Driss se distingue à l'école française. Il décroche la première partie du bachot, puis le baccalauréat avec brio. A l'école, ses notes sont élogieuses. Rares sont les enfants des autochtones qui réussissent ainsi leur entrée à l'université et à l'universalité. Le protagoniste parle avec fierté de ses bons résultats scolaires :

« Mon livret scolaire ! « tableau d'honneur », premiers prix ou accessits en latin, grec, allemand, dissertation française et autres matières vénérables. Si j'ai peiné, veillé, parfois sangloté de lassitude, ce n'était ni par zèle ni par goût. Et ni par orgueil d'avoir été choisi parmi une demi-douzaine d'enfants de sexe masculin pour le nouveau monde. [...] Et mon livret scolaire est toujours élogieux [...] J'obtins la première partie du bachot. »³⁴⁸

En effet, l'école devient un tremplin à la liberté tant recherchée par le personnage dans le refus du passé.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 99.

³⁴⁶ *Ibid.*, pp 41-42.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 74.

³⁴⁸ *Ibid.*, pp. 18-19.

4. Négation du passé

La lexie « passé » est omniprésente, elle a une connotation négative signifiant la tourmente, la haine, et la malédiction. Le narrateur l'explique ainsi : « *Je ne sais si j'ai rêvé ou simplement somnolé. Tout d'abord je me sentis coupable de m'être apitoyé sur un passé – fut-il le mien – puis je repris ma lucidité et tout me frappa simultanément, comme autant de notes suraigües* »³⁴⁹.

La ville de Fès lui rappelle son passé qu'il continue à renier, car son père le « Seigneur », El Kettani et tous les riches magnats du Maroc y sont originaires. En effet, dit-il : « *Je n'aime pas cette ville (Fès). Elle est mon passé et je n'aime pas mon passé. [...] N'est-elle pas la cité des Seigneurs ?* »³⁵⁰. Alors qu'il est dans l'avion qui décolle de Casablanca vers la France où son père, le « Seigneur » l'envoie poursuivre ses études supérieures, Driss se remémore son passé simple éponyme du roman. Le jeune homme raconte :

« *Pas un gramme de mon passé ne m'échappe, il défile, il est simple : j'ai joué, j'ai gagné. Je m'étais révolté, pauvre, révolte de pauvre, et l'on ne se révolte pas, pauvre. [...] Je me révolterai demain, voilà tout. Mon père ? Je lui ai donné le change, voilà tout. Je pouvais le tuer, je lui ai remis le Luger.* »³⁵¹

Il ressort que ce désir de parricide traduit l'intensité de la nécessité de se libérer de l'oppression paternelle. Dans son deuxième roman, *Succession ouverte*³⁵² considéré comme la suite logique du premier roman *Le Passé simple*, Chraïbi explique que son passé était simple, si simple qu'il lui donnait la joie de vivre, riant à gorge déployée, mais que les hommes et les guerres l'ont rendu compliqué et invivable. En effet, le narrateur se remémore son passé gâché par ces hommes et ces guerres :

« *Je me souviens. On ne devait jamais se souvenir. J'étais entré dans ce pays comme on entre dans la vie. Riche d'argent et d'espérance. Riant à gorge déployée, ardent et sensible, venant d'un passé simple, si simple et élémentaire que l'histoire des hommes s'était chargée de le mettre à bas à coups de bombes et de haine. Seule a survécu en moi la sensibilité. La violence de la sensibilité...* »³⁵³

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 42.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 74.

³⁵¹ *Ibid.*, p. 272.

³⁵² Chraïbi (Driss), *Succession ouverte*, Édition Denoël, 1962, 185 p.

³⁵³ Chraïbi (Driss), *Le Passé simple*, p. 33.

Après avoir relaté son passé simple et tranquille, mais dénaturé par la bêtise humaine, de ses belles années d'études sanctionnées par des résultats scolaires éloquentes, de sa quête de liberté dans les dédales de la médina de Fès, de son addiction au tabac ; maintenant, le protagoniste s'insurge contre tous les personnages qui suscitent sa réprobation à l'instar des mendiants, de l'enseignant Joseph Kessel, de Si El Kettani contre lesquels il utilise le discours de la révolte.

5. Les connotations de la révolte

Le roman *Le Passé simple* est parsemé par le vocable de la révolte et de son corollaire la violence. Et même quand ces termes ne sont pas mentionnés littéralement, l'idée de la révolte ou de la violence, quelles soient verbales ou physiques, s'y intègrent dans cette perspective. Le narrateur s'emporte contre un mendiant obtus :

«Et que nous veut ce chacal de mendiant qui s'impatiente sous la fenêtre ? [...] S' imagine-t-il être le seul à gémir à cette heure ? Dans toutes les villes du Maroc, dans les villages, dans les douars, sur un seuil, sous une fenêtre, deux millions de ses pareils se sentent vitriolés par la révolte et le crime et la folie. »³⁵⁴

Le discours de la révolte est également dirigé contre les détracteurs racistes, en l'occurrence, le prêtre qui a refusé sa conversion au catholicisme, Joseph Kessel l'examineur du bac qui avait sous-estimé les autochtones et vanté la supériorité des Européens. Le narrateur atteste :

Chacun d'eux m'a traduit à son optique propre. Moi ? Un beefsteack ! Passé de main en main, soupesé, examiné, flairé, marchandé... Bof ! un beefsteack ! Alors qu'il me soit permis, à moi aussi, de traduire selon l'angle de ma férocité. [...] Mais à qui donc parlez-vous ? Je ne suis pas un tuyau de poêle. Epluchons : vous ne m'acceptez pas. Je ne puis être votre égal. Car c'est cela votre peur secrète : que je le sois. Et que je vienne revendiquer ma place au soleil. Eh oui ! Que je me sois révolté, que j'aie rejeté le monde oriental, j'en connais qui se sont frottés les mains. »³⁵⁵

Les fonctions actantielles habituelles se voient inversées puisque les actants « amis » en tant que protagonistes, se métamorphosent en forces hostiles, pour ainsi dire des antagonistes. A cette configuration correspond un discours à connotation provocatrice, empreint de menace : « *Tout à l'heure je te réserve, haj, une réelle violence. Non pas des*

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 37.

³⁵⁵ *Ibid.*, p 201.

mots. Un acte. De telle façon que tu jugeras : violence pure et simple. »³⁵⁶ ; « -alors je suis revenu. Conscient d'années de perte, conscient d'une révolte inopportune et pour le moins... »³⁵⁷ ; « - Bien sûr tu es révolté. Considère : l'homme de la rue, le cireur, le porteur, la racaille, de mémoire humaine révoltés. Nés pauvres, vivant misérables et mourant comme des chiens. »³⁵⁸ ; «- 'Moi', je suis le plus grand révolté, lucide, pratique, sais-tu comment ? La révolte est un carrefour dont : larguer les amarres, facile, passionné, lâche, ou, beaucoup plus habile, rester sur place, lutter. Je suis resté sur place... »³⁵⁹

A propos des fonctions des personnages dans la perspective actancielle, Nadine Toursel et Jacques Vassevière déclarent :

« La critique structuraliste, depuis les analyses de Vladimir Propp, considère le personnage, "non comme un être mais comme un participant". On abandonne le personnage-personne, le type humain, pour ne plus envisager que la fonction de "l'actant" dans le récit, conçu comme "sphère d'actions". Greimas décrit ainsi les personnages, non plus en fonction de "ce qu'ils sont", c'est-à-dire de caractéristiques psychologiques, mais en fonction de "ce qu'ils font", de leur rôle au sein de l'action »³⁶⁰

Driss voue une haine implacable contre ceux qui l'ont abandonné. Dans l'avion qui l'emmène à Paris, il se remémore son passé, et veut prendre sa revanche. Nous remarquons une redondance du terme de la révolte dans le même paragraphe. Driss montre toute l'étendue de sa colère :

« Pas un gramme de mon passé ne m'échappe, il défile, il est simple : j'ai joué, j'ai gagné. Je m'étais révolté, pauvre, révolte de pauvre, et l'on « ne se révolte pas, pauvre ». [...] Ou finir par rejoindre les Jules-César-fantoches-les-révoltés-du-gosier-aux-lèvres, ça ne va pas plus loin ; ou les vagabondants ? [...] Il faut savoir être patient, logique. Je me révolterai demain, voilà tout. [...] Alors, mais seulement alors, je me révolterai. Proprement à coup sûr. »³⁶¹

Les dehors que prend le discours atteint les proportions de scènes violentes, illustrant ainsi la conception d'une révolte quasi barbare :

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 249.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 55.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 259.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 260.

³⁶⁰ Toursel (Nadine) et Vassevière (Jacques), *Littérature, textes théoriques et critiques*, Edition Armand Colin, 2004, p. 128.

³⁶¹ *Ibid.*, pp. 272-273.

« D'une détente de jarrets, cette table à envoyer volet en éclats, ce plat léché, cette bête d'ascète, cette trogne rouge... le malaise où je ne cessais de m'embourber... où était l'action ? N'importe quelle action ? Le bout de mèche qui aboutirait à l'explosif ? Voleur. Piqueur de bourricots. Accidenté grave. Gaga. Ministre. Ou bourreau... »³⁶²

Si, en effet, la révolte se traduit par une expression parfois agressive, elle est le tremplin à une forme de résistance démystifiant ainsi l'autorité du père. D'ailleurs, le narrateur ne le dissimule point : *« Le gourdin, je le casse. Les taloches, je sais me défendre. La malédiction, qu'est-ce que ça peut me faire ? Votre fameuse indifférence, discutons-en »³⁶³*. En outre, l'entrée à l'école européenne et l'enseignement dont il a pu bénéficier est la voie royale vers son propre bonheur, mais également un moyen qui attise son désir de vengeance empreinte de sadisme. Le narrateur l'exprime ainsi :

« Je m'étais déjà refoulé. Je me refoulai davantage. Jusqu'au sadisme. [...] J'appelle sadique tout être capable d'exubérance, qui végète et ne désire que végéter. J'appelle sadique tout être qui se spécialise au détriment de ses autres capacités, tendances, promesses. J'étais l'un et l'autre et me contentais d'approvisionner ma haine, aidé en cela par l'exemple de " mon intelligence que l'enseignement européen développait-au détriment de toutes mes autres facultés. »³⁶⁴

Le protagoniste s'emporte contre Le Père Blot, prêtre dans un presbytère qui a refusé sa conversion au catholicisme :

« Alors qu'il me soit permis, à moi aussi, de traduire selon l'angle de ma férocité. [...] Que je me sois révolté, que j'aie rejeté le monde oriental, j'en connais qui se sont frottés les mains. [...] ' Comment ? ' Comment ? Vous avez cru que j'allais considérer ma révolte comme un satisfecit ? Remiser cette énergie sans chercher à lui donner corps, l'utiliser ? Etre statique ? [...] Moi qui m'étais révolté et candidement considérais ma révolte comme une délivrance – 'à me délivrer de cette révolte'. »³⁶⁵

Du discours de la violence parfois barbare, le narrateur bascule vers un discours purement scatologique qui n'épargne même pas les insectes. En effet, ces petites bestioles agacent le protagoniste par leurs tournoiements nocturnes autour de la lampe qui éclaire la pièce.

³⁶² *Ibid.*, pp. 81-82.

³⁶³ *Ibid.*, p. 160.

³⁶⁴ *Ibid.*, pp. 199-100.

³⁶⁵ *Ibid.*, pp. 201-202.

Chapitre 4 : Langage scatologique

Nous pensons qu'il existe une relation étroite entre l'expression de la révolte et le recours au lexique du bestiaire. D'ailleurs, cette relation est proportionnelle et permet de mesurer l'intensité du sentiment de la révolte.

1. Le bestiaire

Dans la religion musulmane, la plus vile des injures, c'est d'être traité de chien, de porc ou de singe. C'est pourquoi les Juifs et les mécréants sont traités par de tels noms dans le texte coranique³⁶⁶. Tout le monde utilise ce terme d'animaux que ce soit le « Seigneur », son épouse, Driss ou les amis de ce dernier. En effet, Driss traite de chien le gardien manchot du passage à niveau qui ne le laisse pas passer alors qu'un train est signalé et la barrière baissée. Il crie à la face de celui-ci : « *Le Seigneur ! Tu ne connais pas le Seigneur, chien fils de chien ?* »³⁶⁷

Maintenant, c'est au tour de Driss d'être traité de chien par son père, car il s'impatiente de ne pouvoir manger après une journée de jeûne à cause de son frère aîné Camel qui n'est pas encore rentré à la maison et que sans lui, le « Seigneur » n'autorisera pas la rupture du jeûne pour sa famille. Ainsi, il s'interroge : « *Monsieur ne peut absolument pas attendre ? Chien ?* »³⁶⁸

Force est de constater que le lexique roturier, empreint d'abjection, qui débouche sur une forme de profanation en invoquant des saints étrangers au dogme musulman. La mère de Driss qui ne peut supporter la perte de son plus jeune fils Hamid, se met à invoquer des saints étrangers à la religion musulmane, pourvu qu'ils lui ressuscitent son gamin. Dans sa dépression intense, elle se rabaisse jusqu'à accepter de se comparer à une chienne. Elle supplie : « *Si vous voulez, je suis juive, si vous voulez, Je suis Tartare, une chienne, une pourriture, une merde...* »³⁶⁹

³⁶⁶ Coran, S.2, V. 65, « *La Vache* ».

³⁶⁷ Chraïbi (Driss), *op. cit.*, p. 16.

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 30.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 135.

A l'instar des séquences illustrant le caractère obscène de la révolte, la scène relative au réveil intempestif de Driss par son ami Tchitcho, parachève cette théâtralisation à travers l'emploi du vocable « hallouf ». D'ailleurs, le personnage déclare :

« Je somnolais sur un banc du parc Murdoch. Une main m'empoigna par le revers de mon veston. -Debout, 'hallouf !' C'était Tchitcho. Je le suivis – ou plutôt il me traîna jusqu'au préau du lycée, piétaille et rumeur sourde. Tchitcho joua des coudes. Il semblait fébrile. – Regarde, hallouf. Il me désignait un panneau. Quatre punaises y fixaient la liste des candidats admissibles. Mon nom y figurait. – Regarde ! "Driss Ferdi... Mention Bien. »³⁷⁰

Les prétextes consécutifs à la révolte s'apparentent également à d'insignifiantes contrariétés causées par des bestioles. C'est dire le degré de révolte ressenti par le personnage. Outre les animaux, le personnage ne s'accommode pas de la présence des insectes, en l'occurrence, les araignées, les moustiques, les mouches, les fourmis qui semblent l'agacer par leurs tournolements intempestifs dans les airs, ou par leurs mouvements incessants autour de lui dans sa maison. Et le narrateur atteste : *« Et j'assume qu'une araignée devient homicide lorsqu'elle a fini la confection de sa toile, en fait le tour avec délectation pour qu'ensuite s'y abatte un balai, tu te réjouissais, bestiole ! »³⁷¹*. Et d'ajouter : *« Je souffle sur le bout de mon cigare, l'applique sur la fourmi, elle escaladait le bouchon de la bouteille »³⁷²*. Ou encore : *« Un instant je m'appliquai à écraser mon cigare, pesant, à lui faire prendre l'aspect d'une galette - sur la fourmi. »³⁷³*

Nous venons de voir précédemment que certains noms d'animaux sont employés couramment dans les injures quotidiennes contre les personnes indésirables ou qu'on méprise ou même parfois contre soi-même dans des situations de dépression (le cas de l'épouse du « Seigneur », la mère de Driss) pour exploiter impitoyablement les malheurs des autres. Par ailleurs, même les cadavres de ces bêtes mortes en putréfaction sont également utilisés pour signifier ordure, saleté. Nous remarquons une profusion de termes synonymes de charognes.

³⁷⁰ *Ibid.*, pp. 212-213.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 123.

³⁷² *Ibid.*, p. 251.

³⁷³ *Ibid.*, p. 253.

En effet :

« Deux insectes volètent, deux moustiques. La mouche est partie, elle n'a pas trouvé de charogne. Mais elle s'est bigrement trompée : il y a ici deux charognes. [...] Deux moustiques ont cessé de tourner, ils sont allés rejoindre la mouche. Un peu plus longtemps que la mouche ils sont restés. Afin sans doute de se rendre compte à quel espèce de charognes nous ressemblions. Ils sont à leur tour partis, nous n'étions des charognes qu'au figuré. [...] Des charognes qui souffrent et jouent aux échecs, en joueurs d'échecs. [...] Trois insectes sont allés à la recherche de vraies charognes, donc. – En contrepartie cesse de tricher, toi aussi. »³⁷⁴

Si le recours au lexique du bestiaire à connotation péjorative est légion, il n'en demeure pas moins que les frontières de la morale n'en sont pas moins transgressées.

2. Comportements immoraux

Le narrateur raconte avec force de détails des situations pénibles que subissent les petits enfants persécutés par les adultes pervers. Rares sont les auteurs arabes qui dénoncent de tels comportements immoraux parce ce qu'ils sont considérés comme tabous dans les sociétés traditionnelles. Un premier exemple pathétique nous est rapporté sur les enfants qui fréquentent l'école coranique. Par cette histoire, l'auteur veut dénoncer la pédophilie qui existe bel et bien dans la société marocaine profondément conservatrice : *« Sans compter que les perversités des grands contaminent les petits et que presque toujours ces écoles servent de cours tacites de pédérastie appliquée avec ou sans le concours de l'honorable maître d'école »³⁷⁵.*

D'autres exemples plus révélateurs sont relatés sur les petits garçons égarés dans les foules et que recherchent particulièrement les vieux vendeurs dans les marchés ouverts. Ils commencent par amadouer les petits enfants effarouchés sur lesquels ils jettent leur dévolu en les attirant par des friandises et autres sucreries dont ils sont friands, et une fois que leur méfiance s'estompe, ils assouvissent leur soif bestiale. En effet : *« Les petits vieux qui trottaient, genou tremblotant, turban patriarcal, tapis de prière, chapelet lourd, à la recherche d'un petit garçon perdu dans la foule. »³⁷⁶*

³⁷⁴ *Ibid.*, pp. 256-258.

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 39.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 49.

Ces mœurs dissolues sont perceptibles dans le récit deux jeunes enfants perdus dans la foule, celle du Père Abbou qui vend des sauterelles grillées et celle de son rival Ould Rih qui vend des pastèques se disputant un petit Berbère de quatorze ans d'une rare beauté, déniché, perdu dans le marché où tous deux s'affairent cherchant à appâter l'enfant en lui offrant de leur marchandise :

« C'était un marchand de sauterelles grillées. Il se nommait Abbou (ce qui veut dire La Blague). Il était vieux comme une croûte, il poussait sa petite voiture chargée de sauterelles et d'une balance romaine en criant à tout vent : « saaaaaaalées et appétissantes. Ce sont surtout les enfants qui mangent les sauterelles. Abbou, un soir, en donna une poignée à un petit Berbère de quatorze ans qui le frappa par sa beauté. L'enfant par la suite dut passer entre les jambes du Père Abbou, pédéraste notoire. Le Père Blague lui dit un jour : -Je te baise à toutes les prières du soir, c'est entendu. Mais tu manges plus de sauterelles que n'en valent ton derrière et des yeux de gazelle. [...] Mais l'enfant devenait de plus en plus exigeant, de sorte qu'Abbou lui tint ce langage. »³⁷⁷

Quand Mme Abbou fut mise au courant de la relation de son époux avec le petit enfant, elle épia la tente où ils forniquaient tous les deux puis créa un tel scandale en pleine rue que tous les trois furent amenés chez le khalifa, qui faisait fonction de chef de la communauté. Le khalifa, après avoir écouté toutes les parties, renvoya les deux époux, mais garda l'enfant auprès de lui pour s'en occuper personnellement :

« Le khalifa était un homme de bons sens. Il regarda le Père Abbou, la femme, puis l'enfant. Son verdict fut des plus simples : – Vous êtes tous les deux vieux. Allez en paix. Je ne veux plus entendre parler de vos monstruosité. Quant au gosse, je m'en occuperai. [...] Il s'en occupera très bien en effet, mieux que ne le firent jamais ni le Père Blague ni le Fils du Vent. »³⁷⁸

En dehors de l'espace familial et scolaire, la sphère extérieure de prédilection de Driss, où il apprend les secrets du milieu sont : la rue, le bar et les maisons closes, c'est-à-dire des lieux que la société reconnaît comme étant par excellence, les espaces du vice. Curieusement le jeune Driss qui a maintenant dix-neuf ans ne parle jamais des jeunes filles de son âge ou d'une demoiselle en particulier avec laquelle il aurait une relation amoureuse. Par contre, il fréquente assidument les bordels, « Bousbir » dans le jargon dialectal où il va à la rencontre des prostituées occidentales qui le prennent pour un client européen à cause de sa peau blanche. Ce désir de fréquenter les milieux libertins lui a peut-être été inculqué par son frère

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 51.

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 64

ainé Camel qui y passe le plus clair de son temps quand il n'est pas dans les bars. Comme nous l'avons vu *supra*, le narrateur aime à réitérer les mots qui ont une connotation de la violence et de la perversion, notamment dans les passages suivants : « *Ce mendiant qui beugle [...] il a peut-être envie d'aller faire un tour au bordel. Un mendiant baise, je vous le certifie.* »³⁷⁹ ; « *Ça va durer longtemps, ce business, doit se demander Camel. Bordel de bordel ! Si j'avais su, je serais resté au bordel.* »³⁸⁰ ; « *Les petits bordels grincheux où tout un peuple, habitué à cloîtrer ses femmes, venait faire l'amour à de vieilles matrones insupportables* »³⁸¹ .

CONCLUSION

L'analyse de cette troisième partie nous révèle la révolte et la colère du protagoniste qui s'élève contre les dogmes qu'ils soient religieux ou sociaux, les institutions éducatrices, quelles soient coranique ou étatique. En faite, le narrateur dénonce tout ce qui limite sa liberté d'action. Il s'insurge contre sa propre société traditionnelle musulmane dominée par l'Islam qu'il trouve contraignant, quand ce ne sont pas des interdits et des tabous qui l'étouffent. Il critique également l'école européenne qui l'oblige à s'acculturer dans une langue étrangère au détriment de sa langue maternelle. Il rejette aussi le racisme des Européens arrogants. Driss ne s'empporte pas seulement contre les comportements humains qui l'exaspèrent, mais dénonce également le libertinage.

Le protagoniste est tellement hors de lui qu'il s'empporte même contre les insectes, mouches et moustiques. En effet, ces petites bestioles volantes exaspèrent notre héros par leurs tournolements incessants autour de la lampe de la chambre dès la tombée du jour. Il en va de même pour les innocentes fourmis qui n'échappent pas à sa colère. En faite, tout ce qui tourne autour de lui le dérange.

Enfin, il ressort que les stratégies mises en œuvre pour illustrer le discours de la révolte puisent leur source dans toutes les formes de transgression morale qui entachent la société arabo-musulmane.

³⁷⁹ *Ibid.*, p. 160.

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 165.

³⁸¹ Boudjedra (Rachid), *op. cit.*, p. 66.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Nous pouvons conclure que l'écrivain Driss Chraïbi a su, à travers son premier roman, *Le Passé simple*, sortir des chemins battus empruntés jusque là par ses contemporains lesquels se confortaient dans l'apologie de la colonisation française et prônaient l'assimilation sans adopter un discours de la contestation ou encore moins celui de la révolte. Même quand les écrivains maghrébins contemporains, à l'instar de Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri ou Abdelhak Serhane, dénonçaient la misère de leur peuple, ils n'osaient jamais en citer les causes de peur de la réaction des autorités coloniales françaises.

Chraïbi a su, à travers le thème de la révolte, remettre en question les us et les coutumes de toute la société marocaine. Dans cette optique, il a soustrait le roman maghrébin à sa léthargie vers une nouvelle écriture se voulant contestataire et progressiste. Il s'est également démarqué de ses compatriotes, qu'il accuse de suivre une civilisation rétrograde et étouffante, mais aussi de l'occupant qui dénigraient les autochtones désignés sous le vocable d'« indigènes » incapables d'évoluer. Malgré une « enfance saccagée », une oppression paternelle constante et une jeunesse déchirée entre deux cultures, orientale et occidentale, le romancier décrié en amont, a su s'imposer en aval sur la scène littéraire. Grâce à la qualité de son œuvre, Chraïbi s'est attiré des partisans inconditionnels parmi son lectorat marocain et maghrébin, et surtout avec l'apparition des écrivains iconoclastes tels les Algériens Rachid Boudjedra, *La Répudiation* ; Nabile Farès, *Le Passager de l'Occident*³⁸² et Mourad Bourboune avec *Le Mont des genêts*³⁸³ qui ont assuré une continuité à une contestation avant et après l'indépendance des pays du Maghreb. Charles Bonn conclut également dans la même perspective : « Chraïbi a construit une œuvre fidèle aux préoccupations du moment, ce qui ne diminue en rien sa valeur. Celle d'une des œuvres majeures de la littérature maghrébine de langue française »³⁸⁴.

Afin de parachever son combat, le récit du *Passé simple* illustre l'évolution de la révolte qui submerge son personnage héros-narrateur, contre toute la société traditionnelle marocaine. Chraïbi a eu recours à des artifices spatio-temporels. En effet, la description des lieux comme l'espace urbain (les médinas), l'espace domestique (la maison), dénotent de l'intérêt permanent pour les grands espaces et les tribulations de ses personnages, tels les

³⁸² Fares (Nabile), *Un Passager de l'Occident*, Editions du seuil, 1971, 158 p.

³⁸³ Bourboune (Mourad), *Le Mont des genêts*, Editions Julliard, 1962, 233 p.

³⁸⁴ Bonn (Charles), *op. cit.*, p 152.

mendiants, les marchands, les petits métiers qui occupent rues et médinas en comparaison avec la vie rurale, plus calme et moins tumultueuse. Ces actants qui émaillent le texte évoluent dans des espaces se subdivisant en espaces clos (maisons et mosquées); et en espaces ouverts (rues des villes et ruelles des médinas) dans lesquels vivent ou se rencontrent les différents personnages dont la vocation correspond à différentes fonctions.

A l'instar des ces espaces communs, existent d'autres lieux interdits qui sont propices à la perversion et à la débauche, tels les maisons closes, les cabarets et même les marchés en plein air où s'égarer les jeunes enfants en proie aux pédophiles latents, et qui sont fréquentés assidument par le jeune Driss et ses amis Berrada, Raymond Roche et Jules César, ainsi que par son frère aîné Camel. Si certains de ces lieux offrent la sérénité et la sécurité, comme la maison familiale ou le parc Murdoch situé en zone résidentielle; d'autres espaces (les marchés et les rues) par contre, demeurent loin d'être des lieux de quiétude.

Un autre motif redondant est représenté par le dogme religieux, objet d'une critique acerbe du personnage qui le fustige car instrumentalisé par les faux dévots. C'est l'hypocrisie de ces « imposteurs », source de tous les maux de la société, qui est fustigée par Chraïbi.

Enfin, l'auteur fait passer le lecteur de la colère intempestive de la révolte à l'humour sarcastique en passant par les anecdotes cocasses, la douce musicalité de certaines phrases, la redondance des termes impudiques et autres néologismes ironiques.

Dans son exil, le héros-narrateur Driss ne se départit pas de sa révolte, même après un semblant de réconciliation avec son père le « Seigneur », car dans l'avion qui le mène vers la France, où il compte entamer des études supérieures, les germes de la vengeance restent vivaces. Cette posture ambivalente qui émaille le récit du début à la fin crée un style propre dans une conception spécifique à Chraïbi que certains appellent le style chraïbien.

BIBLIOGRAPHIE

1. CORPUS

- CHRAÏBI (Driss), *Le Passé simple*, Éditions Denoël, 1954, 172 pages.

2. L'ŒUVRE DE DRISS CHRAÏBI

- *Succession ouverte*, Éditions Denoël, 1962.
- *Un Ami viendra vous voir*, Éditions Denoël, 1967.
- *La Civilisation, ma mère !* Éditions Denoël, 1972
- *Mort au Canada*, Éditions Denoël, 1975.
- *Une Enquête au pays*, Éditions du Seuil, 1981.
- *La Mère du Printemps*, (l'Oum-Er-Bia), Éditions du Seuil, 1982.
- *Naissance à l'Aube*, Éditions du Seuil, 1986.
- *L'Inspecteur Ali*, Éditions Denoël, 1991.
- *L'Homme du Livre*, Éditions Balland, 1995.
- *Les Boucs*, Editions Denoël, 1982.
- *Vu, lu, entendu*, Éditions Denoël, 1998. (Mémoires, volume I)
- *Le Monde à côté*, Éditions Denoël, 2001. (Mémoires, volume II)
- *L'Homme qui venait du passé*, Éditions Denoël 2004.

3. ROMANS CITÉS EN RÉFÉRENCE

- **Bazin (Hervé)**, *Vipère au poing*, Éditions Bernard Grasset, 1948, 318 pages.
- **Boudjedra (Rachid)**, *La Répudiation*, Éditions Denoël, 1969, 293 pages.
- **Choukri (Mohamed)**, *Le Pain nu*, Éditions La Découverte, 1980, 157 pages.
- **Chraïbi (Driss)**, *L'Homme qui venait du passé*, Éditions Denoël, 2004, 260 pages
- **Chraïbi (Driss)**, *Succession ouverte*, Éditions Denoël, 1962, 185 pages.
- **Faulkner (William)**, *Le Bruit et la fureur*, Éditions Gallimard, 1972, 372 pages.
- **Feraoun (Mouloud)**, *Le Fils du pauvre*, Éditions Le Seuil, Paris, 1954, 152 pages.

- **Khair-eddine (Mohammed)**, *Le Déterreur*, Éditions Le Seuil, 1973, 150 pages.
- **Mammeri (Mouloud)**, *La Colline oubliée*, Union Générale d'Éditions, Paris, 1978.
- **Montesquieu**, *Lettres persanes*, Bookking International, Paris, 1993, 280 pages
- **Sefrioui (Ahmed)**, *La Boîte à merveilles*, Éditions Denoël, Paris, 1954, 184 pages.
- **Serhane (Abdelhak)**, *Messaouda*, Éditions du Seuil, 1983, 214 pages.
- **Steinbeck (John)**, *Les Raisins de la colère*, Éditions Gallimard, 1947, 500 pages.
- **Yacine (Kateb)**, *Nedjma*, Éditions Le Seuil, 1956, 254 pages.

4. THÉÂTRE

- **Corneille (Pierre)**, *Le Cid*, Éditions Nouveaux Classiques Larousse, 1959, 154 p.

5. OUVRAGES CRITIQUES CITÉS EN RÉFÉRENCE

- **Achour (Christiane) et Bekkat (Amina)**, *Clefs pour la lecture des récits, Convergences critiques II*, Editions du Tell, Blida 2002, 173 pages.
- **Benchama (Lahcen)**, *Réception critique des littératures maghrébines au Maroc*, L'Harmattan, 1994, 266 pages.
- **Bonn (Charles)**, *Littérature maghrébine d'expression française*, EDICEF, (sous la direction de Charles Bonn, Naget Khadda et Abdallah Mdarhri-Alaoui), 1996, 272 pages.
- **Boudereau (F.), Fozza (J.-C.) et Giovannichi (D.)**, *Précis de français, La Situation d'argumentation*, Editions Nathan, 1998, 186 pages.
- **Bouguerra (Mohamed Ridha) et Bouguerra (Sabiha)**, *Histoire de la littérature du Maghreb*, (Littérature francophone), *La période coloniale*, Éditions Ellipses, 2010, 241 pages.
- **Déjeux (Jean)**, *Situation de la littérature maghrébine de langue française*, OPU, Alger, 1982, 269 pages.
- **Delay (Jean) et Pichot (Pierre)**, *Psychologie*, Editions Masson, 1967, 489 pages.
- **Genette (Gérard)**, *Figure III*, Edition du Seuil, 1972, 286 pages.
- **Gourdeau (Gabrielle)**, *Analyse du discours narratif*, Editions Magnard, 1993, 128 pages.
- **Jay (Salim)**, *Dictionnaire des écrivains marocains*, EDDIF, Paris, 2005, 380 pages.

- **Kom (Ambroise)**, *Jalons pour un dictionnaire des œuvres littéraires de langue française des pays du Maghreb*, Éditions L'Harmattan, 2006, 272 pages.
- **Legras (Michel)**, *Étude sur Driss Chraïbi, Les Boucs*, Éditions Ellipses, 2001, 95 pages.
- **Macherey (Pierre)**, *Pour une théorie de la production littéraire*, Edition Maspero, 1966, 292 pages.
- **Memmi (Albert)**, *Anthologie du roman maghrébin*, Éditions Nathan, Paris, 1987, 181 pages.
- **Mitterand (Henri)**, *Zola. L'Histoire et la fiction*, P.U.F., 1990, 294 pages.
- **Mouzouni (Lahcen)**, *Le Roman marocain de langue française*, Éditions Publisud, 1987, 204 pages.
- **Perron (Roger)**, *Le Complexe d'Œdipe*, P.U.F., Collection Que-Sais-Je ? 128 pages.
- **Reuter (Yves)**, *L'analyse du récit*, Edition Armand Colin, 2009, 128 pages.
- **Schöpfel (Mariannick)**, *Les Écrivains francophones du Maghreb*, Ellipses, 2000, 119 pages.
- **Touret (Nadine) et Vassevière (Jacques)**, *Littérature : textes théoriques et critiques*, Éditions Armand Colin, 2004, 304 pages.

3. REVUES ET PÉRIODIQUES CITÉS EN RÉFÉRENCE

- *La Revue souffles* a été une revue culturelle d'avant-garde, créé à Rabat en mars 1966 et interdit en 1973. Elle fut dirigée par Abdellatif Laâbi.
- *Démocratie*, hebdomadaire marocain.

4. COMMUNICATIONS

- Horizon Philosophique, Montesquieu : Questionnement du patriarcat ou prémices d'une restructuration du sexuel ? Communication présentée à Harvard le 19/10/1995.

A N N E X E S

RÉSUMÉ DES CINQ CHAPITRES DU ROMAN

1. CHAPITRE PREMIER : *LES ÉLÉMENTS DE BASE*. (Page 13 à 65)

Dans ce premier chapitre, l'auteur jette les éléments de base et fait le portrait de toute une série de personnages de son entourage (père, mère, frères et amis) et met en exergue la confrontation entre le père autoritaire appelé par dérision le « Seigneur » et le fils rebelle Driss. Le personnage central, c'est le père Haj Fatmi Ferdi dit le « Seigneur », illettré mais riche grâce au commerce de thé qui élève ses sept enfants dans la terreur ; puis son épouse (elle n'est pas nommée) chétive et soumise qui, astreinte à une vie d'esclavage, finit par se suicider en se jetant du haut de la terrasse de sa maison; ensuite il y a Driss Ferdi, narrateur et l'un des deux principaux protagonistes qui se révolte contre l'autorité abusive de son père. Parmi les thèmes annoncés dans cette première partie, il y a la révolte contre l'autorité excessive du père, l'enfance maltraitée, la situation dégradante d'une mère, la dénonciation de valeurs périmées d'une société musulmane archaïque et sclérosée.

2. CHAPITRE DEUXIÈME : *PÉRIODE DE TRANSITION*. (Page 67 à 113)

Cette deuxième partie du récit se passe dans la ville de Fès où le Seigneur a envoyé son fils Driss et son épouse pour prier auprès de la tombe de son feu père le marabout car les affaires du « Seigneur » allaient mal. *A Fès elle heurterait son front contre la pierre tombale de feu son père le marabout. Le « Seigneur » en avait exprimé le désir.* (p. 70). En arrivant à Fès, ils apprennent que la tante Kenza venait d'être répudiée par son mari pour une question de soupe froide. Là, Driss fait la connaissance de Si Kettani, un fqih arrogant et malhonnête, sollicité par le mari de Kenza pour conclure la réconciliation entre les deux conjoints. Driss n'hésite pas à identifier El Kettani à son père le « Seigneur », son alter ego dans la hiérarchie religieuse et sur lequel il déverse toute la haine accumulée dans le premier chapitre. C'est aussi à Fès que Driss apprend la nouvelle de la mort de son plus jeune frère Hamid tué par le « Seigneur » par une gifle trop forte, ce qui oblige à rentrer précipitamment à Casablanca pour les funérailles. Cette partie est une période de transition en ce sens que la révolte qui devait aboutir à son terme avec la scène du couteau (p. 43) sera reportée à la troisième partie et plus précisément à la scène du crachat (p. 170).

3. CHAPITRE TROISIÈME : *LE RÉACTIF* (Page 115 à 173)

Par définition, un réactif c'est une substance qui prend part à une réaction chimique. C'est une force qui exerce une action, qui réagit. Faisons la synthèse. Dans le premier chapitre, avec la révolte et la haine qui régnait dans la famille, la mort du « Seigneur » aurait abouti si Driss avait lancé le couteau à cran d'arrêt contre son père. Au deuxième chapitre, la révolte passe du « Seigneur » à Si El Kettani sur lequel Driss vide tout son fiel. C'est finalement la mort subite de son petit frère Hamid qui décide Driss à regagner Casablanca. Là, il apprend que Hamid est mort à cause d'une hémorragie cérébrale provoquée par une gifle du « Seigneur ». Driss est très affecté par la disparition de son jeune frère avec lequel s'était nouée une certaine complicité. Il était celui parmi ses six frères que Driss chérissait le plus parce qu'il était aussi le plus vulnérable. Cet incident est donc le réactif qui participe par son effet à un état déjà existant.

4. CHAPITRE QUATRIÈME : *LE CATALYSEUR*. (Page 175 à 228)

Le catalyseur c'est ce qui déclenche une réaction chimique par sa seule présence. Dans le roman, *Le Passé simple*, c'est la crise des valeurs du jeune Driss qui renonce à toutes ses valeurs arabes. Il renie d'une façon solennelle, l'Islam et la théocratie musulmane (p. 192) et rejette les valeurs du monde occidental dans lesquelles il s'était récemment réfugié et cela après avoir compris le vrai sens des termes : Liberté, Égalité, Fraternité, sujet d'une dissertation à l'examen du baccalauréat (p 204) qu'il avait passé et réussi avec brio. (p. 202). Ses amis Berrada, Roche et Tchitcho en qui il comptait beaucoup pour concrétiser son projet de révolte l'évitaient subitement de peur que le « Seigneur » qui avait des relations d'affaire avec leurs parents respectifs, ne les rompe définitivement. (p. 144) Ainsi, Driss s'est retrouvé seul face à lui-même. C'est ce vide insupportable et inattendu qui joue le rôle de catalyseur chez Driss qui se voit ainsi contraint de retourner à la demeure familiale après avoir juré de ne plus y remettre les pieds. C'est à son retour à la maison de son père, qu'il apprend que sa pauvre mère s'était suicidée en se jetant du haut de la terrasse (p. 254).

5. CHAPITRE CINQUIÈME : LES ÉLÉMENTS DE SYNTHÈSE. (Page 229 à 273)

C'est la phase finale d'une expérience chimique qui peut représenter l'apogée pour notre roman. « *Le chapitre cinq est à cette égard le point culminant du roman comme il aurait pu être le stade final d'une expérience chimique. C'est le chapitre des bilans.* »³⁸⁵ Le « Seigneur » repenté et Driss assagi font le bilan de leur passé et de leur mésentente tout au long de ce récit dramatique. Le père semble faire son *mea culpa* que le fils n'accepte pas. Si le « Seigneur » accuse Driss d'avoir été la cause du suicide de sa mère, à son tour Driss prend son paternel pour responsable de la mort de son frère Hamid. L'histoire des Ferdi prend fin sans prendre fin. D'un côté le « Seigneur » dit : « adieu » à son fils pour clore définitivement ce dossier lamentable de la querelle violente qui s'est déroulée tout au long du récit ; alors que d'un autre côté son fils Driss préfère, lui, parler de : « à bientôt », façon de dire que : « je n'ai pas encore fini de régler mes compte avec vous. » C'est ce qui va se passer huit ans plus tard dans le deuxième roman *Succession ouverte* (1962), livre qui est considéré comme la suite logique du *Passé simple*, avec la mort du père, le « Seigneur » et l'héritage qu'il lègue à ses enfants.

³⁸⁵ Mouzouni (Lahcen), *op. cit.*, p. 38.

RÉSUMÉ EN FRANÇAIS :

Le premier roman de Driss Chraïbi, *Le Passé simple*, publié en 1954, s'inscrit carrément dans l'écriture de la révolte et de la contestation. Iconoclaste, il cherche d'un ton virulent, à remettre en question aussi bien la société traditionnelle marocaine qu'il accuse patriarcale, surannée et sclérosée, que la société coloniale européenne qu'il dénonce comme oppressive et raciste.

C'est probablement l'un des rares écrivains qui donna à la littérature maghrébine d'expression française une écriture nouvelle qui la sort des chemins battus suivis jusque-là par des romanciers maghrébins. Ce roman prémonitoire apparaît au moment où les peuples du Maghreb commencèrent à revendiquer leur quête de liberté.

L'auteur utilise un discours direct, franc et d'une rare violence qui apporte pour la première fois un souffle nouveau à la littérature maghrébine d'expression française. Le héros-narrateur Driss Ferdi a voulu mettre fin à l'hypocrisie religieuse qui caractérise la société arabo-musulmane en général et combattre l'autorité d'un père tyran appelé par dérision le « Seigneur » qui le maltraite depuis son plus jeune âge.

Les mots clés : révolte, oppression, patriarcat, iconoclaste, littérature maghrébine.

RÉSUMÉ EN ANGLAIS / ENGLISH SUMMARY :

The first novel of Driss Chraïbi, *The Simple Past*, edited in 1954, is registered under the writing of the violence and contesting. Iconoclastic, he tries to denounce with an extreme virulence both the traditional Moroccan society which he accuses to be patriarchal, stagnated and out of date, and as well the European colonial society that he denounces as to be oppressive and racist.

He is probably one of the rare writers who gave to the Maghreb francophone literature a new writing which helped it to go out of the beaten tracks followed till now by the Maghreban novelists. This premonitory novel appeared at the same time when the peoples of the Maghreb countries were claiming their freedom.

The writer uses a straight and clear discourse with a great violence which gave for the first time a new breath to the French literature of the Maghreb area. The hero-narrator Driss Ferdi tried to put an end to the religious hypocrisy which characterises the Arabic and Moslem society, and to fight the excessive authority of a tyrannical father called in mockery the « Lord » who maltreats him since childhood.

Key words : revolt, oppression, patriarchate, iconoclastic, francophone literature.

في روايته الأولى بعنوان "الماضي البسيط" الصادرة سنة 1954 ، يستعمل الكاتب المغربي ادريس شرابي كتابة تتميز بالعنف و الإحتجاج. و بصفته عابث للتقاليد يريد و بأسلوب حاد تغيير المجتمع المغربي التقليدي رأسا عن عقب باعتباره مجتمعا متأخرا جامدا و واندثاريا و كذلك بالنسبة للمجتمع الأوربي الإستطاني الذي يتهمه بالطغيان و العنصرية.

لا شك أن الكاتب ادريس شرابي واحد من بين الروائيين الذين أعطوا للأدب المغربي المكتوب باللغة الفرنسية كتابة جديدة و شعاعا كبيرا يتزامن مع مطالب شعوب المغرب العربي في البحث عن الحرية و الاستقلال.

يستعمل الكاتب شرابي أسلوبا مباشرا، صادقا و حادا والذي يعطي لأول مرة نفسا جديدا للأدب المغربي الفرانكفوني. البطل المدعو ادريس فردي يريد وضع حدا للفسق الديني الذي يتميز به المجتمع العربي المسلم بصفة عامة و كذلك يريد مصارعة ولده المدعو بسخرية "الرب" و الذي يعامله أسوى المعاملات مند طفولته.

الكلمات الجوهرية: ثورة _ طغيان _ سلطة أبوية _ عابث للتقاليد _ الأدب الفرانكفوني.

LEXIQUE DES NOMS DE L'ARABE DIALECTAL

1. LES NOMS COMMUNS :

- **adel** (pl. adouls) : sorte de substitut du Cadi.
- **chergui** : vent soufflant de l'Est.
- **chérif** : personne âgée d'origine noble.
- **chibani** : personne âgée.
- **derb** : vieux quartier d'une ville arabe.
- **doum** : arbrisseau nain dont les brins servent à tresser les paniers.
- **fabor** : gratuit !
- **falaqua** : coups de gaule administrés par le maitre de l'école coranique sur la plante des pieds des enfants pour les punir.
- **fassi** : habitant de Fès.
- **fqih** : maitre d'une école coranique.
- **haïk** : tissu de voile léger dans lequel s'enveloppent les femmes au Maghreb.
- **haj** : titre honorifique pour celui qui a accomplit le pèlerinage à La Mecque.
- **hallouf** : porc.
- **houka** : sorte de narguilé.
- **jnouns** : (singulier de Djinn) : mauvais esprits.
- **kaftan** : longue robe d'apparat, souvent brodée.
- **kesra** : pain en arabe.
- **khäïma** : grande tente.
- **m'sid** : nom de l'école coranique.
- **mehreb** : place de l'Imam qui conduit la prière dans une mosquée.
- **mokhazni** : membres des forces de sécurité de l'Etat marocain.
- **mokkadem** : notable.
- **sebsis à kif** : sorte de pipe qui sert à fumer du tabac mélangé avec du kif.
- **seddari** : banquette de salon.
- **taleb** : personne qui a appris le Coran par cœur.
- **tarbouch** : bonnet rouge porté par les hommes au Maghreb.

2. LES NOMS PROPRES :

- **Aïd El Kébir** : fête religieuse pour célébrer la fin du Pèlerinage à La Mecque.
- **Aïd Séghir** : fête religieuse pour célébrer la fin du mois de Ramadan.
- **Bab Ftouh** : porte construite au XI^e siècle à Fès par le Zénète El Foutouh qui lui a donné son nom.
- **Bou Jloud** : la plus célèbre des portes de Fès.
- **Bousbir** : maison close dans le jargon marocain.
- **Chrabliiyine** (sing. Chrabli) : vendeurs d'eau aux passants dans de grandes outres.
- **Deggaguine** (sing. Deggag) : ouvriers qui cisèlent les plateaux en cuivre à l'aide de poinçons.
- **Dellaline** (sing. Dellal) : courtiers
- **Driss I^{er}** : ou Moulay Idriss mort en 791, fondateur du royaume des Idrisside.
- **Driss II** : fils de Driss I^{er}, succéda à son père à l'âge de 11 ans, fondateur de la ville de Fès en 809.
- **El Hank** : quartier huppé de Casablanca.
- **Harrarine** (sing. Harrare) : vendeurs des différentes sortes de fils de soie.
- **Issa** : Jésus Christ.
- **Istiqlalistes** : partisans du Parti de l'Istiqlal (littér. Parti de l'indépendance marocaine)
- **Karawiyine** ou **Qaraouiyine** : l'une des plus prestigieuses universités du monde arabe, fondée en 857 à Fès.
- **Koreich** : ancien peuple arabe de La Mecque
- **Makhzen** : littér. « magasin », appellation de l'Etat marocain.
- **Mufti** : religieux musulman sunnite qui est un interprète de la loi musulmane. Il a autorité d'émettre des avis juridiques, appelés fatwas.
- **Sebou** : région du fleuve éponyme qui prend ses sources dans le Moyen Atlas.
- **Souss** : région du sud marocain, dans les environs d'Agadir.
- **Yacoub** : le Prophète Jacob.
- **Zabor** : ou **zabur** est le livre sacré des Sabéens.
- **Zaers** : tribu arabe d'origine yéménite.